

MÉMOIRES DE L'INSTITUT D'ÉTUDES
CENTRAFRICAINES

N° 7

MARCEL SORET

**DÉMOGRAPHIE
ET PROBLÈMES URBAINS
EN A. E. F.**

POTO-POTO - BACONGO - DOLISIE



BRAZZAVILLE

(A. E. F.)

1954

PUBLICATIONS DE L'I. E. C.

INSTRUCTIONS AUX AUTEURS

1° Tous les articles rédigés dans l'esprit du Bulletin ou des Mémoires seront très favorablement accueillis. La décision de les retenir et de déterminer l'ordre de leur publication revient au Comité de lecture créé à cet effet.

2° Les manuscrits doivent être remis sous leur forme définitive et dactylographiés à double interligne — ou écrits très lisiblement — au recto seulement de feuilles séparées. Le plan de travail doit être très apparent et au besoin explicité par une Table des matières ou un Sommaire.

Il convient de ne rien souligner et de ne rien écrire en capitales, ce travail de préparation typographique devant être assuré par le secrétariat de rédaction. Si les auteurs désirent attirer l'attention du lecteur sur un point donné par une graphie particulière, ils le signaleront dans la marge et le nécessaire sera fait.

3° Les citations bibliographiques seront groupées à la fin du travail et non mises, sauf exception, en notes infrapaginales. Ceci pour éviter de fastidieuses répétitions par ailleurs difficiles à rassembler. Ces références — dont le renvoi dans le texte se fera par la mention, entre parenthèses, de la seule date et éventuellement de la page — doivent être très précises et très complètes. Ceci pour donner au lecteur la possibilité de se procurer l'ouvrage ou l'article mentionné. Donc, ne pas omettre le nom de l'éditeur.

4° Les photographies à reproduire seront d'une très grande netteté, tirées sur papier noir, et d'un format au moins égal à 6×9 cm. Les dessins doivent être définitifs, tracés à l'encre de chine noire sur bon papier (normal ou calque) et non inclus dans le texte. Dans l'un et l'autre cas il y a intérêt à fournir des documents qui devront être réduits pour l'impression. La justification des planches est de 10,5×17 cm. pour le Bulletin et de 15×20 cm. pour les Mémoires.

Ceci implique la nécessité, si besoin est, de tracer graphiquement l'échelle sur le document lui-même et non de l'exprimer par une fraction qui serait faussée par la réduction.

La légende des figures sera fournie sur une feuille séparée : elle ne doit faire corps, ni avec le document ni avec le texte.

5° Il sera gratuitement remis aux auteurs 25 tirés à part non réimposés. Les exemplaires supplémentaires, ou de présentation différente, seront à leur charge.

6° Les opinions émises le sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

* * *

ONT PARU :

MEMOIRES I. E. C.

- N° 1. PELLEGRIN (Fr.). *Les Légumineuses du Gabon*. 1948, 284 p., VIII pl. h.t. Prix : 1.200 francs métr. (sans le port par voie aérienne).
- N° 2. TISSERANT (Rév. P. Ch.). *Catalogue de la flore de l'Oubangui-Chari*. 1950, 166 p., I carte. Prix : 800 fr. métr. (sans le port par voie aérienne).
- N° 3. GAUTIER (Rév. P.). *Etude historique sur les Mpongoués et tribus avoisinantes*. 1950, 71 p., 5 ph. non num. Prix : 300 francs métr. (sans le port par voie aérienne).
- N° 4. LAMBERT (J.). *Catalogue de la Bibliothèque de l'I. E. C. (Matières, Auteurs et Périodiques)*. 1951, 153 p. Prix : 1.000 francs métr. (sans le port par voie aérienne).
- N° 5. BALANDIER (G.) et PAUVERT (J.-Cl.). *Les villages gabonais. Aspects démographiques, économiques, sociologiques. Projets de modernisation*. 1952, 92 p., 20 fig., 2 pl. photos h.t. Prix : 1.000 francs métr. (sans le port par voie aérienne).
- N° 6. ADAM (Mgr J.). *Grammaire Composée Mbede - Ndumu - Duma*. 1954, 176 pages. Prix : 1.500 francs métr. (sans le port par voie aérienne).

BULLETIN I. E. C. Nouvelle Série :

- N° 1 et Supplément (*épuisé*) - 1950.
- N° 2 - 1951.
- N° 3 et 4 - 1952.
- N° 5 et 6 - 1953.

* * *

Adresser la correspondance et les manuscrits :

Monsieur le DIRECTEUR de l'I. E. C.
Boîte Postale 181. BRAZZAVILLE (A. E. F.)

DÉMOGRAPHIE
ET PROBLÈMES URBAINS
EN A. E. F.
POTO-POTO - BACONGO - DOLISIE

SOMMAIRE

INTRODUCTION

- Sources
- Conditions des recensements
- Ethnies

Première Partie : LES VILLES

- I. — CARACTÈRES
- II. — FORMATION DES VILLES
 - 1) Date d'arrivée des immigrants à Brazzaville
 - 2) Age des immigrants à leur arrivée en ville
 - 3) Motifs de la venue en ville
- III. — RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE
 - 1) Densité générale
 - 2) Répartition par lot et par pièce
 - 3) Propriétaires, locataires, hôtes

Deuxième Partie : STRUCTURE DE LA POPULATION

- I. — AGE ET SEXE
- II. — LIEUX DE NAISSANCE
 - 1) Districts d'origine
 - 2) Caractères de l'immigration suivant les districts d'origine
- III. — GROUPES ETHNIQUES
 - 1) Tribus et groupes ethniques
 - 2) Caractéristiques des groupes ethniques
- IV. — LANGUES
 - 1) Langues parlées
 - 2) Langues véhiculaires
- V. — NIVEAUX D'INSTRUCTION
- VI. — RELIGIONS

Troisième Partie : TRAVAIL, SOLDES ET NIVEAUX DE VIE

- I. — POPULATION ACTIVE
 - 1) Professions
 - 2) Professions et classes d'âge
 - 3) Professions et groupes ethniques

II. — CARACTÉRISTIQUES DES TRAVAILLEURS

III. — NIVEAUX DE VIE

- 1) Soldes et niveaux de vie
- 2) Économies

Quatrième Partie : MOUVEMENTS NATURELS DE LA POPULATION

I. — ÉTAT MATRIMONIAL,

- 1) Age
- 2) Professions
- 3) Polygamie
- 4) Age au mariage
- 5) Différence d'âge des époux
- 6) Divorces

II. — FÉCONDITÉ

- 1) Nombre d'enfants par femme
- 2) Différence d'âge des enfants
- 3) Natalité et différence d'âge des parents
- 4) Natalité et polygamie

III. — STATISTIQUES SANITAIRES

- 1) Morbidité et mortalité chez les adultes
- 2) Mortinatalité et mortalité infantile

Cinquième Partie : PROBLÈMES ET SOLUTIONS

I. — EXODE RURAL, ET SURPEUPLEMENT URBAIN

II. — TRAVAIL, ET NIVEAUX DE VIE

III. — LA FEMME ET LA FAMILLE

IV. — HYGIÈNE ET SANTÉ

V. — DÉNATALITÉ, MORTINATALITÉ, MORTALITÉ INFANTILE

CONCLUSION.

INTRODUCTION

Sources

Cette étude a été rédigée à l'aide de renseignements recueillis d'août 1950 à juin 1952. Ceux-ci sont de trois sortes :

- I. — Dépouillement des recensements administratifs (1950-1952) :
 - 1) Poto-Poto,
 - 2) Bacongo,
 - 3) Dolisie.
- II. — Sondages de contrôle et complémentaires :
 - 1) Poto-Poto,
 - 2) Bacongo.
- III. — Dépouillement de documentation (registres, etc...) à l'hôpital, la maternité et dans les dispensaires urbains.

Trois rapports à diffusion réduite ont été établis :

I. — Étude préliminaire d'un quartier de Poto-Poto où un essai d'application des méthodes statistiques utilisées en France a été tenté sur les chiffres fournis par l'administration au moment où venait de commencer le recensement de l'agglomération. Les méthodes de travail étaient ainsi mises au point (décembre 1950).

II. — Étude de l'état de la population de Bacongo, d'après les recensements administratifs de 1950-1951 (septembre 1951).

III. — Étude démographique de Dolisie, toujours d'après le recensement administratif de 1950-1951 (mai 1952).

Ce sont ces trois rapports qui ont été fusionnés dans les pages ci-après et complétés avec les renseignements fournis par l'étude du recensement de l'ensemble de Poto-Poto et surtout par ceux tirés des sondages de Poto-Poto et Bacongo, de la documentation recueillie à l'hôpital.

Les documents utilisés sont de valeur très inégale : alors que les recensements de Bacongo et de Dolisie apparaissent relativement justes, Poto-Poto, par contre, nous a demandé un gros travail critique pour retrouver les erreurs du recensement et une enquête poussée pour les rectifier.

Par ailleurs, les sondages de Bacongo ont pu être simplement tirés au sort sur une liste complète de tous les lots de l'agglomération et se sont avérés représenter avec le maximum

possible de précision les caractères de la population. A Poto-Poto le manque de documents de base nous a obligé à effectuer un travail beaucoup plus long et portant seulement sur des individus pris au hasard.

Conditions des recensements

La qualité irrégulière des recensements provient, entre autres, des conditions différentes que l'administration a rencontrées à Poto-Poto, Bacongo et Dolisie.

Dans cette dernière ville, nous avons une agglomération de quelque 7.000 habitants de population relativement fixe, la seule retenue au recensement, près de laquelle vont et viennent 2.000 personnes constituant ce que l'on a coutume d'appeler la population flottante.

La population de Bacongo atteignait, lors du recensement, plus de 18.000 habitants. Elle dépasse largement 20.000 à présent. Mais nous avons affaire à une population relativement fixe, homogène (95 % de la même tribu ou de tribus voisines, toutes originaires des environs de Brazzaville).

Poto-Poto, par contre, est le réceptacle de toute une population plus ou moins mouvante, venue des quatre coins de l'A.E.F., voire de pays voisins et représentant pour le moins 50.000 individus.

Si on ajoute qu'un recensement dans ces pays incomplètement évolués doit tenir compte d'un ensemble de données fondamentales et permanentes qui lui sont propres : absence quasi-totale d'état civil, multiplicité des groupes ethniques et de leurs langues, petit nombre possible d'enquêteurs et leur formation difficile, pauvreté des budgets dont disposent les organismes recenseurs, il est évident que les difficultés d'un tel travail ne peuvent qu'en être accrues.

Ces difficultés générales se trouvent aggravées par les caractères même des centres urbains, notamment à Poto-Poto, agglomération immense et de développement récent, formée d'immigrants venus parfois de très loin et qui, souvent, ne sont là que temporairement.

Etat civil : Nous manquons d'état civil, et c'est là la pierre d'achoppement principale d'une étude démographique sérieuse.

Certes, dans les centres urbains, les habitants viennent de plus en plus nombreux déclarer les naissances aux bureaux de l'état civil pour bénéficier des dégrèvements fiscaux consentis en faveur des familles nombreuses. Mais nombreux sont encore ceux qui ne le font pas et, plus on remonte les classes d'âge, plus l'absence de ces données est fréquente. Sur les fiches de recensement l'immense majorité des habitants est déclarée : « née vers ... » ou « présumée née en ... ». C'est que, le plus souvent, l'inscription de l'année de naissance est faite, au jugé, d'après l'allure de l'individu. Aussi, la plupart du temps est-elle arbitraire : le développement physique ou la décrépitude sont souvent une question de personne, de profession exercée et l'opinion que l'on peut en avoir demeure assez subjective. D'autre part, quelque objectivité que puissent avoir les agents recenseurs, ils se laissent attirer par les nombres ronds et, à moindre échelle, par le chiffre 5.

Enfin, dans certaines tribus, des individus changent de nom suivant les diverses circonstances de la vie.

Centres urbains à population mouvante : La plupart des centres urbains indigènes d'A.E.F. sont en grande partie formés d'une population mouvante à prédominance masculine et relativement jeune.

Nombreux sont les jeunes hommes qui viennent travailler pour gagner une position sociale, une dot, pensant rentrer ensuite au village. Ils arrivent à l'adolescence, au début de l'âge adulte,

d'où, souvent, le nombre relativement faible d'enfants par rapport à la population totale. En fait, conquis par l'ambiance citadine, la presque totalité reste ; mais les villes sont encore trop récentes pour que le nombre de vieillards soit normal, même en un pays où l'on meurt relativement tôt. Parfois aussi, l'homme marié s'installe seul, laissant l'épouse cultiver le champ dans le lointain village.

Certes, beaucoup prennent femme sur place ou en ramènent une du village, mais il n'en reste pas moins que, dans les centres urbains, le nombre de femmes est de beaucoup inférieur à celui des hommes.

Ce phénomène apparaît nettement dans les estimations de population publiées périodiquement par le Service de Statistiques de l'A.E.F.¹ Si nous mettons, d'une part la population des six communes mixtes de la Fédération (Brazzaville, Pointe-Noire, Libreville, Port-Gentil, Bangui, Fort-Lamy)² où les taux sont sensiblement les mêmes, et, d'autre part, celle des districts ruraux, nous avons :

		Villes	Campagnes
Plus de 15 ans	{ Hommes	72.400	1.211.800
	{ Femmes	51.600	1.390.900
15 ans au plus	{ Garçons	26.800	840.900
	{ Filles	24.700	767.300
Totaux		175.500	+ 4.210.900 = 4.386.400

Il ne convient sans doute pas de prendre ces chiffres dans leur valeur absolue. Néanmoins les taux, quelle que soit la marge d'erreur, parlent clairement : alors que pour les enfants (15 ans au plus) le taux de féminité est même légèrement plus élevé en ville qu'en brousse (921 et 912 filles pour 1.000 garçons), nous avons chez les adultes (plus de 15 ans) :

- pour les centres urbains : 713 femmes pour 1.000 hommes ;
- pour les districts ruraux : 1.148 femmes pour 1.000 hommes.

Par contre, si, sans tenir compte de l'opposition ville-campagne, nous prenons le taux général de féminité pour tous les âges, nous avons 1.038 femmes pour 1.000 hommes, ce qui semble normal.

Cette répartition des sexes a de multiples conséquences sociales, notamment dans les villes où elle fait monter le prix de la dot, multiplie la prostitution, accentue la dénatalité.

Autre conséquence de cette mobilité de la population : les chiffres obtenus, même en supposant qu'ils correspondent sensiblement à la réalité au moment du recensement, cessent très vite d'être d'actualité : en un an, tout un nouveau quartier s'est construit à Poto-Poto et la ville pousse sans cesse vers le Nord-Est.

Causes d'erreurs diverses : Il semble que ces recensements, surtout dans les grandes villes, doivent être faits par des africains. Eux seuls, en effet, ont la possibilité de se rendre de case en case sans trop porter ombrage à la défiance de l'habitant, défiance qui accroît les erreurs possibles par des déclarations fausses, celles faites de bonne foi étant souvent déjà erronées.

¹ Les chiffres cités ici proviennent de l'estimation au 1^{er} janvier 1950 publiée dans l'*Annuaire statistique de l'A.E.F.*, Vol. I, 1936-1950, Brazzaville. Service de Statistique de l'A.E.F., 1952, 290 p., ill. (graph.).

² C'est en 1950 seulement que Dolisie fut érigée en commune mixte.

Eux seuls aussi peuvent se retrouver dans l'inextricable mélange des langues parlées dans ces agglomérations, soit qu'ils connaissent les dialectes nécessaires, soit qu'ils arrivent à se faire comprendre dans l'une des trois ou quatre langues véhiculaires de l'Afrique Equatoriale. Il y aurait, de plus, une assez notable différence de solde entre des agents recenseurs européens et africains, les premiers devant en outre et de toute façon être accompagnés d'interprètes.

Mais, en contrepartie, ce système offre un certain nombre d'inconvénients :

— On ne peut demander à ces agents recenseurs, à peine formés et qui comprennent difficilement la portée du travail, un grand esprit critique, et le recensé donne parfois, involontairement d'ailleurs, et par mauvaise compréhension, des renseignements faux qui devraient apparaître tels à première vue, et qu'une question complémentaire ou présentée d'une autre façon, lors de l'enquête, aurait permis de rectifier sur le champ.

— Il semble bien aussi que les enquêteurs ne poussent pas à fond leur travail, oubliant des lots, voire des blocs, etc...

— Souvent, ignorant le nom des districts de l'A.E.F., ils remplacent celui-ci sur la fiche par le nom du canton ou du village.

— Enfin de nombreuses erreurs sont dues à la multiplicité des groupes ethniques, des tribus, etc... et de leurs formes orthographiques.

C'est surtout la recherche, la correction de ces erreurs qui ont demandé un gros travail, nous obligeant parfois à refaire toute une partie d'un recensement.

Mais ces conditions sont les caractéristiques mêmes des études démographiques dans ces régions. Il ne sera possible d'y rien changer tant que la base du travail n'aura pas été améliorée, c'est-à-dire tant que les deux grandes causes d'imprécision et d'erreur n'auront pas disparu : absence d'état civil et migrations sans contrôle.

Il faudra certainement de longues années avant que, dans l'ensemble de la Fédération, un état civil obligatoire soit parfaitement tenu. Même celui-ci installé dans les mœurs, il faudra, pour avoir un dénombrement parfait, avec tous les renseignements que l'on peut en attendre, que toutes les classes d'âge non inscrites aient disparu.

Alors la deuxième grande cause d'erreur se dissipera d'elle-même : même si dans cet avenir, les innombrables migrations internes et autres continuent, il sera facile, où qu'ils aillent, de suivre les individus fichés et catalogués.

Mais ceci demandera, si tant est que ce soit possible, bien des années.

Matériaux utilisés : Les recensements administratifs de Bacongo et de Poto-Poto ont été effectués suivant le même principe.

La fiche utilisée est certes très incomplète. Mais elle nous donne néanmoins un certain nombre d'éléments jamais étudiés encore, notamment ceux concernant la structure de la population par âge, par sexe, par ethnies, par profession et surtout ceux ayant trait aux lieux d'origine qui nous ont permis une étude approfondie de ces migrations spéciales ordinairement nommées « exode rural ». (Fig. I)

ACCLOMERATION DE:	QUARTIER: BLOC	LOT:
FICHE DE RECENSEMENT		
NOM:		
Prénom:		
Filiation { Père:		
{ Mère:		
Ni le:		
District:		
Terre:		
Village:		
Race:		
Adresse n°:		
Profession:		
Indications diverses:		

Ci-dessus :

Recto

(Indications diverses :

pour les adultes : mention de la cause d'exemption fiscale s'il y a lieu. Pour les enfants et les vieillards : mention du sexe.)

Ci-contre :

Verso

En biais dans l'angle gauche on porte la mention « locataire » ou « propriétaire » (à Poto-Poto)

IMPOTS				

FIG. 1. — Fac-similé de la fiche de recensement utilisée à Brazzaville.

- Couleur jaune* : hommes adultes
- Couleur bleue* : femmes adultes
- Couleur blanche* : enfants et vieillards.

La fiche utilisée à Dolisie, qui comporte en outre la photographie du chef de famille, est plus complète :

I. — *Recto*

- | | |
|-------------------------|--------------------------|
| 1) Quartier | 8) Région de naissance |
| 2) Numéro d'ordre | 9) District de naissance |
| 3) Nom du père | 10) Profession |
| 4) Nom de la mère | 11) État matrimonial |
| 5) Nom | 12) Groupe ethnique |
| 6) Village de naissance | 13) Religion |
| 7) Date de naissance | 14) Adresse |

15) Situation fiscale

II. — *Verso*

1 colonne pour chaque femme donnant :

- | | |
|--|--|
| 1) Nom | 7) Les enfants : |
| 2) Nom du père | a) nom |
| 3) Nom de la mère | b) nom du père si ce n'est pas l'époux actuel |
| 4) Village de naissance | c) village de naissance |
| 5) District, région et territoire de naissance | d) district, région et territoire de naissance |
| 6) Date de naissance | e) date de naissance |

Groupe ethnique et religion ne sont indiqués qu'en cas de différence avec le chef de famille.

Il y manque évidemment un certain nombre de renseignements, mais nous pouvons dire que, dans un pays où, en plus des difficultés signalées, l'état civil n'est qu'embryonnaire, nous avons un recensement plus que satisfaisant.

Ethnies

Quelle que soit leur ancienneté, les villes africaines ne sont pas encore assez vieilles pour que l'on ne puisse toucher du doigt les migrations qui les ont formées, qui continuent à en augmenter chaque jour la population.

D'où l'étude des districts d'origine dont nous connaissons par ailleurs la population. Mais beaucoup plus que par l'unité administrative, les migrations sont conditionnées par le milieu géographique et les caractéristiques (entre autres démographiques) des populations qui y vivent. Il aurait été intéressant de déterminer la proportion du groupe originel que représente chaque tribu installée dans les centres urbains. Mais il n'existe pas, à l'heure actuelle, d'estimation par groupe ethnique de la population de l'A.E.F. Aussi ces taux ont-ils été seulement calculés par rapport à l'unité administrative d'origine. Pour les ethnies, il a fallu nous contenter d'indiquer leur importance dans les agglomérations en essayant de les classer suivant la parenté qui peut les unir.

Cet essai de classification est assez complexe. Plusieurs méthodes pouvaient être suivies : Répartition suivant les genres de vie, suivant les coutumes sociales, les coutumes matérielles, les langues etc... Mais notre but n'était pas dans ce travail de faire œuvre d'ethnologue ; besoin était seulement de réunir les tribus en un certain nombre de groupes présentant des caractéristiques démographiques communes dans un cadre pouvant servir de base à un code décimal à composantes destiné à l'exploitation mécanographique des documents :

- 1) Arabes (000)
- 2) Tchadiens (1000)
- 3) Peuples de la Savane (2000)
- 4) Peuples du Fleuve et de la Forêt orientale (3000)
- 5) Bas-Congolais (4000)
- 6) Résiduels côtiers (5000)
- 7) Forestiers côtiers (6000)
- 8) Tribus du Congo Belge et d'Angola (7000)

- 9) Tribus d'Afrique Occidentale (Toutes nationalités) (8000)
 10) Inidentifiés, inclassables, métis, etc... (9000).
 (Entre parenthèses : numéros de base du code mécanographique)

C'est dans ces dix groupes que nous avons fait rentrer les tribus aésiennes et celles des régions voisines représentées dans les centres urbains et dont voici le détail :

I. Arabes :

Ils méritent un classement à part, quel que soit leur nombre. Ils sont, quoique très métissés en A.E.F., pratiquement les seuls représentants autochtones de la race blanche. Les deux principaux groupes sont les Arabes Hassouana et les Arabes Djoheïna, mais c'est par dizaines que se rencontrent leurs tribus. Cependant, au cours des recensements urbains étudiés, ils sont simplement désignés sous leur nom générique : Arabes.

II. Tchadiens :

Nous avons réuni ici toutes les autres tribus du Tchad. En fait, il s'agit d'au moins six groupes nettement différenciés :

1) Les Foulbé (ou Peul) sont nettement à part. Les anthropologues discutent sur leur origine, mais les font presque tous provenir du Nord-Est, plus ou moins loin, et leur accordent du sang blanc (Sémitique ou Hamitique). On en retrouve (rarement, surtout des femmes) dans tout le Sud de l'A.E.F. sous leurs noms divers : Foulbé, Fellata, Borroro...

2) Les Toubbou (Têda) de l'extrême Nord, ne descendent pas jusqu'à Brazzaville, non plus que :

3) Les Kanembou (du Kanem).

4) Les Lisi sont un groupe voisin du Lac Tchad. On retrouve à Brazzaville quelques Kotoko des bords du Logone.

5) Les Ouaddaïens : sous ce nom, Bruel a réuni toutes les tribus de l'Est du Tchad, une trentaine au moins. On ne les retrouve pas dans le Sud.

6) Les Sara sont un des groupes les plus importants en même temps que des plus intéressants du Tchad. Ils se divisent en au moins six sous-groupes :

- Sara Mbaï
- Sara Modjingaï
- Sara Laï
- Sara Gouleï
- Sara du Nord-Ouest
- Tribus apparentées

subdivisés eux-mêmes en un grand nombre de tribus.

A Brazzaville et à Dolisie, ils sont simplement désignés par leur nom générique de Sara, sauf quelques Valé qui appartiennent au sixième sous-groupe.

III. Peuples de la Savane :

Ce sont les tribus de la Savane de l'Oubangui-Chari et du Cameroun, entre les populations tchadiennes d'une part, et les pêcheurs des rives de l'Oubangui d'autre part. On peut compter 5 sous-groupes :

1) Banda : C'est sans doute le plus important qui s'étend du Nord au Sud entre les limites ci-dessus et d'Est en Ouest du Soudan Anglo-Egyptien jusque vers le 18^e méridien Est où il se mêle aux Mandjia-Baya. Nombreuses sont les tribus Banda qui ont des représentants à Brazzaville et à Dolisie. Ce sont principalement, d'Est en Ouest : les Kreich de la frontière du Soudan Anglo-Egyptien, où ils s'enfoncent assez profondément, les Togbo, les Yagpa, les Bougbou, les Linda, les Langouassi, les Ndi, les Bouca, et enfin les Yanghere, dont les nombreuses sous-tribus pénètrent loin à l'intérieur des Baya, jusqu'au Cameroun.

2) Mandjia-Baya : Il s'agit en fait de deux groupes de tribus : les Mandjia et les Baya, allant des Banda jusqu'au Cameroun.

3) Azandé : Ce groupe est installé à la pointe extrême orientale de l'Oubangui-Chari, à la limite du Congo Belge et du Soudan Anglo-Egyptien. C'est d'ailleurs un groupe surtout belge. Il a quelques représentants, de même que les Ndzakara, que certains auteurs rattachent à ce groupe.

4) Les populations du Logone, de la frontière du Cameroun, jusqu'à la Nigéria, n'ont que peu de représentants, si ce n'est les Bamiléké, dont on ne sait d'ailleurs au juste de quel groupe ils font partie.

5) Citons, pour mémoire, une série de tribus très peu connues de la frontière Oubangui-Chari - Soudan Anglo-Egyptien, groupées sous le nom de Fertit.

IV. *Peuples du Fleuve et de la Forêt orientale :*

On y trouve trois groupes assez nettement différenciés :

1) Sangha-Sangha : Citons de suite ce groupe au nom donné par les Européens d'après la rivière qui traverse leur pays, groupe formé d'un agrégat de tribus mal connues à la limite du Moyen-Congo, de l'Oubangui-Chari et du Cameroun, dans la zone des forêts inondées de la Haute-Sangha. Ses principales tribus que l'on rencontre à Brazzaville et à Dolisie sont, du Nord au Sud : Paude, Kounabembe, Pomo, Bomouali, Boka-Bonga, Bonguili, Mboko et surtout les Bomitaba qui sont peut-être des Boubangui.

2) Boubangui : C'est véritablement le groupe de la forêt et du fleuve, même « des fleuves ». Du Congo et de l'Oubangui, ils s'étendent à travers les forêts inondées sur les deux Likouala et la Sangha, jusqu'à l'Alima. Le sous-groupe principal est celui des Mbochi qui comprend trois tribus : les Mbochi proprement dits, les Makoua et les Kouyou. La tribu des Likouala et celle, très voisine, des Likouba aux bords même du Congo peuvent servir d'intermédiaire entre ceux-ci et les Oubangiens car, comme ces derniers, ils sont pêcheurs.

3) Oubangiens : Ils forment une étroite bande des deux côtés de la rivière depuis Bangassou jusqu'à son confluent avec le Congo. Ils comprennent de nombreuses tribus plus ou moins apparentées (linguistiquement nous avons des Bantous et des Soudanais du groupe Oubanguien), mais toutes liées par une activité commune : la pêche. Soit, du Nord et de l'Est au Sud :

- Yakoma
- Mbondjo ¹
- Sango
- Bouraka
- Ngombe ¹
- Nielle ¹

¹ En grande partie belges.

- Banziri
- Mbaka : avec leurs voisins : Ali, Bofi, Mbaïki ; ce sont peut-être des Mandjia-Baya ou des Banda.
- Bandza : ce seraient, selon certains auteurs, des Banda d'outre Oubangui.
- Bouaka
- Bokaka : plus éloignés du fleuve, ce sont peut-être des Banda ou bien pourraient être apparentés aux Sangha-Sangha au milieu desquels ils vivent.
- Mondjombo et leurs sous-tribus ou parents : Impfondo, Issongo, Moubandzo, Mbatî, Mbétou, Dongou.
- Boundongo, qui sont peut-être des Sangha-Sangha.
- Baloï que d'aucuns rattachent aux Boubangui.

V. *Bas-Congolais* :

Il s'agit en fait de deux groupes :

1) Les Batéké, le groupe le plus important sans doute du Sud de l'A.E.F.-Cameroun, avec les Fang (voir VII-1). Il comprend de nombreuses tribus, dont quelques-unes seules sont indiquées au recensement. Les autres sont simplement nommées Batéké. Celles que l'on distingue sont : Batéké Alima dont le vrai nom serait Batétégué, Bangangoulou, Bakoukouya, Baboma

Une mention spéciale doit être faite de deux tribus, peu nombreuses en fait mais largement représentées à Brazzaville et intéressantes par leurs mœurs et leurs activités très proches : les Moye installés à la limite des Batéké et des Boubangui et pouvant servir d'intermédiaire entre ces deux groupes, viennent nombreux pêcher à Brazzaville. On ne connaît des Batéké Mpila qu'à Brazzaville où ils forment la majeure partie des habitants des villages regroupés sous le nom de quinzième quartier de Poto-Poto. Mais ils sont probablement originaires des mêmes régions que les Moye d'où ils auraient émigré depuis longtemps.

2) « Mba ». C'est le nom donné par Bruel aux populations matrilineaires s'étendant de Brazzaville à la mer, de la particule « ba » qui commence le nom de toutes les tribus et qui dans ces langues signifie « homme ». Il faut citer d'abord le sous-groupe Lari, nettement majoritaire à Brazzaville, très important à Dolisie et qui comprend trois tribus :

— Les Balali,

— Les Bassoundi et leurs sous-tribus : les Bahangala et les Mikengue. Ces derniers peuvent être considérés comme intermédiaires avec les Babembe (voir ci-après),

— Les Bacongo se divisent en Bacongo proprement dits, Bacongo Ntséké et Manianga (pêcheurs des bords du Congo, en grande partie Belges).

Les autres tribus Mba sont, d'Est en Ouest : Babembe, Bakamba, Badondo, Bacougni, Bayombe (en grande partie Belges et Portugais), Vili (Bavili). Ces derniers, souvent appelés Loango, vivent sur la côte et sont souvent proches des résiduels côtiers.

VI. *Résiduels Côtiers* :

Toute une série de tribus semble avoir été refoulée à la côte par des invasions venues du Nord-Est (Bakota et surtout Fang), de l'Est (Boubangui faisant pression sur les Batéké) et du Sud (Mba). On peut distinguer six groupes :

1) Bakalaï, très peu nombreux, non représentés.

2) Badouma : Le plus important des groupes résiduels avec ses tribus Bambamba (comprenant les Ambété ou Mbété, ou bien leur synonyme), Bandjabi, Batsangui, Mindoumbou, Bakanighé, Bawandji.

3) Echira : Cet autre groupe important de la côte gabonaise est représenté dans nos villes par les Echira proprement dits, les Babouissi, les Bapounou, les Baloumbou, les Bayaka. C'est parmi les Résiduels Côtiers, le groupe le plus largement représenté à Dolisie. Ils sont aussi relativement nombreux à Poto-Poto.

4) Mitsogho : On rencontre des Mitsogho proprement dits et des Bapoubi.

5) Mpongoué : Ce groupe occupait jadis l'estuaire de Libreville (Mpongoué proprement dits), d'où ils ont été pratiquement éliminés par les Fang. Ils considèrent cependant ce pays comme le leur en se donnant très souvent le nom de Gabonnais (du nom de la presqu'île et de l'Estuaire). Les Galoa et les Oroungou sont originaires du Bas-Ogoué, autour de Port-Gentil et jusqu'à Lambaréné.

6) Séké : Ce groupe est disséminé le long de la côte de Libreville à Kribi puis important de cette ville à Douala. Dans les centres urbains du Sud de l'A.E.F. on rencontre des : Basséké, Bassa, Benga, Douala.

VII. *Forestiers Côtiers :*

1) Fang : Ce groupe important couvre la majeure partie de la forêt du Gabon et du Cameroun. Il compte de multiples tribus parmi lesquelles nous relevons les Bakouélé, Boulou, Djem, Eton, Yaoundé, Yelinda, Bassé, Bangandou, Akoua, à Brazzaville. A Dolisie, nous retrouvons les mêmes, plus les Mabéa, les Ilanga, les Lolodof.

2) Bakota : Beaucoup moins important que le précédent, mais venu comme lui semble-t-il du Nord-Est, ce groupe est installé à son Sud-Est, sur la frontière Gabon-Moyen-Congo. On retrouve, notamment à Dolisie, des Bandassa (Mindassa), Bandoumou, Bokimba, Bavoumbou.

VIII. *Tribus belges et portugaises :*

Nous n'entreprendrons pas la liste des quelque 120 tribus belges rencontrées. Leur classification n'entre pas dans la ligne de notre travail, et leur énumération comprend certainement des synonymes, etc... Retenons simplement comme les plus nombreux : le groupe Mongo et ses multiples tribus, les Balouba, les Bolobo, les Kassai, les Bazombo, les Bangala. Rappelons aussi que les tribus installées sur les deux côtés de la frontière ont été classées avec celles entièrement françaises.

Les Portugais se prévalent ordinairement de leur nationalité portugaise ou de leur origine angolaise. On rencontre cependant de nombreux Cabinda, surtout à Dolisie.

IX. *Populations de l'Afrique Occidentale :*

Elles viennent largement commercer en A.E.F. Nous rencontrons notamment des :

1) Soudanais (sensiblement au Nord du 11^e parallèle). Ils se donnent souvent le nom de Sénégalais, Soudanais, Aoéfiens. On retrouve cependant des noms originaux de tribus ou de groupes ethniques : Kassonké, Bambara, Dioula, Lébou, Ouolof, Sarakolé, Toucouleur.

2) Guinéens (sensiblement au Sud de la même ligne). En fait ce sont presque uniquement

des émigrants du Dahomey et du Togo qui, souvent, se prévalent de leur territoire d'origine plutôt que de leur ethnie. On trouve cependant des Ewé, des Fon, des Nago et, de Guinée française, des Soussou.

3) Si nous mettons à part dans cet essai de synthèse des groupes ethniques urbains les émigrants originaires des colonies anglaises, c'est que la presque totalité se prévaut de sa nationalité ou de son territoire d'origine : Anglais, Nigériens, Gold Coast, Sierra Leone. Seuls sont spécifiés quelques Bornou. En fait, ils sont à répartir entre les deux groupes ci-dessus.

4) Citons enfin nombre de Haoussa dont les zones d'origine sont à la limite de la Nigéria, du Niger et du Tchad.

X. Rappelons que l'on rencontre quelques métis dans les quartiers indigènes.

* * *

Les renseignements fournis par les recensements et les sondages vont nous permettre de tenter de saisir les différents aspects des centres urbains :

D'abord leur formation : Essor de la ville, qui y vient ? et pourquoi ?

La structure actuelle de leur population sera passée en revue sous ses différents aspects : âge, sexe, lieu d'origine et tribus, linguistique, niveaux d'instruction et religion.

L'aspect travail sera étudié à part, en liaison avec les niveaux de vie qu'il conditionne.

Les mouvements naturels de la population : nuptialité, fécondité, mortalité (mortalité et mortalité infantile et adulte) forment une quatrième partie.

La diversité des sources de notre documentation nous a permis de tenter un travail aussi complet que possible :

Les recensements administratifs sont à l'origine des chapitres sur l'âge, le sexe, les lieux d'origine, les groupes ethniques ainsi que le travail proprement dit (population active). Celui de Dolisie nous donnait en outre la possibilité d'étudier la religion, la nuptialité et la fécondité.

Les sondages, outre qu'ils nous permettaient de contrôler ces questions, sont à l'origine de tout le reste du travail, sauf la morbidité et la mortalité chez les adultes pour lesquelles les chiffres ont nous été fournis par les registres d'hôpital.

Les différents problèmes posés par les caractères, ainsi mis en relief, des centres urbains, l'exposé des solutions possibles termineront ce travail qui s'efforce de mettre en lumière la nécessité parfois urgente qu'il y aurait de s'intéresser à eux.

Première Partie

LES VILLES

I

CARACTÈRES

Les trois centres étudiés sont : *Poto-Poto*, *Bacongo*, agglomérations africaines de Brazzaville, et *Dolisie*. Tout au long de ce travail nous verrons qu'elles sont nettement différentes. Contenons-nous, pour l'instant, de signaler que la première qui est aussi la plus étendue et la plus peuplée (70 % de la population recensée), s'étend au Nord de Brazzaville sur des marais plus ou moins asséchés. Bacongo se regroupe sur le bord du plateau qui domine le Congo au Sud de la ville. Dolisie est la petite ville encore semi-rurale que des circonstances exceptionnelles ont subitement fait s'étendre.

Même si leur origine est ancienne, leur extension est récente. C'est à celle-ci qu'est dû l'ensemble des problèmes dont la gravité atteste, semble-t-il, l'intérêt de telles études.

Leur tracé est généralement un quadrillage. Avenues et rues se croisent à angles droits et intervalles réguliers, délimitant des blocs, eux-mêmes subdivisés en lots, ordinairement habités par une famille.

C'est le cas exact de Poto-Poto (Fig. 2) et de Bacongo (Fig. 3). Le plan originel de Dolisie est plus complexe (Fig. 4). Mais l'extension nouvelle vers l'Est, et surtout vers l'Ouest prend, elle aussi, l'aspect d'un quadrillage.

Les rues, à Brazzaville, sont numérotées lot par lot, les numéros pairs d'un côté, les numéros impairs de l'autre. Ceci en théorie du moins. En fait, lorsqu'on circule dans les agglomérations indigènes, à Poto-Poto notamment, on voit dans la même rue des numéros pairs aussi bien à droite qu'à gauche, deux ou trois fois le même numéro, ou bien passer brusquement de 100 à 120 par exemple, continuer logiquement et revenir ensuite aux numéros manquants. En certains endroits, deux ou trois numérotations successives ont été utilisées et les habitants ne savent plus très bien quel est leur numéro véritable.

La petitesse de Dolisie n'a pas jusqu'à présent fait sentir la nécessité d'un tel travail. Les adresses portent ordinairement le nom de l'individu et, s'il y a lieu, le nom du propriétaire du lot où il habite.

Par ailleurs les villes ont été administrativement divisées en quartiers sous l'autorité d'un chef de quartier qui sert d'agent de liaison entre l'administration et les habitants.

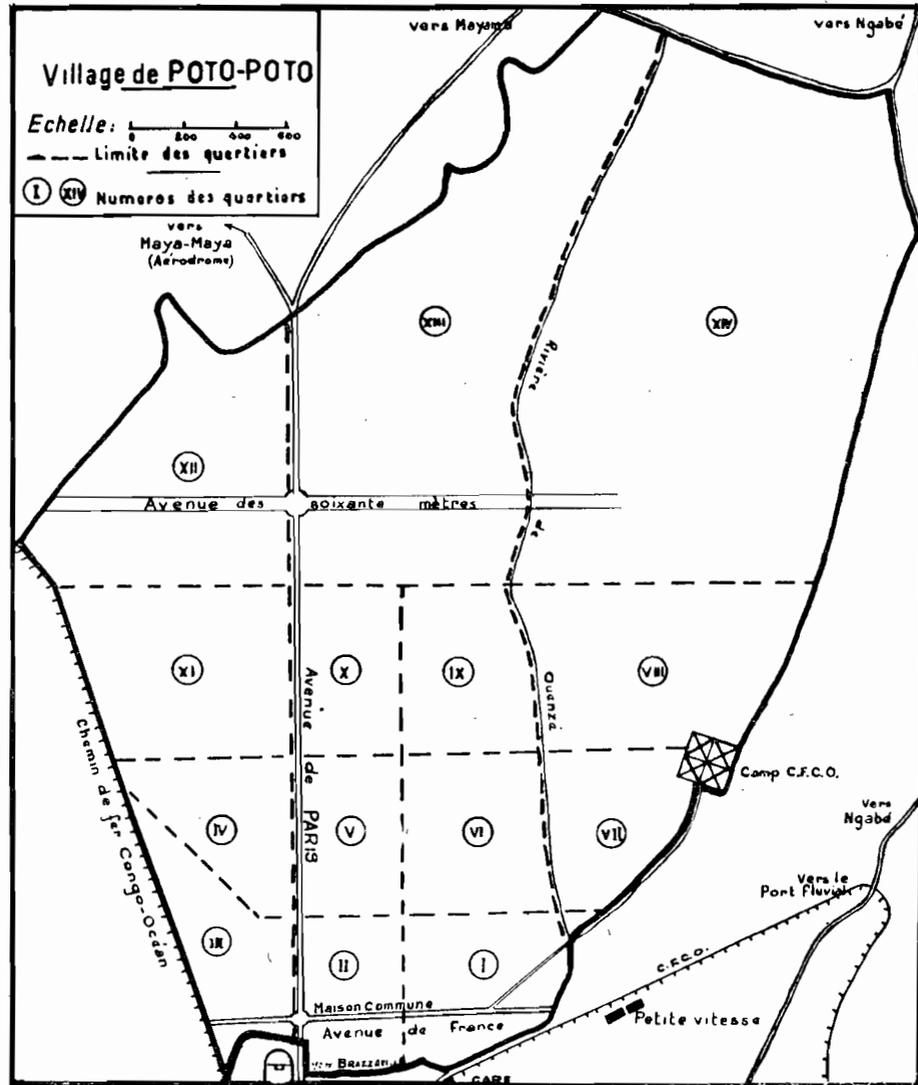


FIG. 2. — Plan du village de Poto-Poto.

On compte 14 quartiers à *Poto-Poto* numérotés de A1 à N14. (Dans l'étude ci-après nous avons appelé quinzième quartier un groupe de petits villages peuplés presque uniquement de pêcheurs, situés au bord du Congo et rattachés administrativement à l'agglomération.) En fait les habitants, que ce soit à Bacongo, à Poto-Poto ou à Dolisie désignent les quartiers du nom du chef. Ces quartiers sont de superficie très variable : de petits ou moyens pour les premiers qui sont en même temps les plus anciens (*Poto-Poto* date du début du siècle, si sa création officielle n'a eu lieu qu'en 1911), ils deviennent immenses pour les plus récemment créés.

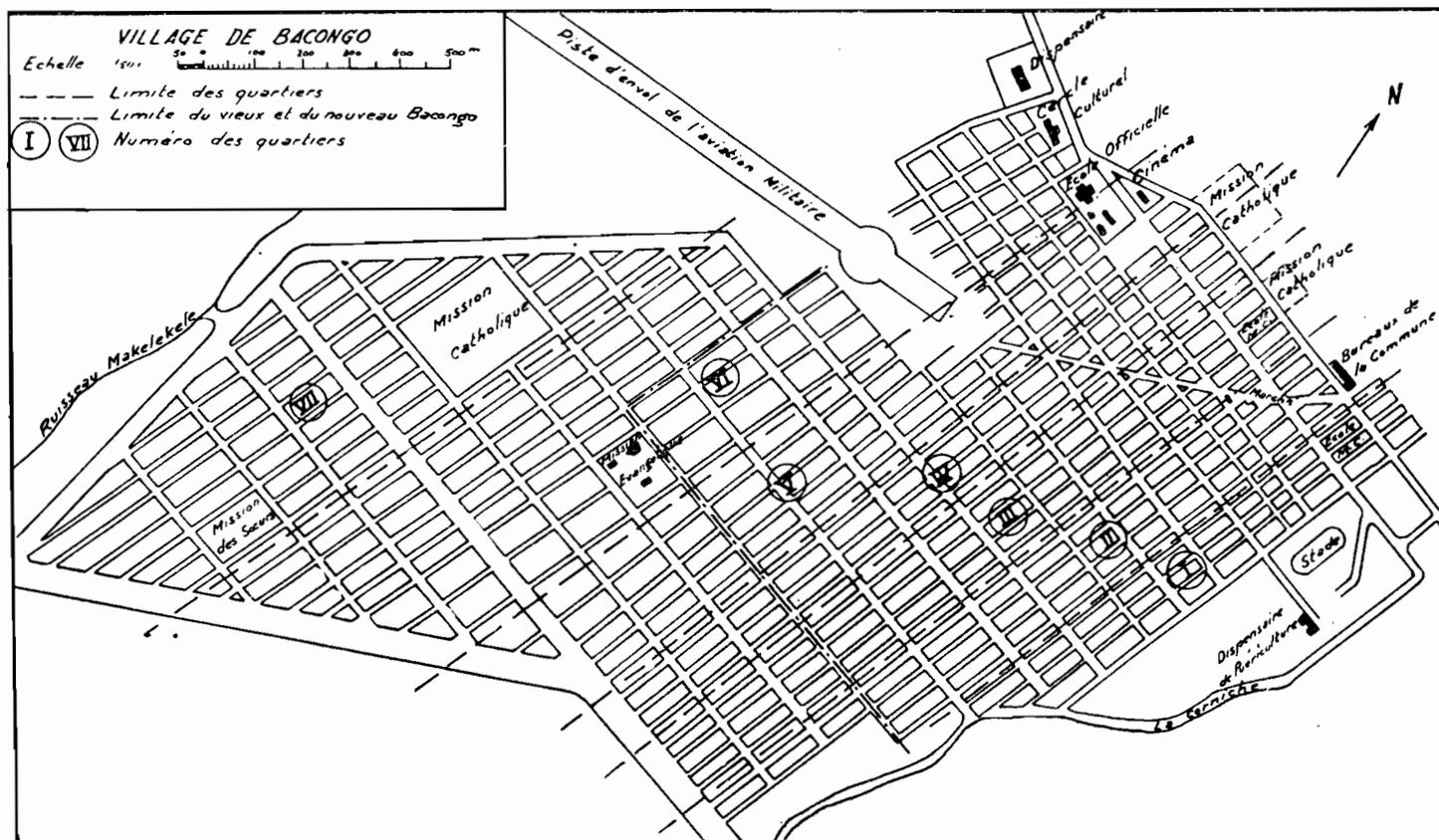


FIG. 3. — Plan du village de Baongo.

Baongo est divisé en 7 quartiers appelés, en commençant par l'Est :

- 1) Dahomey
- 2) Kondo
- 3) Mbama
- 4) Mpissa
- 5) Mambani
- 6) Bounsana
- 7) Makélékélé

Par mesure de simplification, au cours de ce travail nous les indiquerons par leur numéro.

Le village est relativement ancien. Sa création officielle, sur l'emplacement d'un village de

pêcheurs Batéké, date de 1909. Mais il a pris dans les années qui ont suivi la guerre une extension nouvelle qui prolonge vers le Sud les quartiers II, III, IV, V, forme la presque totalité du quartier VI et crée de toutes pièces le quartier VII.

Ces quartiers ont une superficie qui varie du simple au quadruple, les premiers étant les plus petits. C'est pourtant ces premiers quartiers qui renferment la plus grosse part de la population. Alors que la superficie du dernier quartier est le triple de celle du premier, sa population lui est inférieure d'un quart, ce qui nous donne une densité quatre fois moindre.

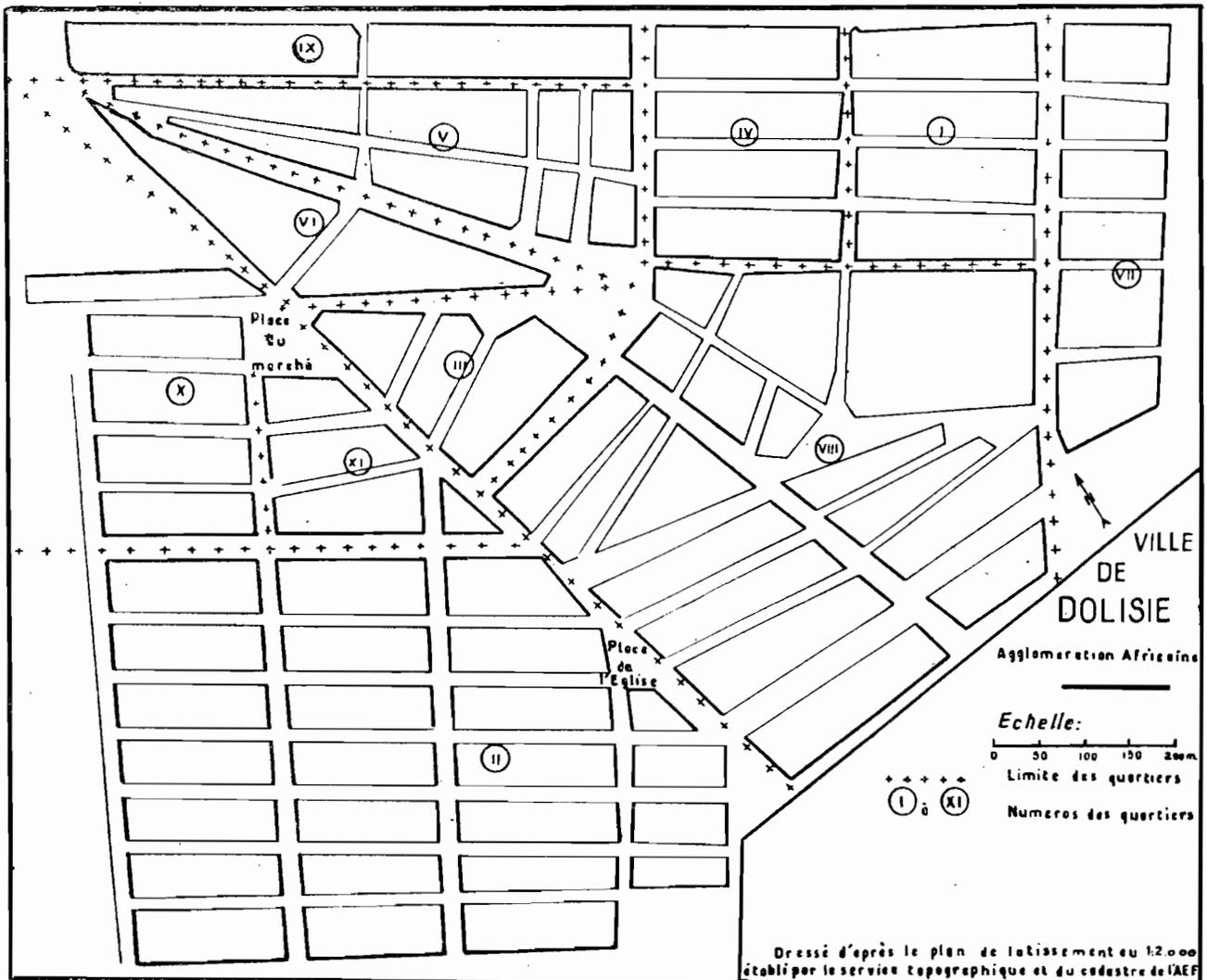


FIG. 4. — Plan du village de Dolisie.

Malgré sa petitesse, *Dolisie* a été divisée en 11 quartiers. C'est que l'administration a voulu conserver à l'intérieur de la ville une distribution ethnique sous le commandement d'un chef appartenant au même groupe et dont l'autorité sera de ce fait plus facilement reconnue par ses

administrés. Nous en verrons les conséquences sociologiques : quoique les populations soient encore plus diverses qu'à Poto-Poto, les coutumes y sont mieux respectées. Chacun de ces quartiers porte un nom de tribu ou de groupe de populations :

- | | |
|-------------------|-------------------|
| 1) Bacougni | 7) Batsangui |
| 2) Balari-Bacongo | 8) Batéké-Babembe |
| 3) Portugais | 9) Fonctionnaires |
| 4) Bassoundi | 10) Sénégalais |
| 5) Étrangers | 11) Bayaka |
| 6) Oubangui | |

Les tribus auxquelles il n'a pas été attribué de quartier ont été réparties dans ceux renfermant des ethnies ordinairement voisines géographiquement.

Mais cette répartition est souvent théorique. Nombreux sont les individus recensés dans un quartier, dépendant d'un chef et qui, en définitive, habitent dans un autre parce qu'ils y ont trouvé une case à louer ou pour toute autre raison. Cet échange entre quartiers est d'ailleurs un phénomène normal d'osmose puisque la densité théorique (c'est-à-dire celle obtenue en totalisant le nombre d'habitants recensés dans ce quartier) varie de 307 habitants à l'hectare, à 21.

Si Poto-Poto et Bacongo sont relativement anciens (40 ou 50 ans d'existence), Dolisie — et c'est ce qui nous l'a fait choisir pour notre tryptique des villes du Sud de l'A.E.F. — est de beaucoup plus récente.

Rien ne semblait en effet, il y a 20 ans, prédestiner le petit poste de Loubomo à devenir une des plaques tournantes du Sud de l'A.E.F. Née de la conjonction du rail (terminé en 1934) et de la route, dotée de son nom en hommage à la mémoire d'Albert DOLISIE, le compagnon de SAVORGNAN DE BRAZZA, la ville vit son importance s'accroître surtout au lendemain de la seconde guerre mondiale, lors du brusque développement économique du pays.

Cette importance tient au fait qu'elle est un relais obligatoire, au tiers seulement du trajet Pointe-Noire-Brazzaville, mais plus séparée du chef-lieu du territoire par la difficile traversée du Mayombe que de la capitale fédérale distante de 400 km. C'est en effet Dolisie qui dessert de nombreux postes jusqu'au Gabon, tels que Franceville et Okondja qui, à quelque 750 km., n'ont d'autre débouché.

De 1944 à 1951, la population européenne est passée d'environ 100 habitants à quelque 500. La population africaine a, elle aussi, afflué. Nous avons maintenant plus de 7.000 habitants de population légale et une importante population de fait, parents et amis venus en visite et qui s'incrument, manœuvres temporaires, etc... qui portent ce nombre à près de 10.000.

En 1950, Dolisie est érigée en commune mixte.

Nous nous trouvons donc devant trois centres urbains qui, à côté de quelques points communs, ont de nettes différences. Deux sont relativement anciens : Poto-Poto avec sa population mêlée, Bacongo beaucoup plus homogène. Dolisie reste le type même de la bourgade à laquelle les conditions économiques confèrent une importance qui lui donne son caractère urbain.

II

FORMATION DES VILLES

C'est surtout pendant et depuis la guerre que les centres urbains se sont notablement développés. Mais, en fait, leur origine, surtout à Brazzaville, est beaucoup plus ancienne, de même que l'exode rural qui les alimente.

I) DATE D'ARRIVÉE DES IMMIGRANTS A BRAZZAVILLE (Tableau 1).

A Poto-Poto, ils apparaissent dès le début du siècle. A Bacongo, ce n'est surtout qu'après sa création officielle que commence pratiquement l'immigration.

TABLEAU N° 1
NOMBRE D'ÉMIGRÉS ADULTES DE CHAQUE ANNÉE D'ARRIVÉE
POUR 1000 ADULTES RECENSÉS AU TOTAL

Années d'arrivée	POTO-POTO	BACONGO	
	Hommes	Hommes	Femmes
Avant 1908	3	—	—
1908-1912	15	—	—
1913-1917	26	20	—
1918-1922	46	53	20
1923-1927	66	99	20
1928-1932	103	105	139
1933-1937	115	191	158
1938-1942	162	157	198
1943-1947	177	177	158
1948	44	27	69
1949	64	46	59
1950	44	13	30
1951	38	7	30
1952	—	—	20
S.I. et nés à Brazzaville	97	105	99
Totaux	1000	1000	1000

A *Poto-Poto*, la courbe croît régulièrement de 1900 à 1945 ; ce qui indique une arrivée sensiblement régulière car, au fur et à mesure que les années s'écoulent, une réduction de l'effectif initial se produit par retour au village (cas très rares d'ailleurs) et surtout par décès. A partir de 1945, nous assistons à une poussée rapide, à une fièvre de l'immigration.

Si nous considérons les chiffres année par année, nous remarquons, outre l'après-guerre,

quatre périodes de pointe : 1914, 1920-1922, 1927-1930, 1939-1940. Faut-il y voir des raisons particulières ?

— Pour 1914 et 1920-1922, on peut y déceler celles que nous retrouverons, accrues par la conjoncture politique, pour 1939-1940 et l'après-guerre.

— 1927-1930 : Période de bien-être économique mondial qui se retrouve à Brazzaville où vient d'être entreprise la construction du chemin de fer du Congo-Océan.

— 1939-1940 : Brazzaville devient la capitale de l'Union Française : une activité fébrile s'empare de la ville. En deux ans, un nombre impressionnant d'immigrants que l'on peut estimer aux environs de 5.000 (dont les deux tiers en 1940) s'installe dans le seul Poto-Poto.

— 1945-1949 : La paix revenue, l'accélération de l'équipement du pays se traduit surtout par le développement des centres urbains. L'exode rural prend des proportions jamais atteintes jusqu'alors. On peut estimer que, pour Poto-Poto seulement, l'immigration atteint les chiffres suivants :

1945 : 2.900	1948 : 3.300
1946 : 3.400	1949 : 4.800
1947 : 3.800	1950 : 3.000
1951 : 2.500	

soit près de 24.000 personnes dont les deux tiers au moins de travailleurs.

La mort a fait des coupes sombres. D'aucuns, rares, sont repartis, mais le reliquat représente certainement plus du tiers de la population actuelle de Poto-Poto.

Ces années d'immigration intense sont séparées par des périodes où l'exode rural semble diminuer. Les unes et les autres, mises à part les arrivées en masse d'après la dernière guerre, se compensent sensiblement. Faut-il y voir le fait que certaines dates mémorables et les chiffres ronds (1914, 1920, 1930, 1940...) restent mieux en mémoire pour fixer l'époque de l'arrivée ? Il est toutefois à noter que les deux principaux creux de la courbe correspondent bien à des faits économiques :

— 1931-1934 : Après la période d'euphorie économique, vient la crise mondiale. Le besoin de travailleurs s'estompe. C'est aussi le moment où la construction du C.F.C.O., s'éloignant de ses bases de départ, fait prendre une autre destination aux immigrants.

— 1941-1944 : Mobilisation économique. La production dans son ensemble est l'objet d'un effort intensif. L'administration locale conserve le maximum de main-d'œuvre et l'exode rural paraît être retombé aux moindres années de l'avant-guerre.

A *Bacongo*, l'évolution est différente. Si de 1910 à 1945, la courbe des hommes suit sensiblement celle de Poto-Poto, avec des arrivées plus fortes vers 1925 et surtout 1935, à partir de la fin de la guerre, les deux courbes se séparent nettement. Si, à Poto-Poto, l'afflux devient plus important que jamais, à *Bacongo*, nous assistons plutôt à une diminution : de 1945 à 1949, la montée est extrêmement lente. La chute est ensuite verticale. Il n'y a pas plus d'immigrants en 1950 que de survivants des immigrants de 1920. En 1951, il y en a encore moins et nous n'en avons trouvé aucun pour les quatre premiers mois de 1952.

Il semble qu'il faille lier ces faits à l'essor qu'ont pris les pays Balali et *Bacongo* (les gros fournisseurs de l'agglomération) et qui commence aussi dans les années qui ont suivi la guerre : ces populations restent chez elles, cultivent le manioc, récoltent le palmiste dont la ville a un besoin de plus en plus important.

Pour les femmes, les règles de l'immigration sont autres.

Nombreux, avons-nous dit, sont les jeunes hommes qui viennent travailler pour gagner une

position sociale, une dot, et font ensuite venir une femme du village. C'est, en moyenne, 7 ans après leur arrivée à Brazzaville que les hommes se marient. Le ralentissement de l'immigration féminine est donc, pour l'instant, moins sensible que celui des hommes : en 1950 et 1951 nous avons presque autant de femmes que d'hommes en 1949, l'année du maximum, soit, en 1950, deux fois et demi, et en 1951, quatre fois plus de femmes que d'hommes. En 1948-1949, au moment où Brazzaville était au sommet de la courbe, où l'on paraissait avoir trouvé un Pactole, où l'immigration masculine était à son maximum, nous avons encore un nombre de femmes trois fois supérieur.

Lorsque l'homme est déjà marié et qu'il émigre vers la ville, il vient ordinairement seul. Ce n'est que lorsqu'il a une situation, un logement, qu'il fait venir sa femme, sa famille. Un intervalle moyen de trois années sépare la venue du mari de celle de la femme.

Nous retrouverons les conséquences de ce phénomène au chapitre de la fécondité.

2) AGE DES IMMIGRANTS A LEUR ARRIVÉE EN VILLE (Tableau 2).

Pour Poto-Poto et Bacongo, les caractéristiques sont sensiblement les mêmes.

TABLEAU N° 2
NOMBRE D'ÉMIGRÉS ADULTES DE CHAQUE AGE
POUR 1000 ADULTES RECENSÉS AU TOTAL

Ages	POTO-POTO	BACONGO	
	Hommes	Hommes	Femmes
	pour 1000		
1	9	57	23
2	4	6	11
3-7	18	57	23
8-12	61	82	56
13-17	248	283	460
18-22	220	283	292
23-27	159	82	45
28-32	90	44	23
33-37	39	12	—
38-42	21	—	—
43-47	7	—	—
Plus de 47 ans	4	—	—
Nés à Brazzaville	83	94	67
Sans indication	37	—	—
Total	1000	1000	1000
Age moyen	20 ans ½	16 ans ½	14 ans ½

Dans les tableaux ont été utilisés les signes conventionnels suivants :

/ Nombre inférieur à 0,5 ou trop faible pour avoir une valeur statistique.

— Nombre inexistant.

S.I. Sans indication.

C.M. Commune Mixte.

Une relativement forte proportion (surtout à Bacongo) vient la première année après sa naissance, un peu moins la deuxième. Il s'agit de deux sortes d' « immigrants ».

Des ménages décident d'émigrer. La femme est enceinte. On attend l'accouchement, ou bien l'homme part seul et la femme suivra car il est préférable que l'accouchement ait lieu dans la famille. C'est néanmoins un cas peu fréquent.

Mais surtout, les femmes, même installées depuis longtemps, principalement dans les groupes matrilineaires (qui forment la quasi-totalité de Bacongo), retournent accoucher au village, sous le contrôle de leur famille, notamment de leur frère aîné (l'oncle maternel du nouveau-né) qui reste « propriétaire » de l'enfant. C'est pourquoi le nombre de personnes venues durant leur première et deuxième année est nettement plus important à Bacongo dont, en outre, les villages d'origine sont dans un rayon de moins de 200 km. de Brazzaville, et où les lois traditionnelles ont conservé une grosse partie de leur force. A Poto-Poto ces mêmes groupes matrilineaires ne représentent que 40 % de la population et les règles claniques y ont perdu beaucoup de leur importance.

De 5 à 15 ans la progression est rapide, surtout pendant les dernières années : enfants venus poursuivre leurs études et premiers immigrants cherchant du travail ; adolescents entraînés par cet amour du changement qui sera la caractéristique principale des travailleurs urbains.

De 15 à 20 ans, nous avons le maximum d'immigrants. La diminution est ensuite rapide. Après 50 ans on ne vient plus.

Pour les femmes, les remarques sont sensiblement les mêmes : naissances au village, nombre faible d'immigrantes durant l'enfance, très important de 13 à 17 ans. C'est à ces âges que se trouve très nettement le maximum. C'est (voir Quatrième Partie, Chapitre I : Etat matrimonial) le moment où les filles se marient, cause principale de leur venue en ville (voir § suivant). Après 25 ans, l'immigration féminine est pratiquement terminée. Aussi l'âge moyen de leur arrivée est-il très bas : 14 ans $\frac{1}{2}$ contre 16 $\frac{1}{2}$ pour les hommes à Bacongo, et 20 ans à Poto-Poto.

Cette différence chez les hommes provient presque uniquement du nombre très important à Bacongo d'enfants amenés au cours de leur prime enfance.

Nous avons donc essentiellement un afflux de population jeune puisque, chez les hommes, 80 % des immigrants ont à leur arrivée entre 10 et 30 ans, 54 % entre 15 et 25 ans. Chez les femmes, 72 % ont de 14 à 20 ans.

Si le besoin en était réel, nous aurions là une excellente base de départ. Mais si Brazzaville a été le gros marché du travail, les besoins sont maintenant moins forts. Depuis 1950 les entreprises renvoient nombre d'ouvriers et ceux-ci comptent pour 70 % des travailleurs. Si la situation est moins grave pour les employés de bureau, les restrictions de ces derniers mois, le ralentissement du commerce commencent, ici aussi, à amener quelques chômeurs. Il semblerait donc que l'exode doive cesser. Le tableau ci-dessus (page 25) pourrait nous laisser espérer au moins un ralentissement de l'immigration. 1950 marque déjà un recul. Mais il est bien léger.

C'est que l'appel de la ville ne joue pas uniquement sur le plan travail.

3) MOTIFS DE LA VENUE EN VILLE (Tableau 3)

70 % des immigrants de Poto-Poto, 67 % à Bacongo ont déclaré être venus à Brazzaville chercher du travail. Mais si l'on pousse plus loin l'enquête, si on étudie de près les réponses, on constate que 14 % et 11 % au moins, avaient déjà un parent à Brazzaville sans lequel ils ne seraient sans doute pas venus. Reste : 56 % au plus.

Notons encore 3 % à Poto-Poto et 1 % à Bacongo amenés par le patron. Le nombre de

ceux-ci nettement plus élevé à Poto-Poto provient du fait que la main-d'œuvre nouvelle, non touchée encore par l'esprit d'indépendance et de revendication des vieux citadins, notamment celle des régions du Nord du Moyen-Congo et de la Savane oubanguienne, est considérée par les employeurs comme plus malléable et plus consciencieuse. Une fois à Brazzaville, ces travailleurs s'installent à Poto-Poto, Bacongo se fermant aux tribus autres que Lari.

TABLEAU N° 3
NOMBRE D'ÉMIGRÉS HOMMES POUR CHAQUE MOTIF,
POUR 1000 AU TOTAL

MOTIFS	DÉTAIL		TOTAUX PARTIELS			
	Poto-Poto	Bacongo	Poto-Poto	Bacongo		
	pour 1000					
Travail	Travail seul	Travail S.A.I.	497	555	522	555
		Débarqués d'un bateau	7	—		
		Venus commercer	6	—		
		Venus pêcher	12	—		
	Amenés par les Européens	Amenés par patron	30	8	37	8
		Affectation administrative	7	—		
Travail et Famille	Frère	Frère	92	53	137	106
		Oncle	29	53		
		Parents	13	—		
		Divers	3	—		
Appel de la famille	Parents	Parents	28	60	60	270
		Frère	23	105		
		Oncle	7	105		
		Divers	2	—		
Etudes	Etudes proprement dites	Etudes proprement dites	86	53	94	61
		Venus apprendre un métier	8	8		
Raisons diverses	Restés après service militaire	Restés après service militaire	17	—	32	—
		Ont préféré vivre en ville	7	—		
		Divers	8	—		
Sans indication			118	—	118	—
Total			1000	1000	1000	1000

Les populations des rives de l'Oubangui travaillent fréquemment à bord des bateaux du service Brazzaville-Bangui. Ces travailleurs débarquent parfois à une escale (1 % des immigrants).

Des gens du Nord viennent spécialement pour exercer leur commerce.

Notons 1,2 % d'hommes venus uniquement « pour pêcher ». Il s'agit presque seulement et par moitié de Moye et d'« Oubangiens », populations de pêcheurs des bords du fleuve qui émigrent, souvent temporairement (quelques années) à Brazzaville pour pêcher dans le Stanley Pool et surtout vendre le fruit de leur travail sur les marchés de la ville où ils en tirent un substantiel bénéfice.

6 % à Poto-Poto et 27 % à Bacongo déclarent être venus rejoindre un membre de leur famille. En fait leur proportion est, nous l'avons dit, bien plus importante. Il faut y ajouter ceux qui sont venus en quête de travail, mais qui avaient déjà un parent installé. Nous arrivons alors au total de 20 % à Poto-Poto et 38 % à Bacongo. Toutefois, en raison des différences constatées entre Bacongo et Poto-Poto pour ceux venus travailler en rejoignant leur famille et ceux venus simplement dans ce dernier but, nous allons les considérer à part.

Travail et famille : A Bacongo le frère et l'oncle, les seuls en cause, sont à égalité, 5 % chacun. En fait ce groupe est ici peu important : le but « famille seule » passe avant celui « travail ».

A Poto-Poto où la parenté matrilineaire a moins d'importance, le frère vient de loin en première position (9 % contre 3 % pour l'oncle), car dans les sociétés patrilineaires c'est ordinairement le fils aîné qui devient le tuteur de ses jeunes frères.

Famille seule : C'est en raison de la solidité des liens familiaux dans un groupe bien organisé, un des principaux motifs d'immigration à Bacongo : 6 % ont été amenés par leurs parents ou sont venus les rejoindre, mais 10,5 % viennent respectivement vivre aux côtés de l'oncle ou auprès du frère.

A Poto-Poto le premier rôle reste aux parents (3 %) et au frère (2 %) contre moins de 1 % à l'oncle.

On vient aussi parfois retrouver un fils, un neveu, un ami, etc...

Un rôle important dans l'immigration est joué par les études : 8,6 % à Poto-Poto, 5,3 % à Bacongo des immigrants sont venus les poursuivre en ville. Le nombre nettement plus élevé à Poto-Poto provient principalement du fait que cette catégorie d'immigrants (si on ne considère que les adultes) comprend surtout des hommes de 20 à 30 ans. Or dans ces classes d'âge nous en avons à Bacongo plus de 12 % nés à Brazzaville, contre environ 3 % seulement à Poto-Poto.

Un peu moins de 1 % de part et d'autre est venu apprendre un métier.

Des militaires, en quantité non négligeable (2 % des immigrants), sont restés à Brazzaville après leur démobilisation ...¹

Moins de 1 % déclarent : « Je voulais habiter en ville ». Certes, la recherche du travail, l'attraction familiale, les multiples raisons données sont pour beaucoup dans l'exode rural. Mais il y a souvent le désir, peut-être inconscient, de se libérer des contraintes traditionnelles, de goûter d'une vie plus facile en un lieu où l'on croit pouvoir se procurer tout ce que l'on désire.

En résumé la ville joue, dans l'exode rural, un quadruple rôle pour les hommes :

- Marché du travail d'abord, car trouver un emploi y apparaît plus aisé ;
- Centre où l'on vient compléter son instruction ;
- Attrait propre du centre urbain où l'on pense pouvoir mener une vie plus agréable grâce à un travail plus facile et à des distractions plus variées ;
- Enfin la ville apparaît comme le centre de regroupement familial de ceux qui ne se sentent plus à l'aise dans les contraintes traditionnelles, ou qui ont dû quitter leur village pour diverses raisons.

¹ Diverses raisons ont encore été données qui n'ont qu'une valeur documentaire. Deux ont été condamnés par le tribunal et sont restés à Brazzaville, leur peine purgée. D'autres sont venus se faire soigner, ont été obligés de quitter leur village, sont venus recueillir l'héritage d'un parent. Tous sont restés. Notons enfin une vieille veuve des rives de l'Oubangui venue de Brazzaville spécialement pour y mettre ses enfants à l'école.

Mais ces raisons ne sont pas les seules, ou plus exactement il en est d'autres qui les conditionnent. Elles n'apparaissent pas dans les réponses individuelles mais s'imposent d'elles-mêmes si on considère les districts d'origine de ces populations. Elles peuvent se résumer en quelques mots : la pauvreté de l'arrière-pays.

15 % de la population actuelle du district d'Impfondo a rejoint Brazzaville ou Dolisie ; 10 % de la population au Nord de la Léfini est venu chercher refuge à Poto-Poto (Bacongo restant le fief incontesté du groupe Lari et Dolisie ne compte aussi qu'une centaine d'émigrants de ces régions). Les pays d'origine sont des plateaux sans eau ou des zones de forêt inondées les trois quarts de l'année, presque sans développement économique possible.

Si l'on ne tient pas compte du district de Madingou (plus proche économiquement de la vallée du Niari par son large débouché sur la rivière et qui manque en outre de main-d'œuvre pour les nombreuses entreprises européennes qu'elle possède et n'envoie en conséquence dans ces trois centres que 13 pour 1.000 de sa population, dont près de 10 à Dolisie), la région du Pool intervient elle aussi de façon massive (20 % de sa population) dans les centres considérés. Au premier abord, les raisons apparaissent ici légèrement différentes. Il s'agit de districts relativement riches, mais les populations sont prolifiques, elles cherchent à s'étendre et Dolisie et Brazzaville leur servent d'exutoire.

En fait, au Nord et au centre du Moyen-Congo, la raison profonde demeure la même : qu'elle que soit la densité du pays (moins de 1 à Impfondo ou plus de 20 à Boko et dans les cantons Babembe de Mouyondzi) elle est trop forte pour assurer un niveau de vie égal ou supérieur à celui que les habitants croient trouver en ville. La règle du « peuplement optimum »¹ joue et l'osmose se fait avec les centres urbains.

Espoir de trouver du travail, d'un niveau de vie plus élevé, attraction familiale, éléments divers jouent dans le même sens en amenant en ville ceux que la terre ne nourrit pas ou plus à leur gré.

Certes, bien des espoirs sont déçus, mais, une fois en ville, l'émigré ne peut plus retourner au village. L'homme de la ville est considéré comme un important personnage par ceux qui sont demeurés, et il ne veut pas tomber de ce piédestal. Il restera, quitte à s'enfoncer de plus en plus dans sa misère, à vivre aux crochets de ses compatriotes plus heureux... ou plus courageux.

Car c'est là la caractéristique essentielle de l'exode rural africain. Le phénomène d'osmose qu'entraîne la loi du peuplement optimum ne paraît jouer que dans un seul sens, du moins à la première génération (voir ci-après). Même excessive, la population urbaine ne se dirige pas d'elle-même sur la brousse. Le courant campagne-ville peut s'affaiblir, le reflux ne se produit que très rarement. Seuls retournent les vieux pour qui la vie urbaine devient trop dure mais qui, s'ils n'ont celui de la fortune auront au moins le prestige de l'âge. Ils feront partie des notables qu'écouteront respectueusement les jeunes générations. Quelles qu'aient été leurs souffrances en ville, ils ne garderont de celle-ci et n'en diront que les bons souvenirs, perpétuant l'un des principaux mobiles d'émigration des jeunes.

Les migrations féminines suivent d'autres règles. A Bacongo :

67 % des femmes sont venues se marier,

18 % rejoindre un mari déjà installé ;

c'est-à-dire que 85 % des femmes sont amenées pour le mariage.

¹ SAUVY Alfred, *Etude théorique sur le peuplement optimum d'une région isolée* ; introduction à : *Peuplement rural et peuplement rationnel* ; in-8°, Paris, Presses Universitaires de France, 1949, 107 p., 4 fig., 10 c. (Travaux et documents de l'I.N.E.D., Cahier n° 8).

Les 15 % restant se répartissent ainsi :

12 % venues avec leurs parents,

2 % venues vivre auprès de leur oncle (maternel, leur tuteur légal selon la coutume),

1 % venues poursuivre leurs études.

* * *

Nous devons signaler enfin un autre aspect des échanges ville-campagne. Au cours des sondages nous avons trouvé 23 % de la population de Bacongo qui n'était pas à l'adresse indiquée lors du recensement effectué deux ans plus tôt.

De ceux-ci, 27 % ont été retrouvés à une autre adresse. Nous y reviendrons.

Parmi les autres nous avons des fonctionnaires qui ont été mutés par l'administration, des commerçants qui sont allés tenter leur chance ailleurs, notamment à Dolisie (3 %), etc... soit ensemble 4 %.

13 % sont partis à Poto-Poto : des indépendants, mais aussi des crédules aux faux-bruits qui circulent périodiquement et disent que Bacongo doit être rasé pour faire place à l'extension de la ville européenne.

Mais nous devons surtout noter que le 1/4 de ces 23 % est retourné au village natal parce que la ville ne leur plaisait pas. Ils sont allés rejoindre la famille (l'oncle maternel ordinairement). Il ne s'agit d'ailleurs pas d'émigrants récents. Ceux-là, nous l'avons vu, ne repartent pas, mais toujours de jeunes gens nés à Brazzaville. Près de la moitié (48 %) sont mariés, mais dans ce cas il s'agit de jeunes ménages où le mari a moins de 25 ans.

Et ces partants ne forment pas une quantité négligeable : 4 % de la population de Bacongo. Peut-on y voir, sans être trop optimiste, un premier signe de stabilisation ?

III

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

Nous avons vu (Chapitre I, Caractère des villes), que les agglomérations indigènes en Afrique évoluent autour d'un noyau originel situé ordinairement à proximité de la ville européenne. L'administration suivant de très près cette évolution, nous avons un dessin clair, en quadrillage. Mais, à mesure que l'on s'éloigne du point de départ, la population devient moins dense, les nouveaux arrivants s'installant ordinairement chez un parent ou un ami arrivé depuis quelque temps déjà, donc vivant dans un quartier ancien dont ils contribuent ainsi à augmenter la densité. Ce n'est que plus tard que certains (seulement) iront s'installer plus loin. C'est ainsi que, à Bacongo, en l'espace de deux ans, 6 % des personnes ont changé d'adresse à l'intérieur de la ville (soit 27 % des gens qui n'étaient pas à l'adresse indiquée lors du recensement). Mais déjà de nouveaux arrivants les ont remplacés. Ces « migrants internes » sont une majorité de jeunes, de nouveaux arrivés.

C'est pourquoi les densités varient tant de quartier à quartier.

I) DENSITÉ GÉNÉRALE

A Bacongo, (Tableau 4) le premier quartier draine sur 6,7 % de la superficie plus de 12 % de la population, soit une densité, exceptionnelle pour le village, de 159 habitants à l'hectare. C'est le vieux quartier, presque au bord du Congo. Par contre le dernier quartier, de création

TABLEAU N° 4

DENSITÉ PAR QUARTIERS A BACONGO
(chiffres de 1950-1951)

N° de quartiers	Hommes		Femmes		Sans indications		Ensemble		Superficie en hectares	Densité (1)	Taux de féminité (2)
	Nombres absolus	%	Nombres absolus	%	Nombres absolus	%	Nombres absolus	%			
1	1130	11,7	1078	12,6	24	10,2	2232	12,1	14	159,4	954
2	854	8,8	854	10	10	4,3	1718	9,3	18,7	91,9	1000
3	1307	13,5	1236	14,5	64	27,2	2607	14,1	24,8	105,1	946
4	1182	12,2	917	10,7	19	8,1	2118	11,5	21	100,9	776
5	1558	16,1	1492	17,4	9	3,8	3059	16,6	30	102	958
6	2667	27,6	2301	26,9	89	37,9	5057	27,4	57,7	87,6	863
7	956	9,9	670	7,8	16	6,8	1642	8,9	43,4	37,8	701
S.I.	16	0,2	10	0,1	4	1,7	30	0,1	—	—	—
Total	9670	100	8558	100	235	100	18463	100	209,6	88,1	885

(1) Nombre d'habitants à l'hectare.

(2) Nombre de femmes pour 1000 hommes.

récente, présente avec plus de 20 % de la superficie totale et 8,9 % seulement de la population, une densité de 37,8 à l'hectare.

La densité des cinq autres quartiers varient fort peu entre ces deux extrêmes : elle s'échelonne de 87,6 à 105,1 soit assez près de la moyenne générale (88,1 à l'hectare).

La répartition par sexe présente une certaine corrélation avec la densité des quartiers. Les six premiers, plus anciens, de densité assez élevée ont également, sauf le quatrième, un taux de féminité supérieur à la moyenne. Par contre le septième quartier, avec une très faible densité, présente un taux de féminité inférieur de plus de 20 % à cette moyenne. Il semble ainsi que ce quartier récent soit formé surtout d'immigrants installés depuis peu à Bacongo, donc à forte prédominance masculine.

En conclusion le chiffre moyen de 88,1 habitants à l'hectare caractérise mal la densité réelle puisque les six premiers quartiers, avec 79,5 % de la superficie, renferment 91 % de la population soit une densité de 101 à l'hectare tandis que le septième quartier n'a que 37,8 habitants à l'hectare sur 20 % de la superficie du village.

Ces chiffres sont ceux fournis par le recensement de 1950-1951. Les sondages de 1952 donnent une densité de 20 % supérieure due aux oublis du recensement et à l'immigration, mais surtout aux nombreuses naissances.

Nous avons vu qu'à *Dolisie* la densité par quartier est difficilement calculable étant donné que l'individu n'habite pas forcément dans le quartier où il est recensé, ce dernier étant celui du chef ethnique dont il dépend. Nous ne pouvons donc considérer que la densité de l'ensemble de l'agglomération.

D'une superficie de 120 hectares celle-ci est théoriquement peuplée de 7.243 habitants. Il faut retrancher quelque 500 personnes qui font partie administrativement de la ville mais qui sont hébergées dans des camps péri-urbains par les entreprises qui les emploient. Les quelque 6.750 habitants restant donnent une densité moyenne d'environ 56 habitants à l'hectare. Mais cette densité, assez faible pour un centre urbain d'A.E.F., est toute théorique. En effet, la population de fait, non chiffrée par l'administration, difficilement chiffrable d'ailleurs en raison de sa mobilité, nous donne plus de 2.000 personnes supplémentaires ce qui porte la densité effective à au moins 75 habitants à l'hectare.

Certes si nous la comparons à celle de Bacongo qui en Mars 1952 était d'environ 105, elle peut apparaître faible. Mais il ne faut pas oublier que, un an plus tôt la densité n'était encore à Bacongo que de 88, soit une augmentation de 20 %. *Dolisie*, beaucoup plus récente que Bacongo, semble loin du maximum.

A *Poto-Poto*, le calcul de la densité est très difficile en raison des nombreux oublis de certains quartiers. Pour le premier quartier dont les résultats semblent présenter moins de 10 % d'erreurs (à la date du recensement — été 1950 —, car la tenue à jour n'a pas été faite) nous avons une densité de 131 habitants à l'hectare.

De toute façon ces densités apparaissent nettement élevées si on songe que pas une maison ne possède d'étage et a, en outre, une petite cour autour d'elle et si on la compare aux densités moyennes corrigées¹ des grandes villes européennes, soit :

Paris	1936	: Densité du centre :	330	— Densité corrigée :	73
Londres	1940	: Densité du centre :	133	— Densité corrigée :	65
Berlin	1940	:		Densité corrigée :	84

où les conditions d'hygiène sont nettement meilleures.

¹ Il n'est pas possible ici d'établir des densités moyennes corrigées, les agglomérations formant un seul bloc, sans habitations plus ou moins éparpillées alentour.

En outre, il ne s'agit ici que de la population contrôlée, admise, dont les membres adultes payent leurs impôts dans l'agglomération. Il faut y ajouter toute une population de fait : parents et amis en visite et qui s'incrument, travailleurs temporaires. A Dolisie, nous avons vu qu'elle pouvait être estimée à environ 2.000 ce qui donne une population de 25 % supérieure. A Bacongo sans doute, mais surtout à Poto-Poto, la densité doit être accrue dans les mêmes proportions. Nous verrons (Quatrième partie, Chapitre III : Statistiques sanitaires) les conséquences de cet état de choses.

2) RÉPARTITION PAR LOT ET PAR PIÈCE

Les lots ont une superficie à peu près standard : 3 ares 25 en moyenne.

TABLEAU N° 5
RÉPARTITION DES LOTS SELON LE NOMBRE D'HABITANTS DE CHACUN

Nombre d'habitants par lot	Nombre de lots	Nombre d'habitants
	a) Poto-Poto	
0	0	0
1	188	29
2	78	25
3	82	38
4	83	52
5	53	42
6	78	73
7	68	73
8	74	92
9	42	59
10	52	80
11	49	83
12	33	61
13	30	60
14	16	34
15	20	48
16	14	35
17	11	29
18	8	22
19	11	33
20	2	5
21	5	16
22	3	11
Totaux	1000	1000
	b) Bacongo	
0	4	0
1	9	19
2	11	47
3	18	114
4	14	119
5	13	138
6	9	114
7	6	89
8	3	51
9	2	38
10	3	64
11	3	70
12	1	26
13	4	111
Totaux	100	1000

A *Poto-Poto* (Tableau 5 a), dans le premier quartier qui, répétons-le, est le plus ancien et le plus peuplé, il y a encore près de 20 % des lots qui n'ont qu'un habitant. Il s'agit le plus souvent d'hommes ayant quitté leur village pour des raisons sociales (soupçons de sorcellerie, peur de l'empoisonnement, mésentente avec les notables, etc...) et qui resteront isolés en ville où leur réputation ou leur phobie les a suivis, ou bien de femmes (30 %) qui, veuves, divorcées surtout, jeunes filles parfois, ont rompu avec les lois claniques et veulent profiter de leur liberté et se livreront le plus souvent à la prostitution.

Puis nous avons 8 % seulement des lots avec 2 habitants.

Les lots familiaux (2 à 7 habitants) ne comptent que pour 44 %, mais il nous reste 37 % (contre 16 % à Bacongo) de lots ayant plus de 7 habitants, dont 8 % ayant 15 habitants ou plus (maximum 22). Ce sont là des familles qui hébergent parents et amis venus de brousse, mais aussi des groupes de célibataires qui se mettent à 15 et plus pour louer une concession. Ce n'est probablement pas le cas de tout le village car nous avons là un quartier ancien, voisin de la ville et du fleuve, ce qui attire la population, mais il est typique.

TABLEAU N° 6

**RÉPARTITION DES HABITANTS ET DES PIÈCES
SELON LE DEGRÉ D'ENCOMBREMENT DE CELLES-CI**

Répartitions-types	POTO-POTO		BACONGO	
	Nombre d'habitants pour 1000	Nombre de pièces pour 1000	Nombre d'habitants pour 1000	Nombre de pièces pour 1000
moins de 1 pièce pour 4 personnes	12	2	65	15
de 1 à 3 pièces pour 4 personnes	518	334	462	252
de 3 à 5 pièces pour 4 personnes	238	381	215	224
de 5 à 7 pièces pour 4 personnes	95	169	149	218
de 7 à 9 pièces pour 4 personnes	127	74	69	136
plus de 9 pièces pour 4 personnes	10	40	40	155
Totaux	1000	1000	1000	1000

A *Bacongo* (Tableau 5 b), centre relativement stable, le point culminant de la courbe se trouve à trois habitants par lot (groupes familiaux) puis celle-ci descend très vite. On héberge bien des parents, des amis, mais il y a une limite : 80 % des lots ont de 1 à 7 habitants, mais 9 % seulement en ont un.

Si la superficie des lots est à peu près uniforme, l'aménagement varie dans des limites très amples : de 1 à 8 cases à Poto-Poto, de 1 à 6 à Bacongo. Ces nuances mises à part, les répartitions sont à peu près identiques pour les deux villages.

Près de 40 % des lots n'ont qu'une case, plus du tiers en a deux et 18 % en ont 3. Les 8 % restant s'échelonnent de 4 à 8.

Le nombre de cases varie certes en même temps que le nombre d'habitants — quoique nous verrons les gens s'entasser jusqu'à 6 par pièce (moyenne du nombre de pièces par case : 2,5) — mais il est surtout proportionnel à la richesse du propriétaire, à l'ancienneté de son installation. Celui-ci construit d'abord une case légère, puis, au fur et à mesure de ses loisirs et de ses possibilités il bâtit une vraie case, l'agrandit, en construit d'autres... La question financière intervient surtout pour le toit. L'homme peut lui-même cueillir les baguettes qui serviront d'armature aux murs, de charpente, mais il lui faut aller chercher la paille, les vanneries de palmier très loin et les transports sont chers. C'est la raison pour laquelle nous trouvons un nombre appréciable de lots n'ayant qu'une case à pièce unique : 4 % à Poto-Poto, 7 % à Bacongo. Pour ceux disposant de deux ou trois pièces nous en avons 28 % à Poto-Poto, 33 % à Bacongo ; soit pour l'ensemble des lots de 3 pièces au plus : à Poto-Poto 32 % avec 20,5 % de la population et 40 % à Bacongo avec 23,5 % de la population.

Ceci nous permet de comprendre pourquoi, souvent, les gens s'entassent dans des pièces parfois exiguës, les plus grandes atteignant rarement 10 m².

Les combinaisons pièces par personne sont multiples (Tableau 6) : de 8 pièces pour une personne à une pièce pour 6 personnes, ou depuis 18 pièces pour 16 personnes jusqu'à 8 pièces pour 22 personnes. Nous pouvons cependant réunir un certain nombre de groupes caractéristiques.

Pour Poto-Poto et Bacongo les deux courbes se suivent sensiblement avec une très grosse majorité d'habitants disposant (en moyenne) de une pièce pour deux personnes et une majorité, moins forte, avec une pièce par personne.

La différence entre les occupations moyennes à Poto-Poto (3 pièces pour 4 personnes) et à Bacongo (1 pièce par personne) provient surtout du fait que, à Poto-Poto le groupe « une pièce pour deux personnes » est encore plus élevé et compensé par un nombre inférieur notamment des groupes 3 pièces pour deux personnes et surtout de ceux disposant de plus de deux pièces par personne (10 % au lieu de 4 %).

Si l'entassement peut, par instant, nous paraître moindre, nous ne devons pas oublier que 53 % de la population dispose au plus d'une pièce pour deux personnes, que ces pièces sont toujours exiguës et que les conditions d'hygiène sont loin d'être satisfaisantes.

Nous avons déjà dit qu'une des causes de cet entassement résidait dans le fait que les travailleurs les moins favorisés se réunissent souvent pour payer la location d'une case, voire d'une pièce.

Mais l'attraction familiale joue ici comme partout ailleurs, un grand rôle : le frère ou l'oncle amène avec lui ou fait venir le frère ou le neveu. Souvent aussi ceux-ci viennent s'installer d'autorité et la loi de l'hospitalité familiale interdit de s'y opposer. On se serre un peu plus pour faire place aux nattes supplémentaires et on partage le maigre budget entre 10 personnes au lieu de 8...

N'a-t-on pas plusieurs fois au cours de l'enquête sur le travail, obtenu, à la question : « Pourquoi avez-vous choisi ce métier ? » des réponses comme : « N'ayant plus personne pour

me « soutenir » (c'est-à-dire me nourrir, me loger, etc...), à Brazzaville, j'ai dû chercher du travail », de la part de personnes déjà arrivées *adultes* à Brazzaville.

C'est ainsi que nous avons, à Poto-Poto, 22 % des individus qui sont hébergés gratuitement, 38 % à Bacongo.

3) PROPRIÉTAIRES, LOCATAIRES, HOTES

Ceux qui sont hébergés à leur arrivée sont très souvent ceux qui sont venus à l'appel d'un parent ou qui sont venus s'imposer à eux. Les différences d'organisation sociale entre Poto-Poto et Bacongo se retrouvent ainsi dans le tableau 7 qui nous donne la répartition des hôtes selon le lien avec les personnes hébergées.

TABLEAU N° 7
RÉPARTITION DES HOTES ADULTES
SELON LEUR LIEN AVEC LES PERSONNES HÉBERGÉES

Qualité de l'hôte	POTO-POTO	BACONGO
	pour 1000	
Parents	206	300
Oncle	197	383
Frère	500	283
Employeur	60	17
Divers	37	17
Total	1000	1000

La proportion parmi ces dernières, de celles qui sont hébergées par leurs parents, atteint 21 % seulement à Poto-Poto, contre 30 % à Bacongo, agglomération effectivement plus stable où les ménages sont plus nombreux et où la coutume joue mieux.

La parenté matrilineaire des Lari de Bacongo explique d'autre part que 38 % des hébergés le soient par leur oncle maternel alors que les mêmes hôtes ne reçoivent que 20 % des hébergés de Poto-Poto.

Par contre on y vient fréquemment rejoindre son frère aîné : ce cas représente 50 % de l'ensemble des hébergés au lieu de 28 % seulement à Bacongo.

Le nombre relativement élevé de personnes logées par l'employeur à Poto-Poto (6 %) provient de ce que la Compagnie du Chemin de Fer du Congo-Océan a, dans la partie Nord-Est de Poto-Poto, construit un « camp » (cf. fig. 2) où elle loge une grosse partie de ses ouvriers. Les autres travailleurs, logés par l'employeur, sont ordinairement, tant à Poto-Poto qu'à Bacongo, des apprentis pris en charge par leur patron.

La catégorie « hébergés » ainsi mise à part, la fraction restante de la population adulte se décompose comme suit :

Poto-Poto : 58 % de propriétaires et 20 % de locataires,

Bacongo : 57 % de propriétaires et 5 % de locataires.

Nous n'avons donc presque pas de locataires à Bacongo. Ceci est dû d'une part au niveau

de vie plus élevé, d'autre part à la plus grande solidité de la famille. Si celle-ci, nous le verrons, oblige l'arrivant à se plier aux règles de la coutume et à travailler pour fournir sa contribution aux dépenses du groupe, en contre partie elle l'héberge jusqu'à ce qu'il puisse s'assurer un logement, souvent représenté d'ailleurs par une partie seulement de concession, une case dans un lot, mais qui lui appartient en propre.

TABLEAU N° 8
RÉPARTITION DES LOCATIONS SUIVANT LE MONTANT DU LOYER MENSUEL
(Brazzaville)

Loyer mensuel (francs)	Nombre de locations (pour 1000)
jusqu'à 149	18
de 150 à 249	85
de 250 à 349	128
de 350 à 449	123
de 450 à 549	170
de 550 à 649	128
de 650 à 749	85
de 750 à 849	100
de 850 à 949	38
de 950 à 1049	43
1050 et plus	42
Sans indication	40
Total	1000

Le prix des locations varie dans d'assez larges limites (Tableau 8), que l'on loue soit une portion de pièce, soit une concession entière : de 100 à 1.800 francs, avec plus des 9/10 entre 100 et 1.000 francs par mois, la moyenne de l'ensemble devant se situer approximativement aux environs de 550 francs. Ce prix paraît élevé si on le compare aux soldes qui varient en fait de 1.000 à 18.000 francs.

Deuxième Partie

STRUCTURE DE LA POPULATION

I

AGE ET SEXE

Les recensements périodiques effectués par l'administration nous permettent de connaître à quelques années près l'âge des individus nés depuis notre installation dans ce pays. L'expérience a prouvé que des calculs effectués sur les classes d'âge de 5 ans pour les personnes nées après 1907 et de 15 ans pour celles nées antérieurement donnaient des résultats très satisfaisants.

La population est jeune : 68 à 76 % des citadins sont âgés de moins de 30 ans. Cette jeunesse est plus accentuée chez les femmes (70 à 80 %) que chez les hommes (65 à 66 %).

Cette plus grande jeunesse des femmes provient en particulier du fait que le rapport du sexe des enfants étant plus proche de l'équilibre qu'il ne l'est pour les adultes, la proportion relative des personnes jeunes est plus forte pour le sexe féminin que pour le sexe masculin.

A *Poto-Poto* (Tableau 9 a, Fig. 5), par suite d'une fécondité particulièrement faible (cf. Quatrième partie, Chapitre 2), la pyramide est très étroite jusqu'à 17 ans. En outre l'importance des classes masculines âgées de 18 à 23 ans explique la faiblesse du taux de féminité de l'agglomération.

A *Bacongo* (Tableau 9 b, Fig. 6), la pyramide est moins irrégulière. Large à la base, elle affirme un grand nombre d'enfants. Une légère échancrure de 9 à 17 ans rappelle que Bacongo est relativement récent car on immigre peu avant 15 ans. Par contre elle s'évase de 20 à 30 ans (18 à 32 ans) par suite de l'importance de l'immigration des classes correspondantes.

Une remarque, valable pour Poto-Poto, et surtout pour Bacongo : il semble y avoir moins d'individus nés de 1923 à 1927 que de 1918 à 1922 ou de 1928 à 1932. En fait ceci est dû à l'attraction plus forte des chiffres 1920 et 1930 que 1925. A Dolisie ce fait joue moins car les âges y sont connus avec plus de précision.

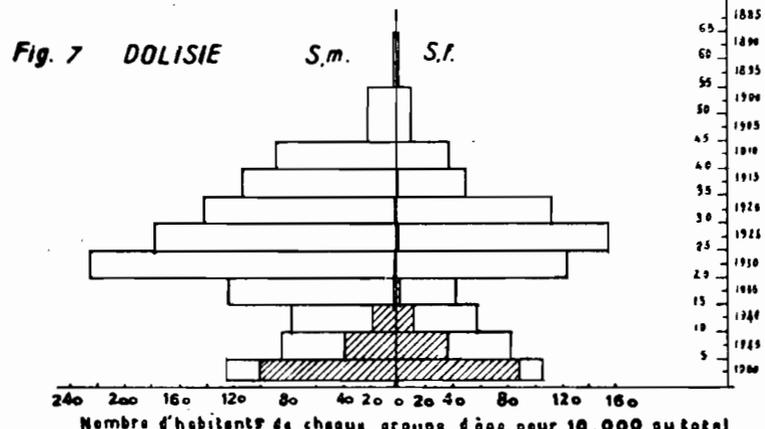
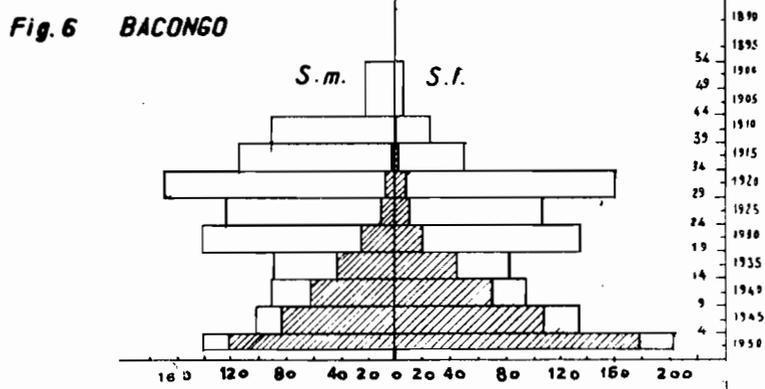
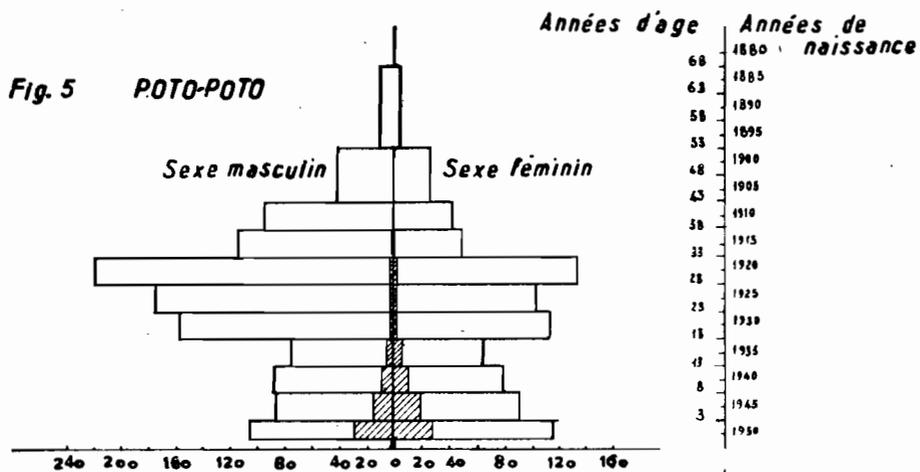
TABLEAU N° 9

RÉPARTITION DE LA POPULATION RECENSÉE SELON LE SEXE ET L'ÂGE

Années de naissance	Âges	Hommes		Femmes		Ensemble		Nombre de femmes pour 1000 hommes
		Nombres absolus	pour 1000	Nombres absolus	pour 1000	Nombres absolus	pour 1000	
a) POTO-POTO (Chiffres du recensement corrigés)								
Avant 1878	+ de 72	48	2	20	1	68	1	416
1878-1892	58-72	470	15	391	19	861	17	832
1893-1907	43-57	2.198	72	1.385	66	3.583	69	630
1908-1912	38-42	2.450	80	1.061	50	3.511	68	433
1913-1917	33-37	2.960	96	1.267	60	4.227	82	428
1918-1922	28-32	5.682	185	3.443	164	9.125	177	606
1923-1927	23-27	4.555	149	2.638	126	7.193	139	579
1928-1932	18-22	4.060	132	2.907	139	6.967	134	716
1933-1937	13-17	1.955	64	1.644	78	3.599	70	841
1938-1942	8-12	2.265	74	2.022	96	4.287	83	893
1943-1947	3-7	2.247	73	2.347	112	4.594	89	1.045
1948-1950	0-2	1.648	54	1.795	86	3.443	67	1.089
Sans indication		113	4	66	3	179	4	588
Total		30.651	1.000	20.986	1.000	51.637	1.000	685
b) BACONGO								
1864-1875	76-87	3	/	—	—	3	/	/
1876-1887	64-75	13	1	13	2	26	1	1.000
1888-1897	54-63	6	1	10	1	16	1	1.667
1898-1907	44-53	420	44	124	15	544	30	295
1908-1912	39-43	823	85	248	29	1.071	58	301
1913-1917	34-38	1.043	108	454	53	1.497	81	330
1918-1922	29-33	1.550	160	1.483	173	3.033	164	957
1923-1927	24-28	1.103	114	973	114	2.073	114	882
1928-1932	19-23	1.295	134	1.233	144	2.528	137	952
1933-1937	14-18	819	85	749	88	1.603	87	915
1938-1942	9-13	828	86	860	100	1.779	96	1.039
1943-1947	4-8	932	96	1.215	142	2.223	120	1.304
1948-1950	1-3	767	79	1.107	129	1.909	103	1.443
1951		66	7	89	10	155	8	1.348
Total		9.668	1.000	8.558	1.000	18.463 (1)	1.000	885
c) DOLISIE								
1878-1887	65-74	5	1	4	1	9	1	800
1888-1897	55-64	19	4	13	4	32	4	684
1898-1907	45-54	160	37	73	25	233	32	456
1908-1912	40-44	321	74	131	45	452	62	408
1913-1917	35-39	412	94	183	64	595	82	444
1918-1922	30-34	520	119	409	142	929	128	787
1923-1927	25-29	651	149	564	196	1.215	168	866
1928-1932	20-24	822	188	448	156	1.270	176	545
1933-1937	15-19	449	103	156	54	605	84	347
1938-1942	10-14	278	64	209	73	487	67	752
1943-1947	5-9	308	71	297	103	605	84	964
1948-1951	0-4	367	84	348	121	715	99	948
Sans indication		51	12	45	16	93	13	882
Total		4.363	1.000	2.880	1.000	7.243	1.000	660

N.-B. — A Bacongo les chiffres pour l'année 1951 n'ont été donnés qu'à titre documentaire, le dépouillement ayant été effectué de Mars à Juin de cette année.

(1) Y compris 237 recensés sans indication du sexe, soit : 35 de 14 à 18 ans, 91 de 9 à 13 ans, 76 de 4 à 8 ans et 35 de 1 à 3 ans.



Nombre d'habitants de chaque groupe d'âge pour 10.000 au total

▨ Personnes nées sur place

PYRAMIDES des âges

TABLEAU N° 10

AGES MÉDIANS ET AGES MOYENS

Age	Hommes		Femmes		Ensemble	
	Poto-Poto et Dolisie	Bacongo	Poto-Poto et Dolisie	Bacongo	Poto-Poto et Dolisie	Bacongo
médian	24 ans	23 ans $\frac{1}{2}$	22 ans $\frac{1}{2}$	19 ans	23 ans $\frac{1}{2}$	21 ans
moyen	24 ans $\frac{1}{2}$	23 ans $\frac{1}{2}$	25 ans	19 ans $\frac{1}{2}$	24 ans $\frac{1}{2}$	21 ans

Le taux de féminité général (Fig. 8) est partout inférieur à 1.000 : 685 femmes pour 1.000 hommes à Poto-Poto, 885 à Bacongo et 660 à Dolisie. Nous en avons vu les raisons (Introduction : Conditions du recensement). Quoique le taux de Bacongo soit celui qui se rapproche le plus des normes généralement admises, sa variation en fonction de l'âge est sensiblement analogue à celle constatée à Poto-Poto.

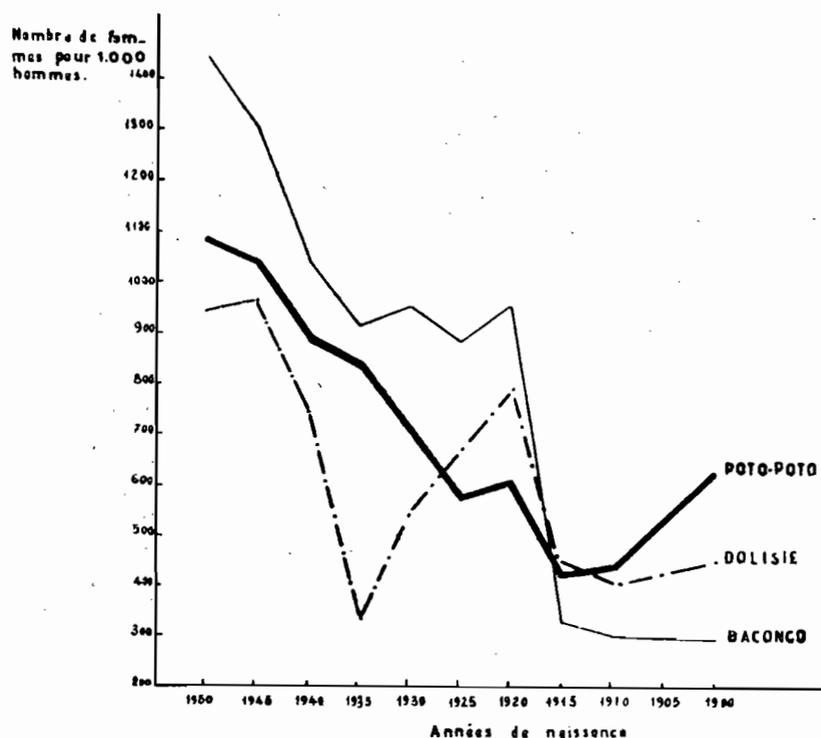


FIG. 8. — Taux de féminité suivant les classes d'âge.

Au-dessus de 40 ans à Poto-Poto, de 50 ans à Bacongo, se manifeste une forte proportion de femmes car, en Afrique comme ailleurs, la mortalité des hommes est supérieure à celle des femmes. De 35 à 40 ans ou de 35 à 55 ans suivant les centres, on constate par contre une déficience marquée de l'élément féminin. Il s'agit en effet des plus vieux immigrants. D'aucuns n'ont pas trouvé femme, soit par manque d'argent, soit pour toute autre raison. Ceux qui sont mariés, le sont avec des femmes de 5 à 10 ans plus jeunes. Puis, le taux de féminité augmente pour arriver, chez les enfants, à un plus grand nombre de filles que de garçons : Si les femmes vont accoucher en brousse lorsque leur famille y habite, on rencontre aussi à Bacongo des fillettes dont les parents vivent en brousse. « Appartenant » à l'oncle maternel, elles vivent chez lui. Celui-ci veille jalousement sur elles, car c'est à lui que sera versée la dot lorsqu'elles se marieront. On laisse élever les garçons par les parents car l'oncle devra pour eux payer la dot lors de leur mariage.

A *Dolisie* (Tableau 9 c, Fig. 7), la situation est légèrement différente : le taux de féminité général est inférieur à celui de tous les centres urbains d'A.E.F. Dolisie est une ville extrêmement récente, qui a attiré des travailleurs, lesquels sont souvent des jeunes gens ou des hommes mariés venus seuls se rendre compte, s'installer, construire la case avant de faire venir leur famille.

De 1 à 9 ans le taux de féminité (956 en moyenne) est de peu inférieur à la normale. Il diminue ensuite sans arrêt jusqu'à 19 ans. C'est en effet pendant cette période que commence l'arrivée en masse des hommes, enfants et adolescents, venus rejoindre un membre de leur famille, frère ou oncle, poursuivre leurs études, apprendre un métier, puis jeunes gens venus pour chercher eux-mêmes du travail. Malgré l'âge peu élevé des filles au mariage, le nombre des jeunes ménages est relativement faible. Le taux de féminité demeure donc très bas (347 de 15 à 19 ans).

De 25 à 35 ans les hommes se marient, ramènent des femmes en moyenne de 5 ans plus jeunes qu'eux. Aussi arrivons-nous très vite (25 à 30 ans) au taux de féminité maximum des adultes : 866 femmes pour 1.000 hommes. A partir de 35 ans jusqu'à 45, la diminution est très rapide en raison du retour au village natal de nombreuses veuves ce qui fait que la surmortalité masculine, contrairement à ce qu'on pourrait penser à priori, entraîne en réalité une diminution du taux de féminité des classes âgées.

Au-dessus de 50 ans les chiffres sont trop faibles pour avoir une valeur statistique.

La faiblesse du taux de féminité peut s'expliquer en outre par l'« immigration échelonnée » de la famille. Nous avons vu que l'homme vient d'abord, puis, une fois la situation matérielle assurée, fait venir sa famille. On comprend ainsi pourquoi, alors que l'âge moyen au mariage est 25 ans pour les hommes et 19 ans pour les femmes, celles-ci soient si rares, alors que les hommes de 25 ans sont parmi les plus nombreux. C'est à Dolisie que ce phénomène se fait le plus sentir : la ville est jeune, il y a encore très peu d'individus qui aient plus de 4 ou 5 ans d'installation. Beaucoup n'ont encore pas fait venir leur famille.

A Poto-Poto, l'immigration continue. Si l'ancienneté du village permet une augmentation du taux de féminité, l'arrivée massive des travailleurs durant ces dernières années empêche, comme à Dolisie, le creux de se combler.

Par contre Bacongo voit l'immigration masculine cesser ou, du moins, diminuer dans de notables proportions. D'autre part c'est là que le nombre de personnes nées dans l'agglomération est le plus important ; tout ceci contribue à l'obtention d'un taux de féminité plus « normal ».

TABLEAU N° 11

RÉPARTITION PAR SEXE ET PAR AGE DES RECENSÉS NÉS DANS LA VILLE

Année de naissance	Ages	Hommes		Femmes		Ensemble		Nombre de femmes pour 1000 hommes
		Nombres absolus	pour 1000	Nombres absolus	pour 1000	Nombres absolus	pour 1000	
a) POTO-POTO								
1878-1892	58-72	27	15	25	14	52	15	930
1893-1907	43-57	48	27	20	11	68	19	417
1908-1912	38-42	40	22	22	12	62	17	550
1913-1917	33-37	58	32	42	24	100	28	724
1918-1922	28-32	95	52	88	50	183	51	926
1923-1927	23-27	73	41	75	43	148	42	1.027
1928-1932	18-22	98	54	110	63	208	58	1.122
1933-1937	13-17	177	97	148	85	325	91	836
1938-1942	8-12	275	152	268	153	543	152	975
1943-1947	3-7	445	245	498	284	943	265	1.119
1948-1950	0-2	472	260	455	260	927	260	964
Sans indication		5	3	2	1	7	2	/
Total		1.813	1.000	1.753	1.000	3.566	1.000	967
Age moyen		12 ans		11 ans		12 ans		—
b) BACONGO								
1876-1887	64-75	3	1	6	2	9	1	/
1888-1897	54-63	—	—	1	/	1	/	/
1898-1907	44-53	17	6	2	1	19	3	118
1908-1912	39-43	21	7	11	3	32	5	524
1913-1917	34-38	38	13	28	8	66	10	737
1918-1922	29-33	76	25	74	21	150	22	974
1923-1927	24-28	94	31	85	24	179	27	904
1928-1932	19-23	244	81	181	51	425	63	742
1933-1937	14-18	406	134	414	117	839	125	1.020
1938-1942	9-13	578	193	654	184	1.294	193	1.131
1943-1947	4-8	770	257	1.008	284	1.836	273	1.309
1948-1950	1-3	692	231	999	281	1.722	256	1.444
1951	—	62	21	86	24	148	22	1.323
Total		3.001	1.000	3.549	1.000	6.720	1.000	1.183
Age moyen		10 ans ½		9 ans		10 ans		
c) DOLISIE								
1908-1912	40-44	1	2	—	—	1	1	/
1913-1917	35-39	—	—	1	2	1	1	/
1918-1922	30-34	1	2	—	—	1	1	/
1923-1927	25-29	—	—	3	6	3	3	/
1928-1932	20-24	—	—	—	—	—	—	/
1933-1937	15-19	14	27	9	19	23	23	643
1938-1942	10-14	66	129	54	114	120	121	818
1943-1947	5-9	134	262	132	277	266	269	985
1948-1951	0-4	293	572	276	580	569	577	942
Sans indication		3	6	1	2	4	4	/
Total		512	1.000	476	1.000	988	1.000	930
Age moyen		5 ans		5 ans		5 ans		

A *Poto-Poto*, 7 % seulement des habitants sont nés sur place (Tableau II a). Ce nombre n'est donc pas suffisant pour influencer la pyramide. Et si les premières naissances remontent assez loin (1915), la population n'était pas alors suffisante pour que ses enfants aient quelque importance actuellement. Ce n'est que durant les dernières années que nous voyons la proportion des enfants nés à Brazzaville atteindre 27 % de l'ensemble des enfants du même groupe d'âge. Le taux de féminité est assez élevé jusqu'à 38 ans, mais la moyenne est inférieure à la normale.

A *Bacongo* (Tableau II b), alors que les personnes nées à Brazzaville ne représentent que 36 % de la population totale, cette proportion passe à 53 % pour celles nées entre 1933 et 1937, augmente sans discontinuer jusqu'à 95,5 % pour ceux nés en 1951 soit une moyenne de 76 % des habitants de moins de 18 ans nés à Brazzaville.

Le taux de féminité reste élevé jusqu'à 33 ans et acceptable, pour une agglomération africaine, jusqu'à 43 ans, dépassant même largement la normale pour les enfants de moins de 13 ans (1310) ce qui nous donne une moyenne trop forte de 1.183 femmes pour 1.000 hommes nés à Brazzaville.

A *Dolisie* (Tableau II c), 14 % des habitants sont nés dans l'agglomération, soit davantage qu'à Poto-Poto, car la ville n'est pas encore assez ancienne ni assez importante pour que le noyau originel soit complètement absorbé. Mais, là aussi, nous avons surtout de jeunes enfants ce qui donne une pyramide complètement écrasée. Sur ces 988 personnes nées à Dolisie, 58 % ont moins de 5 ans et 97 % moins de 15 ans, c'est-à-dire respectivement 80 % et 53 % des groupes d'âge correspondants. Le taux de féminité est presque normal (930 pour le total, 937 pour les moins de 15 ans).

Les centres urbains ont donc une population jeune à prédominance masculine. Pour que la répartition des sexes devienne normale il faudrait que — ainsi que cela commence à apparaître à Bacongo — l'immigration masculine cessât afin que les femmes appelées par les hommes lorsque ceux-ci sont installés, soit 3 à 5 ans après, relèvent le taux de féminité. Les naissances feront le reste.

Seul le temps peut rétablir l'équilibre des âges.

II.

LIEUX DE NAISSANCE

Les centres urbains reçoivent des immigrants d'une grande partie de l'A.E.F. Même Baongo qui reste très homogène puisque 93 % de sa population est, soit née à Brazzaville, soit immigrée des 4 districts immédiatement voisins, reçoit des émigrants de 43 districts. A plus forte raison Dolisie et Poto-Poto dont les habitants sont beaucoup plus mêlés, peuvent-ils en recevoir chacun respectivement de 80 et 88 districts, sans compter les étrangers : 15 % à Poto-Poto, 0,4 % à Baongo, 7 % à Dolisie.

TABLEAU N° 12

RÉPARTITION DE LA POPULATION RECENSÉE PAR ORIGINES

TERRITOIRE, Région District d'origine	Pour 1000 de l'agglomération			Pour 1000 du district d'origine			Nombre de femmes pour 1000 hommes		
	Poto-Poto	Baongo	Dolisie	Poto-Poto	Baongo	Dolisie	Poto-Poto	Baongo	Dolisie
GABON s.i.	/	/	—	/	/	—	/	/	—
Estuaire s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Libreville C.M.	1	/	1	8	1	1	1108	/	/
Libreville	1	/	/	2	/	/	1000	/	/
Ogooué Maritime s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Port-Gentil C.M.	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Port-Gentil	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Moyen-Ogooué s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Lambaréné	/	—	1	/	—	/	/	—	/
N'Djolé	—	—	/	—	—	/	—	—	/
Woleu-N'tem s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Oyem	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Minvoul	—	—	/	—	—	/	—	—	/
Mitzié	—	—	/	—	—	/	—	—	/
Ogooué-Ivindo s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Makokou	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Mekembo	/	—	/	/	—	/	/	—	/
Adoumas s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Koula-Moutou	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Lastourville	—	—	5	—	—	2	—	—	375
N'Gounié s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Mouila	/	/	6	/	/	2	/	/	424
Mbigou	—	—	2	—	—	4	—	—	/

TERRITOIRE, Région District d'origine	Pour 1000 de l'agglomération			Pour 1000 du district d'origine			Nombre de femmes pour 1000 hommes		
	Poto-Poto	Baongo	Dolisie	Poto-Poto	Baongo	Dolisie	Poto-Poto	Baongo	Dolisie
Mimongo	—	—	/	—	—	/	—	—	/
Fougamou	/	—	1	/	—	1	/	—	/
Nyanga s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Mayoumba	/	—	2	/	—	1	/	—	/
Tchibanga	—	—	16	—	—	7	—	—	272
Haut-Ogooué s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Franceville	11	4	15	20	2	4	184	553	762
Okondja	3	/	1	10	/	/	373	/	/
Totaux GABON	19	5	51	2	0,2	1	309	569	460
MOYEN CONGO s.i.	2	—	—	/	—	—	/	—	—
Pool s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Brazzaville C.M.	69	364	13	45	86	1	967	1183	1021
Brazzaville	98	136	6	205	101	2	947	888	952
Boko	105	123	40	225	79	10	763	675	613
Kinkala	73	214	26	115	121	6	750	759	612
Madingou	9	1	25	3	1	10	722	500	636
Mindouli	18	10	25	57	11	11	593	699	804
Mayama	41	96	10	118	98	4	675	665	259
Mouyondzi	26	21	82	33	9	15	476	534	463
Niari s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Dolisie C.M.	—	—	136	—	—	136	—	—	930
Dolisie	2	1	19	5	1	41	618	/	1556
Kimongo	—	—	23	—	—	21	—	—	575
Kibangou	/	/	50	5	/	45	769	/	921
Loudina	2	2	40	15	5	50	928	1636	921
Sibiti	2	7	76	5	6	29	667	967	603
Komono	/	/	16	3	/	9	750	/	341
Mossendjo	1	1	105	2	/	23	571	/	675
Divénié	/	/	68	/	/	23	/	/	547
Zanaga	17	5	39	42	5	14	336	811	464
Koullou s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Pointe-Noire C.M.	3	2	6	8	2	2	717	1692	957
Pointe-Noire	9	/	19	27	/	8	766	/	917
Mvouti	/	—	6	3	—	8	—	—	1238
Madingo-Kayes	/	/	5	2	/	2	/	/	682
Alima s.i.	—	/	—	—	/	—	—	/	—
Djambala	40	1	1	90	1	/	484	/	/
Gamboma	31	/	1	68	/	/	428	/	/
Mabirou (Abala)	32	—	1	67	—	/	412	—	/
Likouala-Mossaka s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Fort-Rousset	35	/	1	92	/	/	606	/	/
Mossaka	33	/	1	105	/	/	872	/	/
Makoua	26	—	1	87	—	/	604	—	/
Kellé	15	—	1	53	—	1	415	—	/
Ewo	61	/	4	113	/	1	474	/	/
Sangha s.i.	—	/	—	—	/	—	—	/	—
Ouessou	6	1	1	57	1	1	960	/	/
Souanké	/	—	1	3	—	1	/	—	/

TERRITOIRE, Région District d'origine	Pour 1000 de l'agglomération			Pour 1000 du district d'origine			Nombre de femmes pour 1000 hommes		
	Poto-Poto	Baongo	Dolisie	Poto-Poto	Baongo	Dolisie	Poto-Poto	Baongo	Dolisie
Likouala s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Impfondo	8	/	1	122	1	2	1016	/	/
Dongou	17	/	1	80	/	/	862	/	/
Epena	3	—	1	25	—	1	515	—	/
Totaux Moyen Congo	779	984	851	60	27	9	678	886	689
OUBANGUI-CHARI s.i.	3	1	—	/	/	—	/	/	—
Ombella M'Poko s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Bangui C.M.	7	1	1	10	/	/	877	/	/
Bimbo	2	/	1	7	/	/	778	/	/
Damara	2	—	1	8	—	/	923	—	/
Bossemele	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Lobaye s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Mbaïki	16	—	2	18	—	1	688	—	/
Boda	2	/	1	5	/	/	682	/	/
Hte-Sangha s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Berberati	2	—	2	2	—	/	700	—	/
Nola	1	—	/	3	—	/	1000	—	/
Carnot	1	/	1	2	/	/	542	/	/
Ouham-Pende s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Bozoum	/	—	/	/	—	/	/	—	/
Bocaranga	/	—	/	/	—	/	/	—	/
Bouar	/	—	/	/	—	/	/	—	/
Baboua	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Ouham s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Bossangoa	2	/	2	/	/	/	412	/	/
Batangafo	/	—	/	/	—	/	/	—	/
Bouca	/	—	/	/	—	/	/	—	/
Kemo-Gribingui s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Fort-Sibut	4	/	1	8	/	/	519	/	/
Dekoa	1	—	/	3	—	/	583	—	/
Fort-Crampel	1	/	1	/	/	/	952	/	/
Ouaka-Kotto s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Bambari	/	—	1	/	—	/	/	—	/
Ippy	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Grimari	/	—	/	/	—	/	/	—	/
Bakala	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Kouango	3	—	/	8	—	/	750	—	/
Bria	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Alindao	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Mobaye	10	/	1	15	/	/	941	/	/
Kembe	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Mbomou s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Bangassou	1	—	/	/	—	/	1000	—	/
Ouango	1	—	1	2	—	/	782	—	/
Bakouma	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Rafai	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Obo	/	—	/	/	—	/	/	—	/
Totaux Oubangui-Chari	64	2	17	3	/	0,1	712	1867	512

TERRITOIRE Région District d'origine	Pour 1000 de l'agglomération			Pour 1000 du district d'origine			Nombre de femmes pour 1000 hommes		
	Poto-Poto	Baongo	Dolisie	Poto-Poto	Baongo	Dolisie	Poto-Poto	Baongo	Dolisie
TCHAD s.i.	—	/	—	—	/	—	—	/	—
Chari-Baguirmi s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Fort-Lamy C.M.	1	/	1	3	/	/	1167	/	/
Fort-Lamy	1	/	/	/	/	/	882	/	/
Massenya	/	/	—	/	/	—	—	/	—
Bouso	—	/	—	—	/	—	—	/	—
Ouaddai s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Abecher	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Salamat s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Am-Timam	—	—	/	—	—	/	—	—	/
Mayo-Kebbi s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Bongor	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Logone s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Moundou	/	/	—	/	/	—	/	/	—
Doba	/	/	—	/	/	—	/	/	—
Moyen-Chari s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Fort Archambault	/	/	1	/	/	/	/	/	/
Moissala	/	—	—	/	—	—	/	—	—
Kyabe	—	/	—	—	/	—	—	/	—
Koumra	—	/	/	—	/	/	—	/	/
Totaux Tchad	4	1	2	/	/	/	740	1000	300
Totaux Fédération	866	992	922	10	4	2	671	885	670
ETRANGERS s.i.	—	—	—	—	—	—	—	—	—
A.O.F.	13	—	2	—	—	—	567	—	/
Cameroun	6	/	7	—	—	—	577	/	361
Territ. anglais	5	—	2	—	—	—	670	—	/
Congo belge	61	4	41	—	—	—	865	1182	555
Territ. portugais	7	/	17	—	—	—	800	/	570
Guinée espagnole	—	—	/	—	—	—	—	—	/
Totaux Etrangers	92	4	69	—	—	—	779	1108	520
Sans indication	42	4	9	—	—	—	921	650	853
TOTAL	1000	1000	1000	—	—	—	685	885	660

I) DISTRICTS D'ORIGINE (Tableau 12, Fig. 9)

A *Bacongo*, mis à part les quatre districts ci-dessus (Kinkala, Brazzaville, Boko, Mayama), ne méritent guère d'être cités que ceux de Mouyondzi, Mindouli, Sibiti, Zanağa, Franceville, qui d'ailleurs ne totalisent à eux cinq que moins de 5 % de l'ensemble de la population, le reste de la Fédération n'en fournissant que 1 %.

A *Poto-Poto*, l'éventail est plus ouvert. Nous retrouvons en tête les quatre districts, mais représentant seulement 32 % de la population (39 % avec ceux nés à Brazzaville) auxquels vient se joindre (en troisième position) le district d'Éwo. Quatorze autres districts fournissent chacun 1 % ou plus de la population de la ville. Sauf Mindouli ils sont tous situés au Nord ou au Nord-Ouest de Brazzaville. Les émigrants de 18 autres districts forment de 1 à 0,1 pour cent chacun de l'agglomération (soit de 50 à 500 personnes). Enfin 40 districts fournissent chacun moins de 1 pour 1.000 de la population de Poto-Poto.

L'émigration vers Brazzaville suit nettement deux itinéraires: la voie du fleuve d'une part, et celle de l'axe (route et rail) Pointe-Noire-Brazzaville d'autre part.

Par cette dernière, c'est-à-dire en provenance des districts qui la bordent, arrivent à Poto-Poto 15 % des immigrants pour 8 districts seulement (9 % des districts). C'est malgré tout une voie moins importante que l'autre car le seul district de Kinkala, à cause de sa proximité, fournit la moitié de ce total. Le taux de féminité de ces immigrants est de 722 femmes pour 1.000 hommes.

Plus intéressante est la voie du fleuve : de Obo, à l'extrême Est de l'Oubangui à Boko, 17 districts envoient quelque 17.000 personnes avec une proportion de 798 femmes pour 1.000 hommes : soit 42 % des immigrants pour 19 % des districts.

Restent 63 districts (72 %) avec moins de 44 % des immigrants et un taux de féminité de 509 femmes seulement pour 1.000 hommes.

Encore nous sommes-nous tenus strictement à la voie fluviale principale : Oubangui et Congo. En fait des voies secondaires peuvent lui être rattachées. Des districts tels que Epéna, Ouesso, Makoua, riverains des cours d'eau navigables du Haut Moyen-Congo : les deux Likouala et la Sangha, font en fait partie de ce groupe. Nous avons alors 47 % des immigrants originaires de l'axe fluvial sans tenir compte des tribus du Congo belge qui sont en majorité riveraines du Congo et de l'Oubangui. Aussi pouvons-nous dire que 50 % de la population de Poto-Poto est venue par le fleuve avec femmes et enfants puisque nous avons une proportion de 798 femmes pour 1.000 hommes, taux nettement élevé pour Poto-Poto et presque égal à celui de Bacongo.

Fleuve et route, avec un tiers des districts si on tient compte des voies fluviales secondaires, fournissent 61 % de la population et 69 % des femmes.

Si on considère Brazzaville dans son ensemble, la route prend une importance nouvelle car, à Bacongo, 36 % des immigrants viennent des districts situés sur celle-ci contre 42 % pour ceux situés sur le fleuve et seulement 22 % pour le reste du pays qui conserve pourtant 67 % du nombre total des districts.

En conclusion, 42 % de la population de Brazzaville provient de 17 districts (19 %) situés le long du fleuve qui reste la voie d'accès la plus fréquentée. Ces districts fournissent une population plus stable puisqu'ils ont un taux de féminité moyen de 796 femmes pour 1.000 hommes (Taux moyens des émigrants de tous les districts d'A.E.F. : 670).

L'axe Brazzaville-Pointe-Noire fournit un total de 19 % de la population avec 8 districts (9 %) et une proportion de 740 femmes pour 1.000 hommes. Les autres districts d'origine, quoique représentant en nombre 72 % du total, ne donnent que 39 % de la population (Taux de féminité : 525).

Si on tient compte du fait qu'il y a beaucoup plus de districts le long du fleuve que sur l'axe Brazzaville-Pointe-Noire, nous trouvons une importance moyenne sensiblement égale pour chaque district qui fournissent chacun 2,2 % (fleuve) ou 2,1 % (route) de la population immigrée à Brazzaville, tandis que les autres districts ne fournissent chacun que 0,5% de cette population.

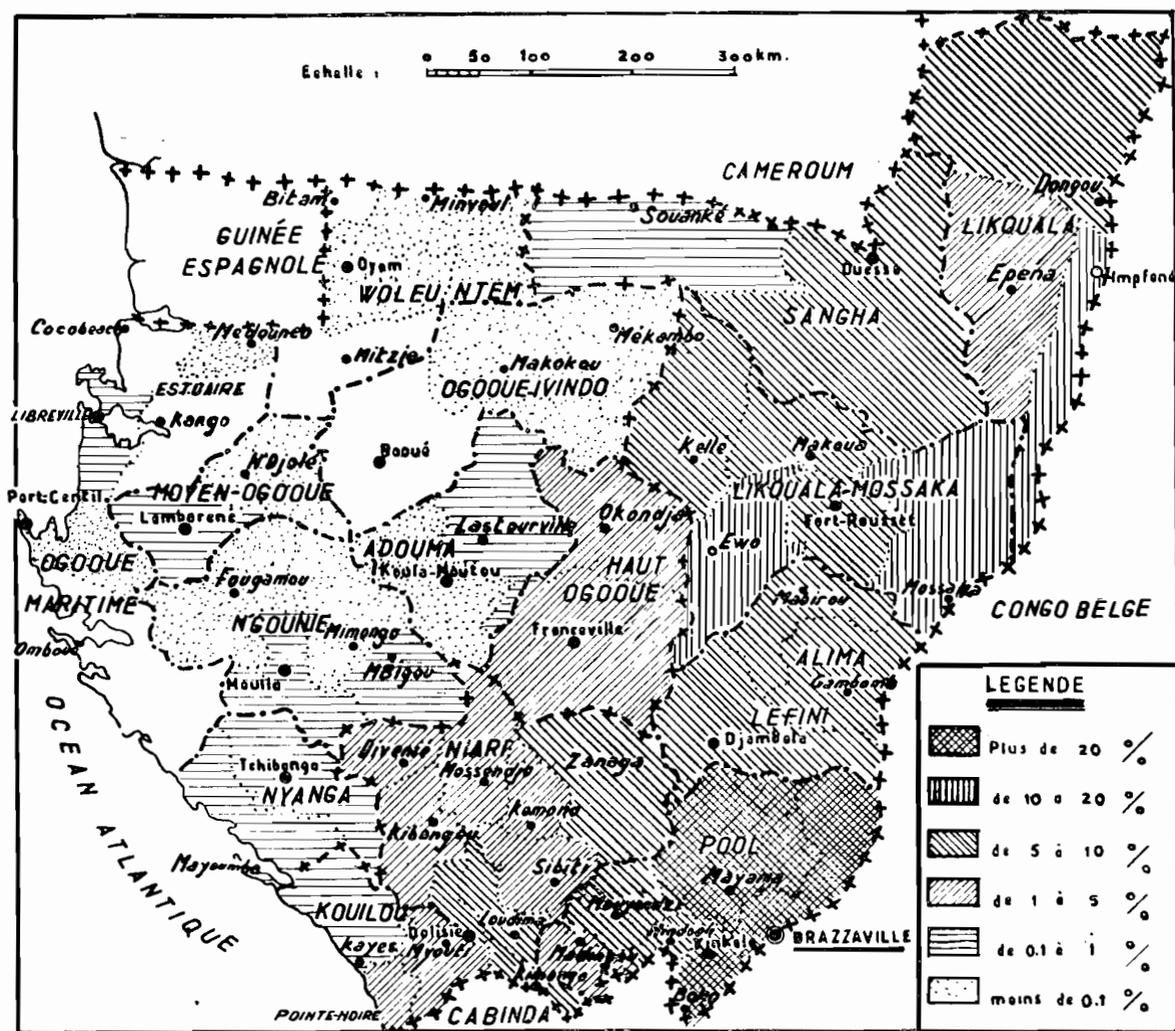


FIG. 9. — Exode rural : Emigrants du Gabon et du Moyen-Congo habitant à Brazzaville et à Dolisie en pour cent de la population actuelle des districts.

Le sens de l'immigration à Dolisie ne saurait être soumis aux mêmes règles. Située presque à mi-chemin d'une des deux grandes voies qui convergent vers la capitale, ce sera cet axe qui l'alimentera (21 % des immigrants). Deux autres axes routiers compléteront l'immigration : la route du Gabon qui se prolonge par Kimongo jusqu'à la frontière du Cabinda portugais et la route de Franceville (46 % des immigrants), soit pour 19 % des districts, 67 % de la population. Il

est vrai que le calcul est ici faussé par la dispersion des axes en étoile autour de la ville, ce qui lui fait, en fait, englober tous les districts voisins dont l'exode est commandé autant par la proximité elle-même que par l'attraction de la route.

En définitive la zone d'émigration qui alimente Dolisie s'étend en tache d'huile autour d'un point situé non pas à Dolisie même, mais à quelque 150 km. au Nord (district de Mosendjo) avec une recrudescence pour Boko et Kinkala, importance dont nous avons vu les causes (Première Partie, Chapitre 2 : Motif de la venue en ville).

2) CARACTÈRES DE L'IMMIGRATION SUIVANT LES DISTRICTS D'ORIGINE

Ces caractères diffèrent parfois suivant les centres. Ils apparaissent surtout dans les pyramides d'âge. Celles-ci peuvent se ramener à 5 types :

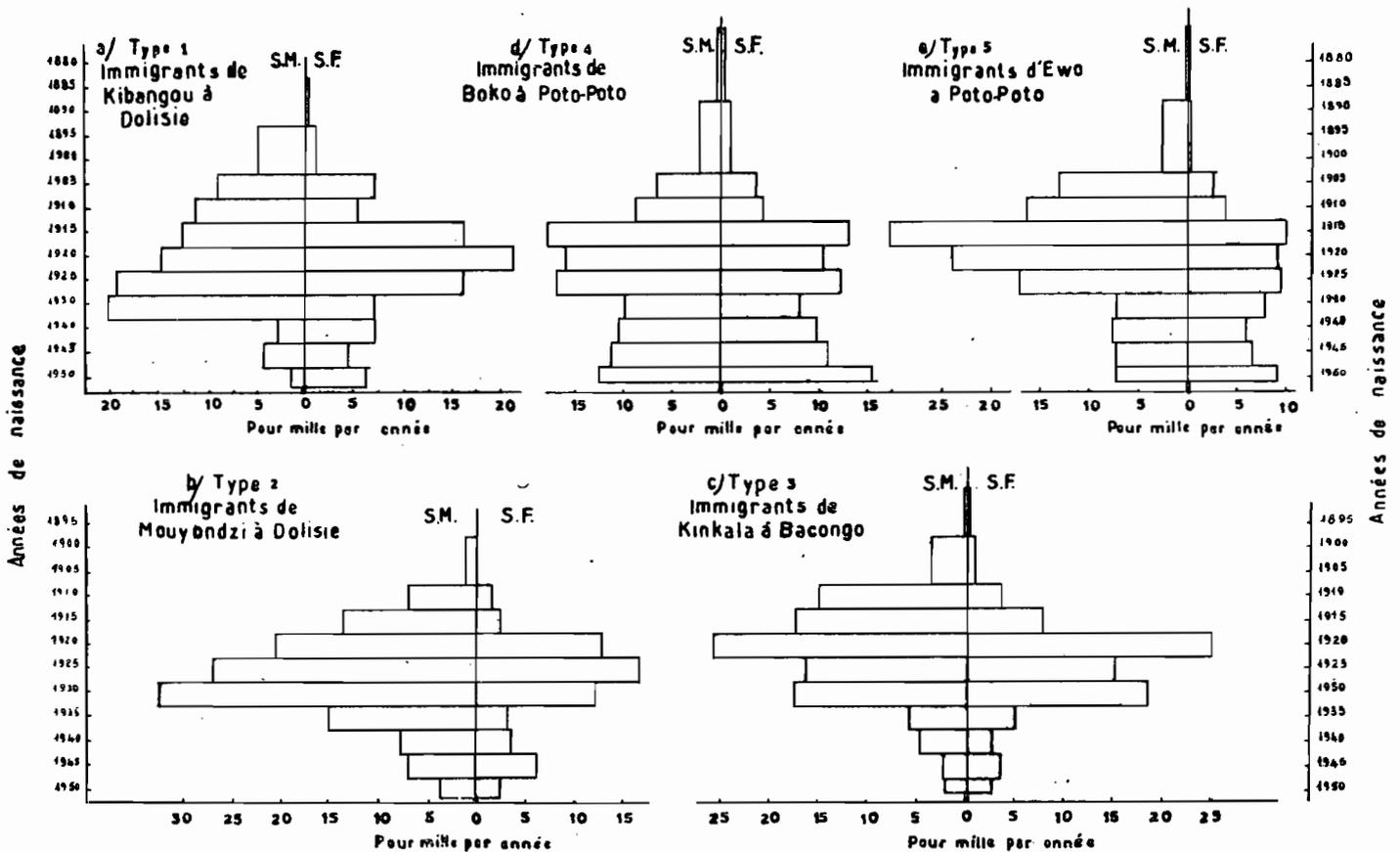


FIG. 10. — Pyramide d'âges des recensés nés dans les districts.

1^{er} Type : Immigrants du district de Kibangou à Dolisie (Tableau 13, Fig. 10 a) : Les émigrants de ce district ont un taux de féminité élevé pour la ville : 921 au lieu de 660. Nous n'y avons, comme toujours, que peu de femmes de 15 à 19 ans, mais un maximum de 25 à 35 ans. Ceci indique un nombre important de ménages entiers immigrés il y a relativement longtemps. Par contre les classes masculines de 15 à 25 ans comptent une majorité de célibataires qui retourneront chercher une femme au village.

Les immigrants du district de Loudima à Dolisie ont des caractères très proches avec un taux de féminité plus élevé encore : de 25 à 30 ans nous avons 1.435 femmes pour 1.000 hommes. Ce district est, après celui de Dolisie, le plus proche de la ville. Loudima et Dolisie ont, d'une part, comme Kibangou une très forte proportion de mariés et de polygames mais, en outre, ils fournissent en femmes et surtout en concubines (car les mariages inter-ethnies sont rares) les célibataires venus de loin. Ce sont ces Bacougni qui, quoique ne comptant que pour 14 % de la population, fournissent le tiers des prostituées de la ville.

Mossendjo peut être considéré comme intermédiaire entre ce type et le suivant : mêmes caractéristiques que dans les districts précédents, mais moins prononcées : Tout au long de la pyramide, le taux de féminité est moins élevé, ne dépassant qu'à peine 1.000 de 25 à 29 ans.

Ce premier type peut être considéré comme fournissant une population immigrée définitivement avec femmes et enfants.

TABLEAU N° 13

RÉPARTITION PAR SEXE ET PAR AGE DES IMMIGRANTS DE KIBANGOU A DOLISIE

Année de naissance	Age	Hommes		Femmes		Ensemble		Nombre de femmes pour 1000 hommes
		Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	
1888-1897	55-64	—	—	1	6	1	3	/
1898-1907	45-54	9	47	4	23	13	36	444
1908-1912	40-44	17	89	13	74	30	82	765
1913-1917	35-39	21	111	10	57	31	85	476
1918-1922	30-34	23	121	30	171	53	145	1.304
1923-1927	25-29	27	142	39	223	66	181	1.444
1928-1932	20-24	36	189	30	171	66	181	833
1933-1937	15-19	37	195	12	69	49	134	351
1938-1942	10-14	6	32	13	74	19	52	} 1.875
1943-1947	5-9	8	42	8	46	16	44	
1948-1951	0-4	2	11	9	52	10	30	
Sans indication		4	21	5	34	10	27	—
Total		190	1.000	175	1.000	365	1.000	921

2^e type : Immigrants de Mouyondzi à Dolisie (Tableau 14, Fig. 10 b) : Pour les immigrants originaires de ce district, comme pour ceux des districts de Sibiti et Divénié, le nombre de femmes très faible indique à tous âges une majorité de célibataires échappés au clan ou venus gagner une dot et qui reviendront — peut-être — s'installer en ville après leur mariage. Ce sont ces districts qui fournissent la majorité des manœuvres provisoires, des flottants que l'on retrouvera à Brazzaville, à Pointe-Noire ou ailleurs.

Un caractère commun à ces deux premiers types est le faible nombre ou l'absence des jeunes enfants. Les hommes viennent d'abord, les femmes ensuite. Nous n'aurons donc que peu d'enfants durant la deuxième et surtout la troisième enfance. Ce phénomène est accru par le fait que nous avons une population jeune, donc ayant peu de grands enfants. D'autre part, ceux qui sont encore dans la prime enfance sont souvent nés à Dolisie.

TABLEAU N° 14

RÉPARTITION PAR SEXE ET PAR AGE DES IMMIGRANTS DE MOUYONDZI A DOLISIE

Année de naissance	Age	Hommes		Femmes		Ensemble		Nombre de femmes pour 1000 hommes
		Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	
1898-1907	45-54	7	17	—	—	7	12	/
1908-1912	40-44	21	52	5	20	26	43	238
1913-1917	35-39	41	100	8	42	49	82	195
1918-1922	30-34	62	152	40	212	102	171	645
1923-1927	25-29	81	199	50	265	131	219	617
1928-1932	20-24	98	240	37	196	135	226	378
1933-1937	15-19	46	113	13	69	59	99	283
1938-1942	10-14	23	56	11	58	34	57	} 692
1943-1947	5-9	21	52	19	101	40	67	
1948-1951	1-4	8	19	6	31	14	24	
Total		408	1.000	189	1.000	597	1.000	463

3^e type : Immigrants du district de Kinkala à Baongo (Tableau 15, Fig. 10 c) : Là aussi nous avons une pyramide très étroite à la base ; mais cette étroitesse est plus prononcée et un peu plus longue qu'à Dolisie ; elle a surtout une cause différente : elle indique une faible immigration actuelle, tout au moins de gens mariés et ayant des enfants. Elle est par contre très élargie en son centre, surtout à partir de 20 ans. Il n'est pas possible que tous ces habitants soient venus enfants, aient grandi à Baongo. Nous avons eu jusqu'à tout récemment une immigration assez forte de célibataires, de jeunes ménages sans enfant encore, ayant de 18 à 35 ans.

Nous retrouvons ces caractéristiques dans deux des trois autres principaux districts fournisseurs de Baongo : Mayama et Boko.

Le troisième, Brazzaville, tout en ayant bien des points communs avec eux se rapproche, du point de vue du taux de féminité au moins, de Loudima (Type 1) : immigration ancienne des ménages, immigration actuelle de jeunes gens ; mais aussi, comme et même plus qu'à Loudima (car nous n'avons à Baongo qu'une seule ethnie), la proximité de la ville fait que ce district fournit souvent des femmes aux immigrants des précédents districts un peu plus lointains.

Les quelques immigrants de Mouyondzi à Baongo offrent les mêmes caractéristiques qu'à Dolisie.

4^e type : Immigrants du district de Boko à Poto-Poto (Tableau 16, Fig. 10 d) : A Poto-Poto les pyramides sont nettement différentes de celles des deux précédents centres. La largeur de la pyramide à la base indique que l'on émigre encore en famille. De la naissance à 18 ans la pyramide va en se rétrécissant. La mortalité infantile et des adolescents joue son rôle certes, mais aussi et surtout nous avons une immigration de ménages de tous âges avec leurs enfants grands et petits, immigration qui dure depuis 40 ans au moins, mais qui s'est brusquement accrue ces six dernières années. Le taux de féminité est relativement élevé jusqu'à 32 ans. Etant donnée la différence d'âge des époux, cela suppose un nombre relativement important d'individus mariés jusque vers 40 ans. La population restante représente à peine 6 % du total.

TABLEAU N° 15
RÉPARTITION PAR SEXE ET PAR ÂGE DES IMMIGRANTS
DU DISTRICT DE KINKALA A BACONGO

Année de naissance	Age	Hommes		Femmes		Ensemble		Nombre de femmes pour 1000 hommes
		Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	
1864-1875	76-87	1	/	—	—	1	/	/
1876-1887	64-75	—	—	—	—	—	—	—
1888-1897	54-63	3	1	4	2	7	2	1.333
1898-1907	44-53	139	62	35	21	174	44	252
1908-1912	39-43	292	131	71	42	363	92	243
1913-1917	34-38	341	153	155	92	496	126	455
1918-1922	29-33	503	226	495	293	998	253	984
1923-1927	24-28	322	145	302	178	624	158	938
1928-1932	19-23	341	153	365	216	706	179	1070
1933-1937	14-18	126	57	104	61	238	60	825
1938-1942	9-13	92	41	56	33	159	40	609
1943-1947	4-8	45	2	71	42	120	31	1.578
1948-1950	1-3	22	1	32	19	55	14	1.455
1951 (4 mois)	0	1	/	1	1	2	/	/
Total		2.228	1.000	1.691	1.000	3.943 (1)	1.000	759

(1) y compris 24 personnes dont le sexe n'est pas indiqué : soit 8 de 14 à 18 ans, 11 de 9 à 13 ans, 4 de 4 à 8 ans et 1 de 1 à 3 ans.

TABLEAU N° 16
RÉPARTITION PAR SEXE ET PAR ÂGE DES IMMIGRANTS
DU DISTRICT DE BOKO A POTO-POTO

Année de naissance	Age	Hommes		Femmes		Ensemble		Nombre de femmes pour 1000 hommes
		Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	
1877 et avant	Plus de 72	—	—	5	2	5	1	/
1878-1892	58-72	27	9	15	6	42	7	555
1893-1907	43-57	178	58	87	37	265	49	489
1908-1912	38-42	182	59	100	43	282	52	549
1913-1917	33-37	238	78	123	53	361	67	517
1918-1922	28-32	482	157	343	147	825	153	712
1923-1927	23-27	438	143	283	121	721	133	646
1928-1932	18-22	460	150	337	144	797	147	733
1933-1937	13-17	262	85	222	95	484	89	847
1938-1942	8-12	287	94	265	113	552	102	923
1943-1947	3-7	305	99	298	127	603	112	977
1948-1950	0-2	207	67	252	107	459	85	1.217
Sans indication		3	1	12	5	15	3	/
Total		3.069	1.000	2.342	1.000	5.411	1.000	763

A Kinkala nous retrouverons les mêmes caractéristiques qu'à Boko avec une diminution moins rapide du taux de féminité car on y émigre plus encore en famille.

Le district de Brazzaville a, de 19 à 32 ans, un taux de féminité nettement élevé (maximum de 23 à 27 ans avec 1.280 femmes pour 1.000 hommes) par suite des mêmes causes que pour les immigrants de ce district à Baongo.

5^e type : Immigrants du district d'Ewo à Poto-Poto (Tableau 17, Fig. 10 e) : C'est le type de la majorité des districts fournisseurs de Poto-Poto. Si on ne considère que le nombre total d'individus, nous avons sensiblement les mêmes caractéristiques que dans le quatrième type : nombre relativement grand d'enfants ; jeunes gens et adultes en nombre croissant de 18 à 32 ans ; beaucoup moins d'hommes mûrs et peu ou pas de vieillards.

Mais si l'on considère le taux de féminité, une différence très nette apparaît. Beaucoup plus faible en moyenne que celui de l'ensemble de Poto-Poto (474 femmes pour 1.000 hommes seulement), il s'élève à 972 chez les enfants et atteint même le maximum exceptionnel de 1.149 dans la classe d'âge de 13 à 18 ans. Ce n'est pas encore l'âge de l'immigration en masse des hommes, mais c'est déjà celui où les filles sont mariées avec des hommes plus âgés ; le taux va ensuite en diminuant régulièrement de 559 à 125 femmes pour 1.000 hommes.

Ce type rappelle souvent le deuxième : une majorité de célibataires échappés au clan ou venus gagner une dot. Mais nous y avons plus d'enfants car l'immigration plus ancienne continue.

TABLEAU N° 17

**RÉPARTITION PAR SEXE ET PAR AGE DES IMMIGRANTS
DU DISTRICT D'EW0 A POTO-POTO**

Année de naissance	Age	Hommes		Femmes		Ensemble		Nombre de femmes pour 1000 hommes
		Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	
1878-1892	58-72	13	6	2	2	15	5	154
1893-1907	43-57	125	59	28	28	153	49	224
1908-1912	38-42	203	95	42	41	245	78	207
1913-1917	33-37	258	121	63	62	321	102	248
1918-1922	28-32	480	224	158	155	638	202	329
1923-1927	23-27	378	177	147	145	525	166	390
1928-1932	18-22	268	125	150	148	418	133	560
1933-1937	13-17	112	52	128	127	240	76	1.143
1938-1942	8-12	120	56	95	94	215	68	792
1943-1947	3-7	113	53	108	107	221	70	954
1948-1950	0-2	68	32	90	89	158	50	1.323
Sans indication		—	—	2	2	2	1	/
Total		2.138	1.000	1.013	1.000	3.151	1.000	474

* * *

Ces formes diverses d'immigration marquent bien les différences entre les trois centres :

— Immigration ancienne à Poto-Poto et qui continue, toujours importante, non seulement faite de jeunes gens, mais aussi de familles entières.

— Immigration ancienne aussi à Bacongo où les familles organisées se complètent seulement de neveux et de jeunes frères.

— Immigration récente (le mouvement ne date guère que de cinq ans) à Dolisie où l'on vient célibataire pour gagner une dot. Si le travailleur est marié, il vient seul et retourne chercher sa famille une fois sa situation assurée : 3 à 5 ans plus tard.

III

GROUPES ETHNIQUES

Nous avons vu (Introduction, § 3 : Ethnies) la multitude des groupes et tribus qui étaient représentés dans les centres urbains ; leur importance varie largement suivant les villes, mais aussi suivant leurs propres activités.

TABLEAU N° 18

RÉPARTITION DE LA POPULATION RECENSÉE PAR GROUPES ETHNIQUES

TRIBUS et GROUPES	POTO-POTO		BACONGO			DOLISIE		
	Pour 1000	Nombre de femmes pour 1000 hommes	Nombres absolus	Pour 1000	Nombre de femmes pour 1000 hommes	Nombres absolus	Pour 1000	Nombre de femmes pour 1000 hommes
Nord A.E.F.	35	552	56	3	1.154	99	14	478
Sangha-Sangha	12	655	5	/	/	5	1	/
Boubangui	184	620	6	/	/	63	8	500
Oubanguiens	85	981	37	2	2.700	70	10	667
Batéké	189	502	553	30	738	551	76	481
Bacongo	126	776	1.717	93	975	746	103	727
Balali	159	817	11.490	623	918	524	72	696
Bassoundi	54	724	3.706	201	786	346	48	663
Vili	14	672	55	3	1.040	252	35	924
Bayombe	2	800	16	1	333	107	15	621
Bacougni	4	618	26	1	1.167	1.002	138	905
Bakamba	6	644	31	2	632	87	12	450
Babembé	21	538	414	22	658	654	90	553
Badondo	4	649	5	/	/	89	12	816
Bambamba						45	7	343
Bandjabi	} 17	451	94	5	649	247	34	604
Batsangui						342	47	772
Bapounou	1	150	4	/	/	555	77	488
Babouissi						176	24	725
Bayaka	1	429	149	8	1.130	519	72	568
Baloumbou	1	389	7	/	/	141	20	831
Côtiers divers	15	624	17	1	214	104	14	552
Bakota	3	642	2	/	/	220	30	606
Belges-Portugais	40	986	19	1	900	152	21	689
Afrique Occidentale	29	624	8	/	/	45	6	406
Divers	10	706	26	1	625	100	14	1.243
Total	1000	685	18.443	1000	885	7.243	1000	660

TABLEAU N° 19

RÉPARTITION DE LA POPULATION RECENSÉE PAR GRANDS GROUPES ETHNIQUES

GROUPES	POTO-POTO		BACONGO			DOLISIE		
	Pour 1000	Nombre de femmes pour 1000 hommes	Nombres absolus	Pour 1000	Nombre de femmes pour 1000 hommes	Nombres absolus	Pour 1000	Nombre de femmes pour 1000 hommes
Nord	63	584	64	3	1.065	144	20	455
Fleuve	125	949	37	2	2.700	70	10	80
Forêt Orientale	165	583	11	1	2.667	68	9	511
Batéké	181	487	553	30	738	551	76	481
Lari	340	787	16.912	916	892	1.616	223	703
Bas Congolais	36	578	492	29	705	1.939	267	728
Forêt et Côte	50	580	328	17	879	2.601	360	626
Belges-Portugais	40	975	19	1	900	152	21	689
Divers	10	706	26	1	625	100	14	1.243
Totaux et Moyennes ..	1000	685	18.643	1000	885	7.243	1000	660

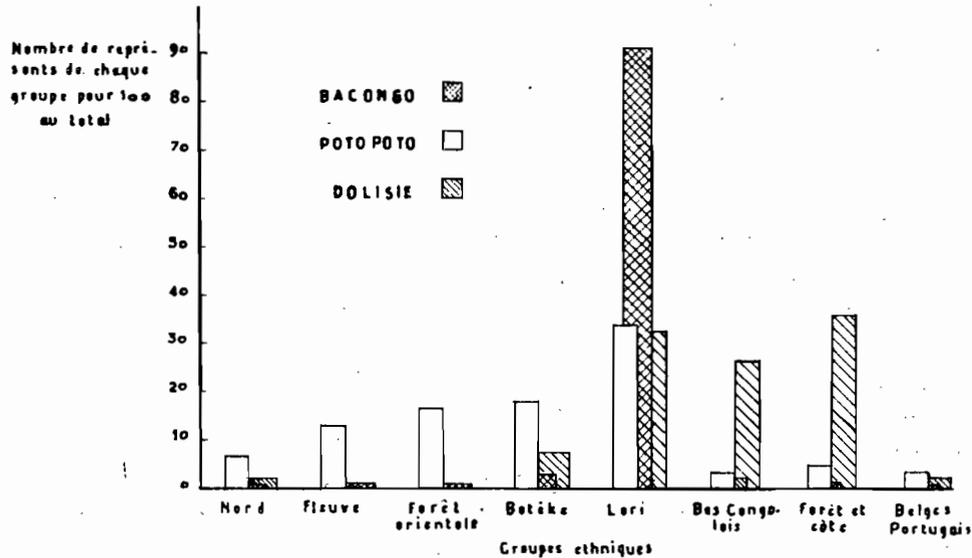


FIG. 11. — Importance comparée des groupes ethniques.

1) TRIBUS ET GROUPES ETHNIQUES (Tableau 19, Fig. 11).

A *Poto-Poto* dominant les tribus du Nord et du Centre du Moyen-Congo : populations de pêcheurs des bords de l'Oubangui, tribus de la Forêt orientale, multiples tribus Batéké, enfin et surtout le sous-groupe Lari dont le lieu d'émigration est situé dans les environs de Brazza-

ville, au Sud-Ouest en particulier. Les populations du Nord de l'A.E.F. et de l'Afrique Occidentale, les tribus matrilineaires faisant suite aux Lari de Brazzaville à la mer, les multiformes résiduels côtiers, les deux grands groupes de la forêt côtière y ont une importance bien moindre.

A *Bacongo* l'unité est beaucoup plus forte puisque c'est 92 % de la population totale que représentent les Lari. Les deux groupes qui viennent ensuite n'en comptent que 3 % chacun. Ce sont les Batéké d'une part, les populations matrilineaires du Bas Moyen-Congo d'autre part. Les peuples du Gabon, ceux du reste de l'A.E.F., de l'Afrique Occidentale, les tribus du Congo belge, les Anglais sont quantité presque négligeable (ensemble moins de 2 %).

A *Dolisie* la première place est tenue par les populations du Sud-Gabon, suivies de près par les Bas-Congolais puis les Lari. Les Batéké viennent loin derrière avec 8 %. Les autres tribus aésiennes ou étrangères ne comptent ensemble que pour moitié moins.

La figure 20 où sont classés ces différents groupes en allant du Nord-Est au Sud-Ouest de l'A.E.F. nous montre un déplacement dans ce sens de l'origine des principales populations :

- Nord et Centre du Moyen-Congo pour Poto-Poto ;
- Centre du Moyen-Congo pour Bacongo ;
- Centre et Ouest du Moyen-Congo, Sud-Gabon pour Dolisie.

Partout nous retrouvons en bonne place le centre du Moyen-Congo, c'est-à-dire le sous-groupe Lari.

Si nous considérons le détail de ces groupes ethniques (Tableau 18) nous voyons évidemment se confirmer à Bacongo l'importance du groupe Lari. Parmi ses trois tribus, la plus largement représentée est celle des Balali avec 62 % du total. Les Bassoundi comptent pour 20 %. Quoique très proche parente des deux autres, la tribu Bacongo n'a que peu de représentants : 9 %. Ils sont ici moins importants, tant en pourcentage qu'en nombre absolu, qu'à Poto-Poto et même qu'à Dolisie où ils tiennent la deuxième place.

Trois sommets à Poto-Poto : les Boubangui de la forêt orientale, les Batéké et les Balali. Intermédiaires, mais non négligeables, nous trouvons les populations de pêcheurs des bords de l'Oubangui-Congo et, plus faibles, les Bassoundi. C'est à Poto-Poto que se rencontre le plus grand nombre de représentants des tribus du Nord de l'A.E.F. : plus de 3 % contre 0,3 % à Bacongo et 2 % à Dolisie. Presque aussi nombreux sont les émigrés d'A.O.F. ; les tribus originaires des territoires belges et portugais comptent pour 4 %.

Les tribus installées à Dolisie sont plus variées encore. Nous avons d'abord les Batéké (8 %) et les trois tribus Lari, surtout les Bacongo (10 %). Les « Mba » occidentaux doivent leur importance d'une part aux Bacougni (14 %) qui sont autochtones et aux Babembe (9 %) qui fournissent déjà une bonne partie des manœuvres de Bacongo et de Poto-Poto. Des quelque 36 tribus réunies sous le nom de Résiduels côtiers notons particulièrement les Bapounou (8 %) et les Bayaka (7 %) du groupe Echira. Le groupe Badouma (9 %) est surtout représenté par les Bandjabi et les Batsangui. Enfin on rencontre quelques Bakota (3 %).

2) CARACTÉRISTIQUES DES GROUPES ETHNIQUES

Il ne saurait être question de calculer le taux de féminité de toutes ces tribus en raison du petit nombre d'individus que comptent certaines d'entre elles. Mais celles où le calcul est possible nous donnent déjà des renseignements intéressants.

Il en est ainsi pour les tribus Lari qui ensemble forment non seulement la majorité de *Bacongo*, mais encore des trois centres étudiés puisqu'ils comptent pour 53 % des populations

de ceux-ci avec leur quelque 60.000 individus. Si l'on s'en tient au critère historique, à savoir que la distinction entre les trois tribus Balali, Bassoundi et Bacongo est surtout une question de date, c'est-à-dire qu'il s'agit toujours du même groupe originaire d'outre-Congo et dont des séries de clans auraient par trois fois franchi le fleuve, dans la région de Boko notamment, repoussant chaque fois un peu plus loin les autochtones d'abord (Batéké), puis les clans qui les avaient précédés. Nous aurions donc, loin dans les terres, en contact immédiat avec les Batéké : les Bassoundi, au bord du fleuve, les Bacongo ; entre les deux : les Balali.

Les Bassoundi sont donc installés depuis longtemps, bien au delà de Brazzaville. Ce sont surtout des célibataires d'âge moyen qui viendront en ville, chercher du travail, peut-être repartir une fois la dot gagnée. Leur taux de féminité est légèrement supérieur à la moyenne à Poto-Poto, inférieur à Bacongo.

Les Bacongo, les plus récemment installés dans la partie sud du district de Boko à très forte densité, devant l'impossibilité de repousser les Balali pour achever leur exode, ont trouvé un exutoire vers le Nord, à Brazzaville, vers l'Ouest à Dolisie, où ils sont venus en famille : 777 femmes pour 1.000 hommes à Poto-Poto, 975 à Bacongo, 727 à Dolisie.

Les Balali avoisinent Brazzaville, surtout au Nord et à l'Ouest. Ils y sont presque chez eux, depuis qu'ils en ont expulsé les Batéké, il y a longtemps déjà. Le taux de féminité est un peu plus faible que celui des Bacongo parce qu'il arrive souvent que des jeunes gens viennent travailler des cantons voisins, laissant leur famille au village.

Les Batéké et les Babembe qui ne semblent pas particulièrement attirés par la ville ont des taux de féminité beaucoup plus faibles. A Poto-Poto, ils sont même très bas (502 et 508). Si à Bacongo il s'établit pour les Batéké à un niveau nettement plus élevé qu'à Poto-Poto, il ne faut pas oublier que cette agglomération est l'extension d'un petit village Batéké dont subsistent encore des familles organisées.

A *Poto-Poto* nous remarquons encore, ayant un taux de féminité très élevé pour une agglomération africaine, les Oubanguiens et les tribus du Congo Belge. En fait il s'agit presque des mêmes populations puisque les tribus congolaises en question sont en majorité originaires de la frontière fluviale des deux pays. Deux raisons poussent ces populations à émigrer. Les uns viennent pêcher souvent pour quelques années seulement, mais en famille, les hommes pêchant, les femmes vendant le poisson. Ils rentrent parfois au pays, fortune faite. Ce sont presque les seuls immigrants à qui ce soit possible. Les autres, ceux qui ne sont pas pêcheurs, fuient la pauvreté du pays. Ils viennent aussi avec femmes et enfants.

A *Dolisie* il est logique que ce soient les Bacogni qui tiennent le premier rang. Ce sont les autochtones. Ils forment près de 14 % de la population avec une proportion de femmes relativement élevée : 905 pour 1.000 hommes.

Deux causes jouent en faveur d'une forte immigration des Bacongo, Balali et Bassoundi qui viennent respectivement en deuxième, sixième et huitième position et forment ensemble 22 % de la population.

D'une part, et comme à Brazzaville, ce centre urbain sert d'exutoire à leur développement, celui-ci rendu d'ailleurs nécessaire par la fécondité assez forte de ces populations ; d'autre part, et ceci vaut surtout pour les Bacongo : des commerçants, des ouvriers déjà formés à Brazzaville ont ensuite émigré à Dolisie, ce qui explique la proportion de 727 femmes pour 1.000 hommes chez les Bacongo et de 696 chez les Balali, taux nettement élevé pour l'agglomération.

Les Batéké et les Babembe viennent en cinquième et troisième position. C'est avec raison d'ailleurs que l'administration les a réunis en un même quartier. En effet les Batéké dont il s'agit

ne sont pas ceux des plateaux dits Batéké au Nord de Brazzaville, mais ceux originaires des districts de Mouyondzi et Sibiti, voisins au Nord des Babembe et connus souvent sous le nom de Ballali ou Batéké de la Lali. Tout au long de ce travail, nous trouverons de nombreuses affinités entre ces deux groupes. Notons déjà un taux de féminité faible et une forte proportion de jeunes gens de 15 à 25 ans.

Une autre tribu importante (8 %) est celle des Bapounou. Son faible taux de féminité provient de ce que nous avons là une majorité de jeunes célibataires, manœuvres, ouvriers, recensés à Dolisie, mais qui en fait, la plupart du temps (48 %) sont logés dans des campements extérieurs et qui, souvent, ne viendront jamais habiter définitivement en ville.

TABLEAU N° 20
RÉPARTITION PAR SEXE ET PAR AGE DES BACONGO A DOLISIE

Année de naissance	Age	Hommes		Femmes		Ensemble	
		Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000
1878-1887	65-74	—	—	1	3	1	1
1888-1897	55-64	3	7	1	3	4	5
1898-1907	45-54	12	28	6	19	18	25
1908-1912	40-44	32	75	13	42	45	61
1913-1917	35-39	37	87	23	74	60	82
1918-1922	30-34	46	108	37	119	83	113
1923-1927	25-29	41	97	42	135	83	113
1928-1932	20-24	54	127	31	100	85	115
1933-1937	15-19	46	108	17	55	63	86
1938-1942	10-14	47	111	45	145	92	125
1943-1947	5-9	47	111	42	135	89	121
1948-1952	1-4	56	132	48	154	104	141
Sans indication		4	9	5	16	9	12
Total		425	1000	311	1000	736	1000

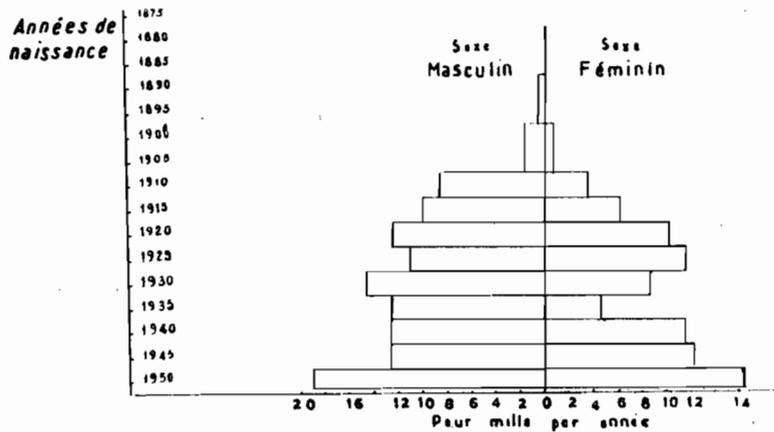
TABLEAU N° 21
RÉPARTITION PAR SEXE ET PAR AGE DES BAYAKA A DOLISIE

Année de naissance	Age	Hommes		Femmes		Ensemble	
		Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000	Nombres absolus	Pour 1000
1898-1907	45-54	3	9	7	37	10	19
1908-1912	40-44	19	58	8	43	27	52
1913-1917	35-39	24	73	10	53	34	66
1918-1922	30-34	36	109	26	138	62	119
1923-1927	25-29	61	184	47	260	108	208
1928-1932	20-24	87	264	33	176	120	231
1933-1937	15-19	36	108	9	48	45	87
1938-1942	10-14	15	45	12	64	27	52
1943-1947	5-9	21	63	11	58	32	62
1948-1951	0-4	27	81	22	107	49	94
Sans indication		2	6	5	16	5	10
Total		331	1000	188	1000	519	1000

Citons encore les Vili et les Batsangui chez qui l'importance des mêmes taux a plusieurs causes : l'un et l'autre groupes sont, à l'Ouest et au Nord, très proches, immédiatement voisins des Bacongou. Il est donc facile aux hommes de retourner chercher femme. D'autre part les Vili comme les Bacongou, présentent une majorité de commerçants, d'ouvriers déjà formés à Pointe-Noire, donc d'hommes déjà établis.

Par contre les Bandjabi, les Bakota et surtout les Bayaka peuvent être rapprochés des Bapounou.

Les pyramides d'âge des groupes ethniques, que ce soit à Bacongou, à Poto-Poto ou à Dolisie peuvent tenir entre les deux extrêmes qui sont fournis par les Bacongou et les Bayaka à Dolisie. (Tableaux 20 et 21 - Fig. 12).



A. Les BACONGO à DOLISIE

B. Les BAYAKA à DOLISIE

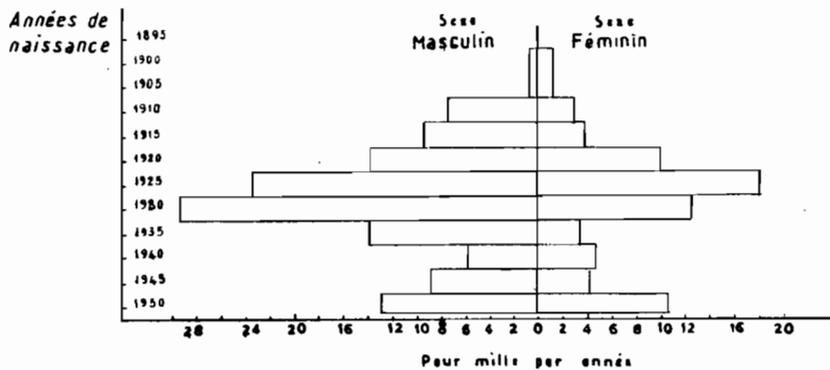


FIG. 12. — Pyramides d'âges types des groupes ethniques.

Avec les premiers nous avons des pyramides régulières à peine étranglées de 5 à 15 ans avec simplement une encoche chez les femmes de 15 à 19 ans pour nous rappeler que, même pour eux, la ville est un lieu d'immigration récent. Le nombre d'enfants est normal (30 %). C'est l'indication

d'une population sinon autochtone, du moins émigrée définitivement et solidement constituée en groupes familiaux. On pourrait les considérer comme ethnie de base. De ce groupe font plus ou moins nettement partie :

— A Dolisie : les Bacougni en tant qu'autochtones, les Balali pour des raisons déjà exposées, les Batsangui, les Vili, les Babouissi, les Baloumbou, tribus voisines.

— A Poto-Poto et à Bacongo ; les trois tribus Lari.

L'autre type a des pyramides de plus en plus étranglées de 5 à 15 ans, un nombre de femmes de plus en plus faible surtout de 15 à 25 ans, fait normal car le nombre d'enfants dépend dans une certaine mesure de celui des femmes.

A ce type appartiennent :

— La majorité des groupes de Poto-Poto,

— Les groupes minoritaires de Bacongo ;

— A Dolisie, surtout les Babembe, les Bayaka, les Bapounou, les Batéké.

Il s'agit de tribus qui envoient des hommes jeunes, des travailleurs. Nous les retrouverons manœuvres, apprentis, etc...

Où qu'ils soient, que ce soit à Poto-Poto, à Bacongo ou à Dolisie, les tribus Lari et surtout les Bacongo et les Balali ont des pyramides stables d'émigrants définitifs. Ceci apparaît d'autant plus à Brazzaville que cette ville est en quelque sorte au centre de leur pays actuel, et là ils sont les seuls à avoir ces caractéristiques.

A Dolisie il faut y ajouter les autochtones Bacougni et une série de tribus voisines géographiquement qui forment l'arc de cercle du Nord à l'Ouest autour des précédents.

Pour les autres populations l'élément migrateur paraît être surtout constitué de jeunes hommes. L'avenir pourra seul nous dire la stabilité de ces immigrants.

Parmi ceux-ci se font surtout remarquer les Batéké et les Babembe.

IV

LANGUES

Notre intention n'est pas de donner la liste des langues parlées dans les centres urbains : chaque tribu ayant sa langue il suffit pour cela de se reporter à l'énumération des ethnies. En plus, étant donnée la similitude très poussée des langues de tribus apparentées, la majorité des individus parlent une ou plusieurs langues voisines de la leur.

Mais ces centres urbains, surtout Poto-Poto et Dolisie, sont de véritables creusets où se fondent des quantités de tribus très différentes les unes des autres, d'où la nécessité de langues dites véhiculaires.

A Brazzaville on en rencontre trois principales : Le Kikongo, qui est la langue véhiculaire des populations matrilineaires de l'Ouest de la capitale, le Lingala qui est parlé au Nord de la même ville, les Batéké servant de limite entre les deux groupes, le Sango, langue des deux rives de l'Oubangui et du Sud de l'Oubangui-Chari. Il faut y ajouter le monokoutouba, « sabir » à vocabulaire assez limité, langue réellement véhiculaire servant de trait d'union entre presque toutes les langues aésiennes.

Le français est parlé par un nombre assez grand d'individus, « baragouiné » plutôt, chacun connaissant seulement les mots nécessaires aux relations qu'il peut avoir avec les Européens : le domestique, les termes de ménage, le mécanicien, le maçon, ... ceux de son métier...

Ceci permet de comprendre que la plupart des individus parlent plusieurs langues.

I) LANGUES PARLÉES (Tableau 22)

A *Poto-Poto*, les hommes parlent en moyenne quatre langues : les variations selon l'ethnie sont très faibles : de 3,6 à 4,4 ; les tribus dont le point d'origine est le plus éloigné de Brazzaville étant celles qui en parlent le plus.

A *Bacongo* une population plus homogène, plus unie, plus isolationniste aussi, parlera moins de langues : en moyenne les hommes trois et les femmes moins de deux.

En résumé à Poto-Poto, 30 % des hommes parlent 3 langues et 37 % en parlent 4. A Bacongo, 30 % parlent deux langues et 37 % en parlent 3. Pour les femmes, 42 % ne connaissent qu'une langue, 38 %, 2 langues.

Chez les enfants qui n'ont pas encore atteint l'âge scolaire, 80 % parlent une seule langue, 20 % en parlent deux.

De 7 à 15 ans nous avons une très nette différence entre les garçons et les filles. Les premiers ont leur maximum à deux langues (39 %), mais 22, 24 et 15 % en parlent respectivement une, trois et quatre. Chez les filles 34 % parlent une seule langue, la moitié en parle trois.

La différence provient des enfants qui vont en classe et de ceux qui n'y vont pas : ceux-ci parlent une ou deux langues. Ceux qui vont en classe parlent au moins leur langue maternelle,

le français, et une ou deux langues véhiculaires. Nous verrons (chapitre suivant) que les filles vont moins en classe que les garçons. Il est donc logique que, en moyenne, elles parlent moins de langues qu'eux.

TABLEAU N° 22
NOMBRE DE LANGUES PARLÉES PAR INDIVIDU
(pour 1000 de chaque groupe)

Nombre de langues parlées	BACONGO				POTO-POTO
	Enfants d'âge scolaire		Adultes		Hommes adultes
	Garçons	Filles	Hommes	Femmes	
1	220	344	38	417	6
2	390	94	302	380	70
3	244	500	335	120	300
4	146	62	245	65	371
5	—	—	50	—	153
plus de 5	—	—	—	18	93
Sans indication	—	—	—	—	7
Moyenne	2,3	2,3	3	1,9	4

2) LANGUES VÉHICULAIRES (Tableau 23)

Nous avons vu qu'il y en avait quatre principales en comptant le Monokoutouba. Mais leur importance est bien inégale.

TABLEAU N° 23
LANGUES VÉHICULAIRES
NOMBRE D'INDIVIDUS POUR 1000 DE CHAQUE GROUPE
PARLANT CHACUNE DES LANGUES

Langues véhiculaires	BACONGO				POTO-POTO
	Enfants d'âge scolaire		Adultes		Hommes adultes
	Garçons	Filles	Hommes	Femmes	
Lingala	171	63	391	185	974
Monokoutouba	129	94	340	213	625
Kikongo	220	188	542	306	241
Sango	—	—	57	28	174
Français	732	500	536	65	466

A Poto-Poto, c'est le Lingala qui est parlé par 97 % de la population. La plupart des ethnies le parlent de 90 à 100 % sauf les Peuples du Nord (71 %) plus axés sur le Sango et le Français, les Bakoukouya (tribu Batéké) très isolationnistes comme les Balali et les Bassoundi.

Le Monokoutouba est parlé par 62 % de la population. Les gens du Nord, la plupart des tribus Batéké, les Balali l'emploient moins fréquemment, toujours pour les mêmes raisons que ci-dessus. Par contre, il est largement parlé par les gens du Fleuve et les populations du Bas Moyen-Congo. Ces groupes sont formés d'un grand nombre de tribus (23 chez les premiers), d'où la nécessité d'une langue vite apprise qui leur permette de se faire comprendre de suite en ville.

Le Kikongo est parlé par 24 % des individus. C'est surtout la langue des Batéké (30 à 44 %) et des Balali (35 %).

Le Sango, avec une moyenne de 17 % est presque ignoré des populations de la région de Brazzaville, mais parlé par près des deux tiers des gens du Nord et de la moitié des populations riveraines de l'Oubangui.

Le Français n'est parlé que par 47 % de la population (adultes masculins). Seuls les gens du Nord et les populations originaires des régions situées entre Brazzaville et la mer (Lari et Mba), en contact plus continu et plus ancien avec les Français, le parlent dans une proportion de 56 à 67 %.

A *Bacongo*, par suite de la nette prédominance des Lari, le Kikongo prend la première place avec 54 % des hommes et 31 % des femmes, puis viennent le Lingala avec 39 et 19 %, le Monokoutouba : 34 et 21 % et le Sango, presque inconnu : 6 et 3 %.

Les enfants d'âge scolaire voient comme les adultes dominer le Kikongo. Mais la présence de maîtres, de camarades venus parfois de très loin accroît l'importance du Lingala (17 % pour les garçons et 6 % pour les filles) et du Monokoutouba (12 et 9 %). C'est à ces âges également que le français voit sa pratique se répandre. Il est parlé par 73 % des garçons et 50 % des filles, ce qui met une fois de plus l'accent sur le fait que les filles fréquentent moins l'école.

La répartition des personnes selon les langues parlées comprend huit groupes principaux, ainsi que le montre le tableau 24.

TABLEAU N° 24

RÉPARTITION DES PERSONNES RECENSÉES SELON LES LANGUES PARLÉES

GROUPEMENTS	BACONGO				POTO-POTO
	Enfants d'âge scolaire		Adultes		Hommes adultes
	Garçons	Filles	Hommes	Femmes	
Maternelle seulement	220	344	37	417	6
Maternelle + voisine(s)	24	—	—	37	—
Maternelle + véhiculaire(s)	—	125	363	435	336
Maternelle + voisine(s) + véhiculaire(s)	24	31	50	46	174
Maternelle + Français	366	313	19	—	4
Maternelle + voisine(s) + Français	24	—	12	—	2
Maternelle + véhiculaire(s) + Français	318	125	457	37	306
Maternelle + voisine(s) + véhiculaire(s) + Français ...	24	62	62	28	165
Sans indication	—	—	—	—	7
Total	1000	1000	1000	1000	1000

Les hommes, aussi bien à Poto-Poto qu'à Bacongo, se rattachent principalement à deux groupes :

— ceux qui parlent leur langue maternelle et une ou plusieurs langues véhiculaires (34 et 36 %) ;

— ceux qui parlent leur langue maternelle, le français et une ou plusieurs langues véhiculaires (31 et 46 %),

soit 65 % des hommes de Poto-Poto et 82 % de ceux de Bacongo. Il faut noter en outre à Poto-Poto, 35 % qui en plus de celles-ci parlent une ou plusieurs langues voisines.

Chez les femmes de Bacongo, 85 % parlent soit leur langue maternelle seule (42 %), soit celle-ci et une langue véhiculaire.

Chez les enfants d'âge scolaire nous retrouvons les deux groupes : ceux qui ne fréquentent pas l'école et ceux qui, en la fréquentant, apprennent le français.

Au premier groupe, qui comprend en totalité 25 % des garçons et 50 % des filles, appartiennent sans doute les enfants qui ne connaissent que leur langue maternelle (22 % des garçons et 34 % des filles). Au deuxième groupe doivent être rattachés, dans les mêmes conditions, les enfants parlant le français (37 % des garçons et 31 % des filles pour le français seul) ; 32 % des garçons et 13 % des filles connaissant en outre une ou plusieurs langues véhiculaires.

Il apparaît donc que, entre individus d'une même tribu ou de tribus voisines, on utilise les langues maternelles, entre groupes différents, une langue véhiculaire. Le Français n'est employé que dans les relations avec nous. Seuls l'utilisent ceux qui en ont un besoin direct. Mais le développement de l'instruction amène une extension du Français, c'est-à-dire de la langue, mais surtout de la civilisation française.

V

NIVEAUX D'INSTRUCTION

Une des premières œuvres des Français Outre-Mer a été d'ouvrir des écoles. D'autre part nous avons vu que la ville est un centre d'enseignement, qu'un nombre assez élevé d'individus venaient en ville pour y poursuivre leurs études. Les populations des centres urbains auront donc un niveau d'instruction assez élevé.

Poto-Poto a, pour les hommes de 18 ans et plus, 29 % d'individus qui sont allés en classe et 7 % ayant le Certificat d'Études Primaires Élémentaires (C.E.P.E.).

Bacongo, pour l'ensemble du sexe masculin, donne 36 % d'individus ayant fréquenté l'école. Si nous ne considérons que les classes d'âge qu'il nous a été possible d'étudier à Poto-Poto, nous arrivons à des taux analogues : 33 % et 6 % de C.E.P.E.

L'étude détaillée de *Bacongo* nous permet de dresser une pyramide d'âge (Tableau 25).

L'instruction est beaucoup plus répandue chez les hommes que chez les femmes (36 % et 9 %), même aux classes d'âge actuelles pour lesquelles un gros effort a été fait du point de vue de l'enseignement :

- 5-10 ans : 35 % des garçons et 11 % des filles,
- 10-15 ans : 88 % des garçons et 33 % des filles,
- 15-20 ans : 75 % des garçons et 33 % des filles.

Ceci est dû surtout au fait que chez les Noirs et plus encore chez les Lari matrilineaires, le devoir de la femme est avant tout de se marier « pour enrichir la famille » et d'avoir des enfants « au profit de la famille » (cf. Troisième partie, Chapitre II, in fine).

La faible proportion d'enfants de 5 à 10 ans fréquentant l'école provient de ce que, souvent, les parents n'y envoient pas leurs enfants avant 7, 8, voire 9 ans. C'est de 10 à 25 ans que nous avons le plus grand nombre d'individus « instruits », c'est-à-dire que c'est durant les quinze dernières années que s'est dessiné, sous l'impulsion française, le mouvement des indigènes en faveur de l'instruction.

Toutefois le niveau de cette instruction est très variable (Tableau 26).

Il existe dans les écoles africaines une classe appelée « Débutants » où l'enfant, qui ne connaît souvent que sa langue maternelle, apprend le Français. A *Bacongo*,

- 5 % des dits « Instruits » n'ont pas dépassé ce stade,
- 18 % ont suivi les classes du cours préparatoire,
- 39 % ont suivi les classes du cours élémentaire,
- 18 % ont suivi les classes du cours moyen première année.

c'est-à-dire que 23 % n'ont pas une instruction suffisante pour savoir lire et écrire correctement et 79 % n'ont pas atteint la classe du C.E.P.E. suivie par 16,5 %. Au-dessus nous en avons 2 % qui sont allés à l'École professionnelle et 2 % au Lycée.

TABLEAU N° 26

**NIVEAU D'INSTRUCTION ATTEINT
POUR 1 000 HOMMES ADULTES AYANT FRÉQUENTÉ L'ÉCOLE**

Centres	Débutants	C.P.1.	C.P.2.	C.E.1.	C.E.2.	C.M.1.	C.M.2.	Ecole Profession.	Cours secondaires	
									1 ^{er} cycle	2 ^e cycle
Bacongo	53	33	143	143	243	176	165	22	22	—
Poto-Poto	14	38	91	136	206	122	254	73	24	7

A Poto-Poto, jusqu'au Cours moyen première année, nous avons un pourcentage nettement inférieur d'individus ayant suivi ces classes (60 %) mais par contre 25 % sont allés au Cours moyen deuxième année, auxquels il faut ajouter 7 % d'Écoles professionnelles et 3 % de Lycée. Ceci est logique puisque nous avons vu l'importance plus grande des personnes venues poursuivre leurs études.

La majorité des femmes s'est contentée du Cours préparatoire (1/3) ou du Cours élémentaire (40 %) ; 13 % sont allées jusqu'au Cours moyen.

Pour Bacongo, en raison de l'homogénéité du village, le calcul des différences entre ethnies n'offre aucun intérêt.

TABLEAU N° 27

**NIVEAU D'INSTRUCTION A POTO-POTO
POUR 1000 INDIVIDUS DE CHAQUE GROUPE ETHNIQUE**

Groupes	Illettrés	« Instruits »	C.E.P.E.	Brevet élémentaire
Nord	583	417	125	—
Sangha-Sangha	678	322	107	—
Boubangui	700	300	112	—
Likouala-Likouba	551	449	102	—
Oubanguiens	712	288	78	8
Batéké du Centre	836	164	39	—
Batéké Alima	861	139	23	—
Bakoukouya	757	243	49	24
Moye et M'Pila	869	131	—	—
Bacongo	691	309	91	—
Balali	624	376	32	—
Bassoundi	652	348	16	16
Mba	793	207	—	—
Résiduels côtiers	839	161	—	—
Forestiers côtiers	610	390	111	56
Belges et Portugais ...	600	400	100	—
Moyennes	713	287	67	4

Mais à Poto-Poto (Tableau 27), les populations du Nord (Tchad, Afrique occidentale) sont celles qui ont le plus faible pourcentage d'illettrés (58 %). Nous n'avons de plus instruits que les tribus des pêcheurs Likouala et Likouba (55 % d'illettrés). Viennent ensuite les Belges et les Portugais (60 %), les Forestiers Côtiers (61 %), les Lari (62 à 69 %), les peuples de la Forêt Orientale et du Fleuve avec 70 %. Enfin les tribus Batéké ont de 76 à 87 % d'illettrés.

Partout le nombre d'individus ayant atteint ou dépassé le Cours moyen deuxième année est inversement proportionnel au nombre d'illettrés. Cependant, chez les peuples de la forêt côtière, c'est-à-dire chez les populations du Haut-Gabon et du Sud-Cameroun, nous avons 28 % des immigrants qui ont atteint ou dépassé ce niveau, c'est-à-dire 71 % de ceux qui ont fréquenté l'école. Nous avons en outre 11 % de C.E.P.E. et 6 % de Brevets élémentaires (soit 28 % et 14 % de ceux qui sont allés en classe alors que la moyenne générale est 23 % et 2 %). C'est un groupe pour lequel le motif de migration vers les villes « terminer les études » joue à plein.

* * *

La ville reste le centre intellectuel du pays, non seulement en permettant aux ruraux d'acquérir une instruction plus complète, mais aussi en permettant à tous ses habitants une fréquentation plus facile et plus régulière de l'école.

Le taux de fréquentation approche déjà 90 % chez les garçons. L'école est certainement le meilleur instrument de développement de la civilisation, mais nous verrons au chapitre du travail le revers de la médaille, notamment le refus des « lettrés », même s'ils ne sont pas titulaires du C.E.P.E., de s'adapter à un travail manuel.

VI

RELIGIONS

Nous ne ferons qu'effleurer la question des religions, sans tenir compte de la répartition par ethnie ou autre car il n'y a pas, en fait, de préférence de telle ou telle tribu pour telle ou telle religion, mais simplement une plus ou moins grande activité de telle mission dans cette région. C'est un fait bien connu que les villages sont en entier de la religion du catéchiste qui y est installé.

TABLEAU N° 28

RÉPARTITION DES RECENSÉS SELON LA RELIGION
POUR 1000 DE CHAQUE

	POTO-POTO	BAÇONGO	DOLISIE
Catholiques	667	680	487
Protestants	107	155	307
Musulmans	13	4	14
Salutistes	47	66	41
Fétichistes	159	86	151
Divers et S.I.	7	9	—
Totaux	1000	1000	1000

Seul l'islamisme fait peu de prosélytes et ne sont pratiquement musulmans que les immigrants provenant de régions musulmanes. C'est la raison qui explique leur absence presque totale de Baçongo (0,4 %) où il n'y a presque pas de gens du Tchad ou d'Afrique Occidentale. Poto-Poto et Dolisie en ont sensiblement le même nombre : 1,3 et 1,4 %.

Par contre Poto-Poto et Baçongo ont sensiblement autant de catholiques. Le catholicisme reste la religion dominante du sud de l'A.E.F. (67 et 68 %). Dolisie, tout en conservant leur prééminence aux catholiques (49 %) a un nombre nettement plus élevé de protestants (31 % contre 11 et 16 % à Brazzaville). L'Armée du Salut a de 4 à 7 % de catéchumènes.

L'animisme a beaucoup plus d'adhérents dans des centres comme Dolisie (15 %) et Poto-Poto (16 %) à population très mêlée, venue parfois récemment et de très loin que Baçongo dont la population ancienne est depuis longtemps aussi profondément évangélisée que les régions voisines qui lui fournissent encore quelques immigrants (Tableau 28).

Troisième Partie

TRAVAIL, SOLDES ET NIVEAUX DE VIE

I

POPULATION ACTIVE

Jusqu'à une époque toute récente, les villes ont été un marché du travail qui maintenant arrive à saturation.

A Poto-Poto les travailleurs représentent 44 % de la population totale (24.000), contre 34 % à Bacongo (6.200) et 45 % à Dolisie (3.200).

Poto-Poto et Dolisie, villes cosmopolites, centres de regroupement des travailleurs appelés par le développement des villes européennes ont, entre de nombreux autres points communs, un pourcentage sensiblement égal de travailleurs, nettement supérieur à celui de Bacongo.

Mais il s'agit là de professions indiquées au recensement, du métier que le recensé connaît ou prétend connaître, sans pour autant l'exercer, demeurant souvent en chômage plus ou moins volontaire.

L'Inspection du Travail estime à 12.000 le nombre d'ouvriers réguliers de Poto-Poto. Il faut y ajouter environ 4.000 commerçants ou artisans libres, un millier de domestiques et cuisiniers réguliers. Le reliquat comprend donc quelque 7.000 travailleurs irréguliers, parasites, soit près du quart de la population dite « active ».

Fort peu de femmes ont indiqué une profession, une sur mille à peine : couturières, commerçantes, cultivatrices, institutrices, infirmières, etc...

En fait, et cela apparaît dans les sondages, plus du tiers des femmes accroît les ressources du ménage en cultivant un petit champ aux alentours (très rare, surtout à Poto-Poto), ou bien en vendant quelques produits du cru ou des cigarettes ; une sorte de semi-prostitution est une source de revenus pour nombre de femmes célibataires, divorcées...

Il ne sera tenu compte, pour l'étude des professions proprement dites, que des hommes.

I) PROFESSIONS

Nous avons, par mesure de simplification, ramené les quelque quarante professions retenues à huit groupes ajoutant aux sept groupes classiques celui des manœuvres (Tableau 29, Fig. 13).

TABLEAU N° 29

**NOMBRE DE TRAVAILLEURS MASCULINS DE CHAQUE GROUPE DE PROFESSIONS
POUR 1000 AU TOTAL**

Groupes de professions	Poto-Poto	Bacongo	Dolisie
Producteurs	97	48	45
Manoeuvres	138	134	216
Industrie et transport	456	501	482
Commerçants	74	66	51
Gens de maison	105	123	105
Employés de bureau	99	85	79
Police, Douane	6	2	5
Divers	25	41	17
Nombre total des travailleurs pour 1000 recensés	437	339	456

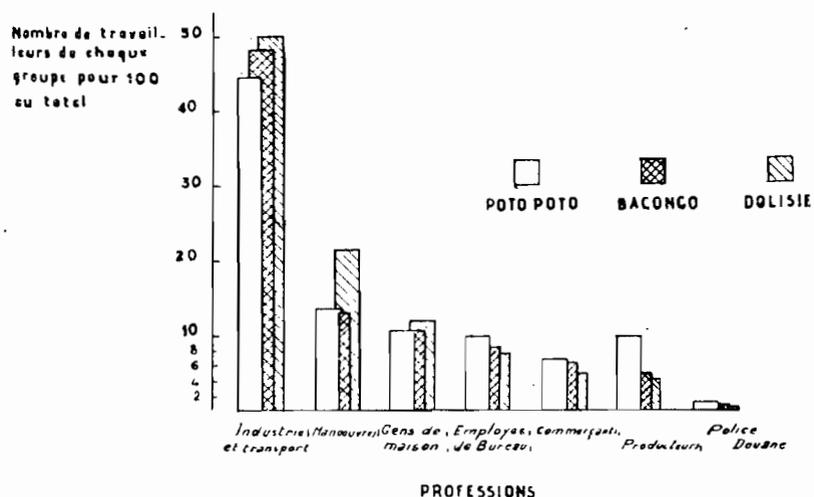


FIG. 13. — Importance comparée du nombre de travailleurs de chaque profession.

Le parallélisme presque parfait des trois courbes ne doit cependant pas faire illusion : il y a des différences assez nettes suivant les centres entre les professions proprement dites (Tableau 30).

L'importance nettement plus grande des producteurs à Poto-Poto (10 % contre 5 %) tient au fait que cette agglomération est le lieu de ralliement des populations de pêcheurs des bords du fleuve qui comptent pour plus de 8 %. Bacongo et Dolisie ont tous deux sensiblement le même pourcentage de producteurs : 5 % et tous deux aussi 3 % de cultivateurs (contre 1 % à Poto-Poto) : Dolisie, ville incomplètement évoluée a encore nombre de ses autochtones qui vivent de la culture du manioc ; Bacongo, cité solidement organisée, a su conserver quelques paysans pour la nourrir. Par contre, les foules détribalisées de Poto-Poto n'ont gardé du travail agricole que ce que l'on pourrait appeler la partie commerciale, c'est-à-dire le jardinage qui alimente en légumes la population européenne.

TABLEAU N° 30

NOMBRE DE TRAVAILLEURS DE CHAQUE PROFESSION POUR 1000 AU TOTAL

Professions	Poto-Poto	Baongo	Dolisie	Professions	Poto-Poto	Baongo	Dolisie
Pêche, Navigation	81	14	2	Cordonniers	12	7	6
Bûcherons	/	—	4	Scieurs	3	/	24
Chasseurs, Eleveurs ...	1	1	9	Charpentiers	53	41	59
Jardiniers, Cultivateurs	14	33	31	Menuisiers	56	42	31
Miniers	—	—	2	Ivoiristes	4	1	/
Manœuvres	138	134	216	Typographes	2	6	—
Métallurgie	3	/	—	Bijoutiers	2	1	—
Forgerons	6	5	10	Chauffeurs	61	82	97
Chaudronniers	—	—	1	Magasiniers	7	8	—
Mécaniciens	84	42	51	Commerçants	58	48	44
Soudeurs	1	/	/	Gens de maison	105	123	105
Electricité, Radio	14	18	3	Santé, Laboratoire	9	21	14
Maçons	113	177	142	Employés de bureau ...	87	57	51
Plombiers	3	4	/	Topographie, Dessin ...	/	1	6
Peintres	12	17	14	Enseignement	4	7	6
Savonniers	/	—	—	Religion	1	1	2
Bouchers	1	5	1	Gardes, Douaniers	6	3	5
Boulangers	3	3	5	Divers	23	40	20
Travailleurs de fibres ..	—	—	3				
Vanniers	1	1	/	Nombre total de tra-			
Tailleurs	31	56	34	vailleurs pour 1000 re-			
Matelassiers	—	/	/	censés	437	339	456

A Poto-Poto et à Baongo nous avons un nombre sensiblement égal de manœuvres (14 %). Ville moins évoluée où les immigrants, beaucoup plus récents, n'ont pu encore apprendre un métier, Dolisie en compte proportionnellement beaucoup plus (22 %). Mais dans cette rubrique, que ce soit à Brazzaville ou à Dolisie, n'ont été portés que ceux recensés comme manœuvres, sans spécialité aucune. En fait ce nombre doit être au moins doublé car il s'y ajoute celui des apprentis, « aides » des différents métiers qui travaillent un jour dans une profession, le suivant dans une autre, et sont en fait des manœuvres.

L'industrie et le transport renferment de 46 à 50 % des travailleurs, ouvriers formés et apprentis.

Le métier occupant le plus grand nombre d'ouvriers est celui de maçon. Ils sont plus nombreux à Baongo (18 %) qu'à Poto-Poto (11 %) et Dolisie (14 %). Les charpentiers (4 à 6 %) et les menuisiers (3 à 6 %) ne pouvaient qu'avoir une importance proportionnelle à celle du bâtiment.

Les transports tiennent une place importante (Poto-Poto 6 %, Baongo 8 %, Dolisie 10 %). Brazzaville, terminus du Chemin de fer du Congo-Océan doit transporter vers l'intérieur en grande partie par route les matériaux, le ravitaillement ; elle a donc de nombreux chauffeurs automobiles. Terminus du Chemin de fer, elle hébergera nombre de ses employés qui y ont d'ailleurs un « camp » spécial. Dolisie n'est qu'une étape sur la route et la ligne Brazzaville-Pointe Noire. Mais c'est un carrefour important qui approvisionne vers le Nord tous les districts de la région du Niari et une partie du Gabon. Vers le Nord-Est elle est le seul débouché pour Okondja et Franceville en pleine forêt gabonaise. Les transports automobiles se devaient de tenir une grande place en même temps que nous avions une gare importante.

Les commerçants sont plus nombreux à Poto-Poto (7,4 %) qu'à Bacongo (6,6 %) et Dolisie (5 %). C'est en effet à Poto-Poto qu'il y a le plus de « Gens du Nord », Tchadiens et populations de l'Afrique Occidentale, peuples essentiellement commerçants, du moins les émigrants.

Les Services domestiques tiennent une place importante : 12 % à Bacongo, 10,5 % à Poto-Poto et à Dolisie. Le pourcentage est plus élevé à Bacongo qu'à Poto-Poto car le premier centre ne contient que moins du tiers de la population africaine de Brazzaville tandis que le quartier européen voisin, dit du Plateau, renferme certainement plus du tiers des européens.

Nous avons ensuite de 8 à 10 % d'employés de bureau travaillant dans l'administration, les maisons de commerce. Ils sont légèrement plus nombreux à Brazzaville parce que, outre les bureaux communs à toutes les grandes villes, nous avons là le Gouvernement Général et les directions générales de tous les services administratifs et de toutes les maisons de commerce.

Le nombre d'agents de police vivant dans les agglomérations est très faible. La majorité de ceux-ci, comme les militaires, les gardes fédéraux est logée dans des camps à part dont le recensement n'entre pas dans le cadre de ce travail.

Les quelques agents de police domiciliés dans les agglomérations iront plutôt à Poto-Poto qu'à Bacongo. Ils sont ordinairement recrutés dans des groupes non autochtones pour avoir moins de parents dans la ville.

2) PROFESSIONS ET CLASSES D'AGE (Tableau 31 a, b, c, Fig. 14)

Nous ne dresserons pas la pyramide d'âge totale des travailleurs puisque la presque totalité des hommes adultes a indiqué une profession et que les femmes au contraire ne l'ont qu'exceptionnellement mentionnée.

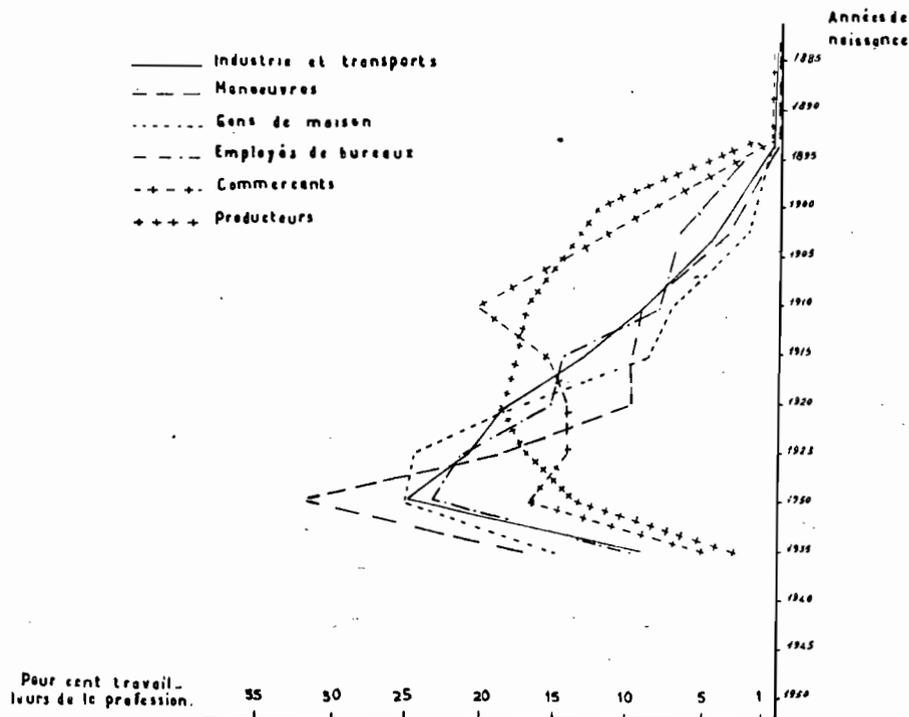


FIG. 14. — Pyramide des âges des différentes professions à Dolisie.

Par contre la répartition par classe d'âge des groupes de professions nous donne des renseignements intéressants. La courbe la plus typique est celle de Dolisie.

La classe d'âge qui emploie le plus de vieux travailleurs est celle des commerçants. Ceci tient au fait que, lorsque ces agglomérations ont pris leur essor, les commerçants sont accourus : d'où qu'ils viennent, la plupart exerçaient déjà leur métier ou devaient, si c'était des débutants, avoir eu le temps d'acquérir déjà une certaine fortune pour la mise de fonds nécessaire. A Dolisie 20 %, à Bacongo 25 % ont entre 40 et 45 ans. Mais cette courbe a deux sommets : à côté des vieux commerçants de 40 ans et plus, monte une nouvelle classe âgée de 20 ou 30 ans. La plupart ne sont que aides, employés, mais la majorité demeurera dans le commerce. A Poto-Poto même, l'attraction exercée par ce métier se traduit par un nombre de jeunes commerçants qui dépasse celui des vieux (21 % a 25 ans, 26 % a 30 ans). Les âges moyens sont relativement élevés : 38 ans à Poto-Poto, 35 à Bacongo, 34 à Dolisie.

La courbe des producteurs montre bien la désaffection des jeunes pour ces travaux, surtout la culture. En effet à Dolisie et à Bacongo où les cultivateurs sont les plus nombreux, l'âge moyen est plus élevé que celui des commerçants dans le premier centre, égal dans le second. A Poto-Poto où dominent les pêcheurs, il le suit de près. A Brazzaville il n'y a que fort peu de producteurs de moins de 30 ans et partout c'est la profession qui a le plus fort pourcentage de travailleurs de plus de 50 ans.

Ouvriers et employés de bureau ont des caractéristiques bien proches à Dolisie : âge moyen 29 ans $\frac{1}{2}$, près de la moitié de ces travailleurs ayant entre 20 et 30 ans. Mais c'est à Poto-Poto et surtout à Bacongo que nous avons un nombre élevé d'employés de 20 ans et moins. Devant la demande accrue au cours de ces dernières années, demande consécutive au développement de la bureaucratie liée à l'essor que l'on a voulu donner au pays, on a embauché de nombreux jeunes gens ayant d'ailleurs au maximum leur certificat d'études. Age moyen : 29 ans à Bacongo, 31 ans à Poto-Poto.

Les gens de maison (âge moyen : 31 ans à Brazzaville, 28 ans à Dolisie) ont leur maximum entre 20 (Dolisie) et 30 ans (Bacongo), avec, surtout à Dolisie, un nombre important de moins de 20 ans. La faiblesse de leur âge moyen tient, d'une part au nombre important de marmitons, d'autre part à la demande accrue ces dernières années de domestiques causée par l'accroissement de la population européenne. Cette demande jouait dans deux sens pour diminuer l'âge des domestiques : les maîtresses de maison préfèrent souvent des jeunes gens nouvellement arrivés de brousse, plus maniables et qu'elles forment à leurs habitudes, aux anciens domestiques à l'esprit plus revendicatif. D'autre part les immigrants récents, sans connaissance spéciale, n'ont de choix qu'entre ce métier qu'on veut leur apprendre et celui de manœuvre. Plus tard ils chercheront un « vrai métier » (voir chapitre suivant : Caractéristiques des travailleurs). Si, pour cette catégorie de travailleurs, la suroffre joue aussi sur le marché du travail, surtout à cause de la diminution de la population européenne, la moyenne d'âge des gens de maison n'en est pas pour autant augmentée.

C'est chez les manœuvres que l'âge moyen est le moins élevé (17 % et 20 % de moins de 20 ans ; 80 % ont 30 ans ou moins).

3) PROFESSIONS ET GROUPES ETHNIQUES (Tableau 32 a, b, c)

Il y a d'assez grandes variations, plus liées aux groupes proprement dits qu'aux tribus elles-mêmes, sauf peut-être pour les Résiduels côtiers pour lesquels nous verrons, à Dolisie, d'assez nettes différences entre les tribus d'un même groupe.

TABLEAU N° 32
RÉPARTITION PAR CATÉGORIE PROFESSIONNELLE
DE 1000 TRAVAILLEURS DE CHAQUE GROUPE ETHNIQUE

Groupes ethniques	Industrie et transport	Manœuvres	Gens de maison	Employés de bureau	Commerçants	Producteurs	Police Douane	Divers	Tous travailleurs
a) POTO-POTO									
Nord	300	106	153	144	251	21	8	17	492
Fleuve	399	67	60	121	95	234	10	14	385
Forêt Orientale ...	530	95	91	79	37	148	13	7	499
Batéké	287	279	171	58	48	131	1	25	548
Lari	596	88	55	110	73	53	2	23	360
Bas congolais	486	205	173	34	46	4	8	44	483
Forêt et Côte	460	101	156	165	76	30	2	10	509
Belges Portugais ..	443	83	91	169	95	74	2	43	378
Divers	466	162	96	99	57	80	8	32	415
Moyennes	456	139	106	98	74	100	6	21	438 (1)
b) BACONGO									
Balali	523	121	107	90	73	45	2	39	327
Bassoundi	518	145	139	62	51	28	1	56	361
Bacongo	531	102	33	109	95	119	—	11	313
Batéké	244	281	298	42	21	76	4	34	430
Bas-Congolais	363	170	241	99	47	9	28	43	387
Forêt et Fleuve ...	71	286	71	286	—	144	71	71	206
Forêt Côtière	331	198	306	107	8	33	—	17	443
Savane	409	182	182	137	—	45	—	45	385
Etrangers	615	154	—	154	—	77	—	—	500
Divers	—	100	400	—	—	100	—	400	384
Moyennes	501	134	123	85	66	48	2	41	339 (1)
c) DOLISIE									
Nord	362	99	77	66	319	33	22	22	623
Oubanguiens	487	51	77	128	26	103	51	77	557
Forêt Orientale ...	439	146	24	195	49	98	49	—	603
Batéké	419	361	124	36	24	18	6	12	599
Bacongo	664	43	20	51	111	103	8	—	339
Balali	584	65	15	156	85	85	—	10	380
Bassondi	675	86	93	80	26	40	—	—	436
Vili	698	13	79	105	53	13	26	13	302
Bayombe	679	75	38	113	57	19	—	19	495
Bacougni	577	134	83	120	22	17	—	47	358
Bakamba	630	109	44	87	65	65	—	—	529
Babembe	451	272	106	89	36	36	3	7	462
Badondo	741	37	/	185	37	/	—	—	303
Bambamba	387	225	194	32	65	64	32	—	660
Bandjabi	272	301	280	49	7	77	—	11	579
Batsangui	593	187	73	73	20	40	7	7	439
Bapounou	392	352	160	27	15	42	—	12	598
Babouissi	548	109	164	55	96	14	—	14	415
Bayaka	374	347	115	92	15	50	—	7	505
Baloumbou	349	136	303	61	45	61	—	45	468
Forestiers côtiers	394	131	99	213	131	16	—	16	587
Bakota	225	550	93	39	8	47	23	15	586
Belges et Portugais	657	—	128	29	143	14	—	29	461
Métis	200	—	—	—	800	—	—	—	294
Indentifiés	182	—	91	91	91	—	—	545	133
Moyennes	487	211	105	79	51	45	5	17	456 (1)

(1) Pour mille de la population totale.

Les peuples du Nord sont avant tout des commerçants : 32 % à Dolisie et 25 % à Poto-Poto (moyenne : 5 et 7 %). Ils ont aussi beaucoup d'ouvriers, mais bien moins que la moyenne (30 et 36 % au lieu de 47 %). A Poto-Poto, ils sont encore souvent domestiques, surtout les Tchadiens et les habitants de la Savane. Ils sont d'ailleurs recherchés pour cette profession.

Etant donnée l'importance de cette profession, on rencontrera beaucoup d'ouvriers chez les gens du Fleuve : 40 %, mais ils seront surtout pêcheurs : 23 % pour une moyenne de 10 %.

Les gens de la forêt orientale auront encore beaucoup de pêcheurs (15 %) venant des bords des deux Likouala et de la Sangha, mais ils auront aussi nombre d'ouvriers (53 %).

Ces deux derniers groupes ne se rencontrent pratiquement qu'à Poto-Poto.

Les Batéké ont de 30 à 40 % d'ouvriers, mais surtout de 30 à 36 % de manœuvres (moyenne 14 à 21 %), 12 à 17 % de gens de maison (moyenne 10,5 %), et, à Poto-Poto, 13 % de producteurs : pêcheurs, jardiniers.

Le sous-groupe Lari a un nombre élevé d'ouvriers : 61 % à Poto-Poto, 67 % à Baongo, 64 % à Dolisie (moyenne 45 à 50 %). Les Balali sont souvent aussi employés de bureau (16 % pour une moyenne de 8 % à Dolisie). A Baongo et à Dolisie, les Balali et les Baongo suppléeront les gens du Nord dans le commerce. Enfin, partout, les Baongo relèvent le pourcentage des producteurs car ils sont assez souvent pêcheurs (sous-tribu Manianga) et jardiniers.

Les Babembe, majorité de jeunes émigrants sans connaissance spéciale et cherchant rarement à se spécialiser, doivent leur originalité parmi les autres tribus du groupe Mba à leur isolement sur leurs plateaux. Ils sont manœuvres (partout près de 30 %) et, à Brazzaville, domestiques (17 et 35 % pour une moyenne de 11 et 12 %). Les autres tribus Mba dont le pays d'origine est actuellement la voie de passage du moyen au bas pays, en contact direct avec les Européens et depuis longtemps, fournissent une majorité d'ouvriers plus ou moins spécialisés et d'employés de bureau.

Notons à Dolisie le cas des Bayombe, certainement plus isolés dans leurs montagnes que les Babembe sur leur plateau et qui comptent 68 % d'ouvriers et 10 % d'employés de bureau : c'est que 75 % de cette tribu est originaire du Cabinda et du Congo Belge, pays où l'on a surtout poussé l'enseignement technique, développé les centres d'apprentissage, ce qui fait que lorsque les employeurs cherchent un ouvrier connaissant bien son métier, ils le choisissent souvent parmi les originaires de ces pays.

Partout les Forestiers occidentaux et les Résiduels côtiers sont domestiques (mais surtout les Bandjabi, les Bapounou, les Babouissi) et manœuvres (surtout les deux premières tribus et celles des Bayaka et des Bakota). Les Batsangui, les Bayaka, les Mpongoué et surtout les Bakouélé souvent venus en ville pour poursuivre leurs études (cf. : Deuxième partie, Chapitre VI, Niveaux d'Instruction, in fine) ont beaucoup d'employés de bureau.

Les tribus du Congo Belge et des possessions Portugaises ont à Dolisie beaucoup d'ouvriers, et de gens de maison. Partout ils sont commerçants et, à Poto-Poto, employés de bureau.

II

CARACTÉRISTIQUES DES TRAVAILLEURS

Les caractéristiques principales de ces travailleurs, qui d'ailleurs sont liées en grande partie les unes aux autres, sont en même temps des causes de bas salaires. Ce sont : la non-spécialisation, et l'instabilité.

Les recensements donnent de 14 à 22 % de manœuvres proprement dits. En fait la plupart des professions ont une forte proportion d'apprentis, d'aides, de « boys ». Le chiffre de 75 % de non spécialisés que donne l'Inspection du travail est certainement loin d'être supérieur à la vérité.

Beaucoup de ces manœuvres, de ces apprentis seront un jour dans la mécanique, le lendemain dans le bâtiment. On les retrouve trois mois plus tard domestiques ou boy-chauffeurs. Loin de chercher à conserver un métier où, en se perfectionnant, ils pourraient espérer un meilleur salaire, ils veulent atteindre de suite l'échelon supérieur et croient pouvoir y arriver en changeant de branche. Aussi resteront-ils toujours non spécialisés, ce qui explique le fort pourcentage ci-dessus, et ils ne pourront toujours que gagner un salaire minimum.

TABLEAU N° 33

TRAVAILLEURS DÉSIRANT CHANGER DE PROFESSION
(pour mille travailleurs de chaque métier)

Métiers exercés	POTO-POTO	BACONGO
Producteurs	391	286
Manœuvres	563	632
Mécaniciens	347	400
Maçons	447	421
Ouvriers divers	365	385
Artisans divers	519	/
Tailleurs	333	222
Charpentiers	500	143
Menuisiers	427	300
Chauffeurs	457	333
Commerçants	186	200
Gens de maison	456	200
Instituteurs - Infirmiers	500	—
Commis de bureau	632	364
Plantons	520	—
Employés de bureau divers ..	278	666
Total	430	313

C'est ainsi qu'à Poto-Poto 43 % et à Bacongo 31 % des travailleurs de toutes branches souhaitent changer de métier (Tableau 33). Sa proportion nettement plus faible d'instables marque une fois de plus la solide organisation de Bacongo : les enfants, les jeunes gens attendent, préparent chez leurs parents le métier auquel ils s'attacheront. Les nouveaux immigrants viennent surtout rejoindre un oncle, un frère qui les dirige de même.

En premier lieu viennent les manœuvres : 63 % à Bacongo et 56 % à Poto-Poto ne sont pas satisfaits de leur sort. Nous l'avons dit : manœuvre est un état provisoire ; on attend un autre métier : mécanicien, maçon, menuisier, charpentier, chauffeur, commerçant. Quelques-uns regrettent la pêche, l'agriculture.

Les producteurs sont assez stables : 39 % seulement désirent changer dont 19 % de pêcheurs qui souhaitent devenir commerçant, quelques-uns mécanicien...

Une forte proportion de mécaniciens de Bacongo désire changer : 40 % contre 35 % à Poto-Poto. Ils souhaitent devenir menuisier, cultivateur, chauffeur (chacun de ces métiers, 25 % des cas).

Les ouvriers du bâtiment désirent dans 42 à 45 % des cas changer de métier : mécanicien ou commerçant (25 % chacun), pêcheur, cultivateur (12 % chaque).

14 % des charpentiers de Bacongo, mais 5 % à Poto-Poto, désirent devenir commerçant (1/3), mécanicien (25 %), cultivateur ou pêcheur (ensemble 25 %).

Les menuisiers sont plus instables à Bacongo, plus stables à Poto-Poto que les charpentiers. Le quart de ces instables veut être commerçant, d'autres cultivateur, chauffeur, mécanicien, pêcheur, charpentier...

Quoique le métier de chauffeur soit assez envié, le tiers à Bacongo, 46 % à Poto-Poto, désirent changer : mécanicien pour le quart, commerçant pour 15 %, maçon, commis, tailleur, etc...

Les gens de maison sont relativement satisfaits de leur sort à Bacongo ; 25 % seulement souhaiteraient changer. C'est surtout à Poto-Poto que le métier est considéré comme provisoire ; sur 46 % de la profession : 25 % voudraient être commerçant, 20 % cultivateur ou mécanicien. Quelques domestiques voudraient devenir cuisiniers.

36 % des employés de bureau à Bacongo, 63 % à Poto-Poto voudraient changer. Le tiers veut s'installer commerçant, le quart veut une autre branche de la profession : commis désirant être comptable, comptable aspirant au secrétariat, dactylo voulant être commis, etc..., 10 % voudraient être douanier, 10 % s'engager.

Instituteurs, infirmiers se sont montrés satisfaits à Bacongo, 50 % seulement à Poto-Poto. De l'autre moitié, 50 % voudraient un emploi de bureau, 25 % s'engager dans l'armée, 12 % entrer dans les douanes.

Le métier le plus demandé est celui de commerçant. C'est aussi celui où l'on est le plus satisfait de son sort : moins de 20 % voudraient changer : des jeunes qui sont aides, « boy-magasin », voudraient être commis ou, mécanicien (20 % chaque). Des commerçants qui n'ont pas réussi au gré de leurs désirs regrettent la culture (20 %).

En résumé, 23 % des travailleurs qui veulent changer de métier à Poto-Poto et 34 % à Bacongo souhaitent devenir commerçant ; 15 % à Poto-Poto et 13 % à Bacongo souhaitent devenir mécanicien ; les mêmes proportions sont 6 et 4 % pour ceux qui souhaitent devenir chauffeur, 6 et 12 % pour ceux qui souhaitent devenir menuisier, et enfin 4 % souhaitent devenir maçon dans les deux centres.

Les raisons données sont, principalement :

- 50 % pour mieux vivre,
- 12 % parce qu'ils connaissent déjà cet autre métier,

- 7 % parce qu'un homme doit connaître plusieurs métiers,
- 7 % parce que ce nouveau métier leur plairait plus que le leur,
- 5 % « pour avoir un vrai métier »,
- 4 % pour être « libre »,
- 3 % parce qu'ils sont vieux et veulent un métier de vieux,
- 1 % pour reprendre le métier de leur race.

Restent 7 % de raisons diverses et 4 % sans indication.

Ceux qui veulent reprendre le métier de leur race sont presque tous des pêcheurs. Il s'agit de jeunes gens des tribus riveraines de l'Oubangui qui ont voulu « connaître la vie » et le regrettent maintenant.

Le métier des vieux est, dans plus de la moitié des cas, celui de commerçant, beaucoup plus rarement celui de pêcheur ou de manœuvre.

Ce sont surtout les ouvriers et les employés de bureau qui veulent être « libres », ne plus recevoir d'ordres, espérant dans ce nouveau métier agir plus à leur guise. C'est, là aussi, dans 40 % des cas celui de commerçant que l'on souhaite. Mais d'importance égale chacun, nous trouvons encore les métiers les plus divers : tailleur, commis, jardinier, agent de police, photographe, pêcheur.

L'instabilité foncière apparaît dans le fort pourcentage (12 %) de gens qui connaissent déjà un autre métier.

Mais quatre raisons (qui peuvent se ramener à trois) expliquent mieux ces trois caractéristiques fondamentales du travailleur urbain en A.E.F. : non spécialisation, instabilité et manque de conscience professionnelle :

- « Mieux vivre », raison donnée une fois sur deux.
- « Un homme véritable doit connaître plusieurs métiers » et certains ajoutent « pour être assuré de pouvoir toujours se débrouiller » (7 %).
- « Ce nouveau métier me plaît plus que le mien » (7 %).
- « Pour avoir un vrai métier » (5 %).

Ces deux dernières raisons découlent d'une même pensée que certains expriment plus clairement en ajoutant : « car c'est un métier honorable ».

Ces métiers « honorables » sont surtout ceux de mécanicien, de chauffeur et de commerçant. Parmi ceux qui permettent de mieux vivre nous retrouvons les mêmes, puis la fonction publique et enfin ce que nous pouvons appeler la « production » : agriculture et jardinage d'une part, pêche d'autre part.

Le « mieux vivre » des métiers de chauffeur et de mécanicien tient au fait que, lorsque ces travailleurs arrivent à une certaine perfection, ils sont parmi les mieux payés. D'autre part, surtout ceux du secteur privé, les chauffeurs se font de substantiels bénéfices en prenant de nombreux passagers en sus de leur chargement. Ils sont « honorables » parce que ces engins automobiles impressionnent toujours un peu le public : on doit le respect à ceux qui les dirigent à leur gré et à ceux qui savent les réparer. D'autre part l'offre dépassant souvent la demande, ce n'est souvent que par recommandation et à un prix très élevé que l'on peut avoir une place sur certains véhicules parcourant des régions peu fréquentées.

La puissance du commerçant est autre. C'est lui qui fournit au travailleur, non seulement ce dont il a besoin, mais surtout les mille futilités tentatrices et chères qui sont la ruine de nombreux Africains. Les prix sont élevés, doubles parfois de ceux des magasins européens voisins. Mais, outre l'attraction raciale, joue le fait que le marchand indigène vend à crédit. Celui-ci retrouve d'ailleurs toujours son avantage puisque les intérêts peuvent dépasser 30 % par mois.

C'est ainsi que nous avons pu voir des commis aux soldes mensuelles de 9.000 francs se retrouver sans argent le troisième jour du mois : ils ont fait des cadeaux à la famille, payé leurs dettes et la ronde infernale des achats à crédit, des emprunts recommence...

Le pouvoir du commerçant est grand. Ses revenus aussi. Il est certain que, à l'enquête, fort peu ont déclaré leurs vrais bénéfices. Cependant aucun n'a reconnu gagner moins de 6.000 francs par mois. Ils forment la majorité des revenus de 15.000 à 30.000 francs et la totalité de ceux supérieurs à 30.000 francs.

Ils sont riches, puissants, durs ; ils sont donc respectables et enviés.

Les travaux de bureau ou, plus exactement, la fonction publique sont très recherchés. Qu'il soit planton ou comptable, le fonctionnaire est assuré, lorsqu'il est « dans les cadres », d'avoir un revenu fixe et substantiel contre relativement peu de travail et la complexité de l'administration peut lui permettre d'user d'autorité vis-à-vis de ses compatriotes.

Nous comprenons ainsi pourquoi un métier comme celui de menuisier, maçon, charpentier, qui est souvent fort bien rémunéré lorsque l'ouvrier atteint une certaine habileté, est moins demandé, surtout à Poto-Poto. Certes on se laisse parfois séduire par l'attrait d'un travail bien fait, par le désir de se faire des meubles, des maisons « comme l'Européen ». Mais on n'aura pas la puissance du commerçant, et l'on aspire à exercer cette dernière profession.

Le dernier motif, à savoir qu'un homme « doit » connaître plusieurs métiers, montre que l'instabilité est profondément ancrée en eux. Cette connaissance diverse leur permettra peut-être de « se débrouiller » plus longtemps, mais certainement pas d'accéder à ce « mieux vivre » auquel ils aspirent tous. Si le chômage des employés de bureau est dû surtout au nombre sans cesse croissant de nouveaux diplômés (Certificat d'Etudes) cherchant un travail digne du « lettré » qu'ils croient être, le sort des ouvriers est plus grave : les patrons débauchent. L'Inspection du travail estime déjà à plusieurs milliers le nombre des chômeurs parmi les ouvriers réguliers. De plus en plus, seul l'ouvrier spécialisé trouvera preneur sur le marché du travail. L'autre, celui qui multiplie les cordes à son arc sans s'en assurer une bonne devra, s'il arrive à trouver du travail, se contenter de gains de moins en moins importants.

Mais cette instabilité n'est heureusement pas le fait de la totalité des travailleurs : 57 % à Poto-Poto, 69 % à Bacongo se déclarent satisfaits.

De ceux-ci, 69 % ne donnent pas de raison précise ;

14 % se déclarent trop vieux pour changer et, après tout, ajoutent-ils, ils ont un métier de vieux. Ce sont dans plus de la moitié des cas des producteurs et des commerçants ;

6 % veulent se perfectionner (1/3 de maçons, 1/4 de manœuvres) ;

5 % se plaisent beaucoup, notamment les maçons, les producteurs et les commis ;

1 % a appris par expérience que c'est dans ce métier qu'ils pouvaient le mieux vivre. Il est vrai que plus de la moitié est faite de commerçants. Parmi les autres nous avons des tailleurs, des producteurs... ;

5 % sont plus désillusionnés : c'est tout ce qu'ils savent faire (moitié de manœuvres), ou bien disent : « c'est un métier comme un autre ».

Pourtant, satisfaits ou non, tous ces travailleurs ont, un jour, choisi le métier qu'ils exercent aujourd'hui, parfois à contre cœur. Quelles ont été alors les raisons de leur choix ?

En première ligne vient l'attraction exercée sur les individus par le métier en question : 40 % des cas. Cette attraction est surtout le fait des métiers de chauffeur, mécanicien, maçon, tailleur, et, moins fortement, ceux de menuisier, charpentier, cordonnier, domestique (à Bacongo).

Par contre les manœuvres ne se sont presque jamais (6 %) sentis attirés par le travail qu'ils font.

Pour les commerçants (27 %), les chauffeurs (22 %), les mécaniciens (21 %), les maçons (17 %)..., cette attraction se complique d'un sentiment plus matérialiste : l'espoir qu'on avait d'y mieux vivre (moyenne : 17 % des travailleurs).

9 % des travailleurs se sont vu imposer leur métier, ceci de trois façons :

— par la coutume : il s'agit des pêcheurs (27 %) presque uniquement ;

— par les parents, la famille : des pêcheurs, des jardiniers, 17 % des tailleurs ;

— par le patron qui, parmi les manœuvres, en désigne un pour un travail plus spécialisé ou parmi les ouvriers en choisit un pour le pousser à se perfectionner.

2 %, surtout les maçons (11 %), veulent devenir de bons ouvriers.

Enfin 17 % des commerçants, 8 % des plantons, 4 % des producteurs (pour une moyenne de 2 %) ont vu dans leur métier une « fin de carrière », un abri sûr pour leurs vieux jours, ajoutant souvent qu'ils aspiraient au repos après une vie de travail auprès des Européens trop trépidants à leur goût.

Notons encore que plus de la moitié des instituteurs, des moniteurs, des infirmiers ont choisi leur profession « pour soigner (ou enseigner) leurs frères », « pour participer à l'évolution du pays » ; que 15 % des commis disent fièrement : « parce que je suis lettré ».

Il nous reste ceux que, ici aussi, on pourrait appeler « les désillusionnés » :

— 16 % exercent leur métier parce que c'est « le seul qu'ils ont pu avoir ». Il s'agit surtout de manœuvres (76 % de ceux-ci), de gens de maison (29 %), de plantons (46 %) ;

— « parce que ce métier en vaut bien un autre » (chauffeurs, mécaniciens, charpentiers, menuisiers...).

* * *

L'enquête chez les jeunes garçons nous apprend que cette idée du « mieux vivre », du « bien-vivre » est déjà une de leur principale aspiration, un des motifs principaux du choix du métier futur. C'est le cas de 43 % qui croient trouver ce bonheur dans le métier de commis (30 %), instituteur (20 %), de menuisier ou de mécanicien. Quelques-uns choisiront leur métier sur le conseil de leurs parents (menuisiers, cultivateurs), mais 40 % exerceront un métier qui leur plaît : commis, menuisier, tailleur, mécanicien.

La position des fillettes est nette : les deux-tiers veulent se marier, 7 % pour servir leur mari, 10 % pour enrichir la famille (par la dot), 28 % pour avoir des enfants, la plupart ajoutant « au profit de la famille », en accord en cela avec les lois matriarcales des Lari qui sont encore solides à Bacongo (où seulement a pu être menée cette enquête sur les enfants).

III

NIVEAUX DE VIE

I) SOLDES ET NIVEAUX DE VIE

La faiblesse des niveaux de vie est générale en Afrique. Les centres urbains ne font pas exception. Nous venons de voir que la médiocrité des soldes est due notamment à la non-spécialisation des travailleurs et à leur instabilité.

TABLEAU N° 34

RÉPARTITION DES TRAVAILLEURS PAR TRANCHES DE SALAIRE

REVENUS		POTO-POTO			BACONGO
Mensuels	Quotidiens	Nombre de travailleurs	Nombre moyen d'individus vivant sur une solde	Niveau de vie moyen	Nombre de travailleurs
Moins de 3.000	Moins de 100	143	2,4	936	99
3.000 à 5.999	100 à 199	549	3,5	1157	482
6.000 à 8.999	200 à 299	166	4,2	1729	296
9.000 à 11.999	300 à 399	69	4,6	2144	87
12.000 à 14.999	400 à 499	24	4,8	2657	12
15.000 à 17.999	500 à 599	21	6,6	2572	12
18.000 à 20.999	600 à 699	11	6,2	2998	6
21.000 à 23.999	700 à 799	4	7,2	3045	—
24.000 à 26.999	800 à 899	5	8,6	2956	6
27.000 à 29.999	900 à 999	1	10	2939	—
30.000 et plus	1.000 et plus	7	6,5	6482	—
Total		1000	3,7	1553	1000
Soldes moyennes mensuelles		5820	—	—	5870

C'est ainsi que 55 % des travailleurs à Poto-Poto et 48 % à Bacongo ont des soldes mensuelles allant de 3.000 à moins de 6.000 francs et 14 et 10 % gagnent moins de 3.000 francs. Cette deuxième catégorie comprend surtout des manœuvres et des apprentis payés à la journée et dont la présence au travail est tout à fait irrégulière. La première comprend la majorité des gens de maison, des jeunes ouvriers, des commis, des dactylos, etc...

17 % à Poto-Poto et 30 % à Bacongo des travailleurs gagnent de 6.000 à moins de 9.000 francs : commis anciens, ouvriers spécialisés.

11 % gagnent de 9.000 à 18.000 francs : pêcheurs, commerçants, instituteurs, infirmiers, etc...
3 % à Poto-Poto et 1 % à Bacongo ont des revenus plus élevés : ce sont quelques fonctionnaires, mais surtout de gros commerçants, beaucoup plus nombreux à Poto-Poto qu'à Bacongo.

Nous avons donc près de 70 % à Poto-Poto et plus de 58 % à Bacongo de travailleurs qui gagnent moins de 200 francs par jour (6.000 francs par mois).

Encore que ces chiffres soient bien faibles, il ne faut pas se laisser abuser par eux : plus un homme sera riche, plus il achètera de femmes et surtout plus il aura de parents et d'amis qui s'accrocheront à lui : le nombre d'individus vivant sur une solde dans chaque groupe s'élève en même temps que le montant de celle-ci. Par répercussion les niveaux de vie moyens (somme disponible pour chaque individu du groupe) ne s'élève que très lentement (Tableau 34, Fig. 15).

TABLEAU N° 35

RÉPARTITION DES RECENSÉS SELON LEUR NIVEAU DE VIE

Niveaux de vie mensuels	Niveaux quotidiens	Poto-Poto	Bacongo
Moins de 300 francs	Moins de 10 francs	2	—
300 à 599 »	10 - 19 »	135	12
600 à 899 »	20 - 29 »	196	71
900 à 1.199 »	30 - 39 »	170	139
1.200 à 1.499 »	40 - 49 »	127	132
1.500 à 1.799 »	50 - 59 »	108	64
1.800 à 2.099 »	60 - 69 »	57	171
2.100 à 2.399 »	70 - 79 »	37	64
2.400 à 2.699 »	80 - 89 »	46	110
2.700 à 2.999 »	90 - 99 »	22	117
3.000 à 4.499 »	100 - 149 »	70	51
4.500 à 5.999 »	150 - 199 »	20	22
6.000 à 7.499 »	200 - 249 »	5	34
7.500 à 8.999 »	250 - 299 »	3	10
9.000 francs et plus	300 francs et plus	2	3
Niveaux de vie mensuels moyens		1553	2027

Le tableau 35 fournit la décomposition des niveaux de vie moyens ainsi obtenus selon leur importance.

A Poto-Poto, 13 % des individus vivent avec de 10 à 20 francs par jour, 37 % avec 20 à 40 francs. En un mot, 74 % ont moins de 60 francs par jour.

A Bacongo, les niveaux apparaissent plus élevés : 42 % seulement ont moins de 60 francs par jour alors que 46 % disposent de 60 à 100 francs (16 % à Poto-Poto).

Si on considère que le minimum vital est le salaire accordé par la loi au manœuvre non spécialisé : 120 francs par journée de travail, soit sensiblement 3.000 francs par mois, nous constatons que 90 % des habitants de Poto-Poto et 88 % de ceux de Bacongo vivent avec moins de ce minimum alors que 14 % et 10 % seulement gagnent moins.

La famille joue son rôle certes, notamment à Bacongo. Si en effet on prend le mot famille, dans le sens qu'on lui donne en France, c'est-à-dire un groupe comprenant un « chef de famille » sa femme et ses enfants avec, exceptionnellement, un ascendant ou un parent à charge, nous avons, à Poto-Poto, 1,8 personne et à Bacongo, 2,2 personnes par famille, les célibataires adultes étant, surtout à Poto-Poto, de beaucoup les plus nombreux. En fait, beaucoup plus de personnes vivent sur une solde. A Poto-Poto, la moyenne est de 3,7. A Bacongo, 1.000 « groupes économiques » renferment 4.164 personnes, soit plus de 4 personnes par groupe. Ces 1.000 groupes sont alimentés par 1.446 travailleurs. En définitive, moins de 2,9 personnes vivent sur une solde.

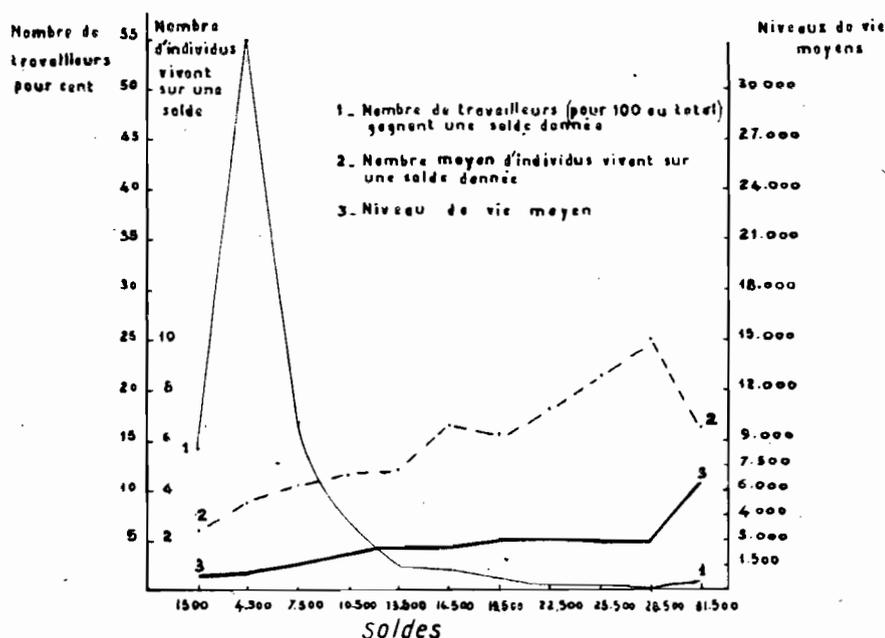


FIG. 15. — Comparaison des soldes et des niveaux de vie moyens.

La moyenne générale des salaires est de 5.850 francs, ce qui donnerait, si seuls les travailleurs et leur famille propre en vivaient, 3.250 francs par personne à Poto-Poto, et 2.660 à Bacongo. La moyenne effective de Bacongo (2.027 francs) est de peu inférieure à la moyenne théorique ; à Poto-Poto (1.553 francs) elle l'est de plus de la moitié.

C'est que l'immigration a nettement diminué à Bacongo. Lorsque, cependant, arrive un immigrant, il diminue le niveau de vie du groupe, mais le chef de famille, dont l'autorité reste très forte, lui trouve du travail. C'est ainsi que, en fait, une arrivée nouvelle se traduit souvent par un nouveau salaire, c'est-à-dire par une élévation des niveaux de vie. Ce phénomène ne se produit pas à Poto-Poto : l'immigration est encore trop forte pour que l'assimilation puisse se faire au fur et à mesure. Les parents, les amis viennent et s'incrument. L'hospitalité est moins largement pratiquée qu'à Bacongo, mais on ne peut pas toujours tourner la coutume, empêcher le visiteur de s'installer et l'autorité du chef n'est pas assez forte pour obliger le parasite à travailler. C'est à Poto-Poto seulement que nous avons, maintes fois, trouvé la réponse à la question : « Pourquoi avez-vous choisi ce métier ? » : « N'ayant plus personne pour me « soutenir » à Brazzaville, j'ai dû chercher du travail ».

Mais le mal n'est pas seulement là. Sur cet argent dont il est si peu le maître, le travailleur doit faire en outre la part des cadeaux destinés à sa famille restée en brousse, à celle de sa femme surtout. Il ne lui reste alors que bien peu de choses. Pourtant la vie citadine demande beaucoup d'argent : nourriture, vêtements, mais aussi les femmes, le cabaret, les distractions diverses.

Les budgets africains mériteraient une étude spéciale et détaillée. Il est difficile, au cours de l'enquête surtout démographique, d'obtenir des chiffres précis ayant une valeur statistique. Il faut tenir compte de trop d'éléments divers qui n'entrent pas dans le cadre de cette étude : les dépenses alimentaires varient beaucoup au cours du mois suivant que l'on attende la paye ou qu'on vienne de la toucher. Les dépenses vestimentaires ont lieu trois ou quatre fois par an : ces mois-là on se prive sur les autres « chapitres du budget ». Les cadeaux peuvent être très nombreux pendant des semaines ou des mois consécutifs puis cesser brusquement. Les fêtes religieuses (deuils, etc...) ont lieu à des intervalles imprévisibles et irréguliers, etc... Cependant l'étude rapide de plus d'un millier de budgets nous a permis de réunir les indications suivantes :

- 53 % pour la nourriture,
- 7 % pour la boisson,
- 21 % pour les vêtements,
- 10 % pour les dépenses diverses (distractions, futilités, cadeaux...),
- 5 % pour la location et l'impôt,
- 4 % pour les économies.

2) ECONOMIES (Tableau 36, Fig. 16)

Celles-ci sont de 5 % à Poto-Poto et de 3 % à Bacongo. Cette différence est due surtout au nombre nettement plus élevé à Poto-Poto de gros commerçants, riches pêcheurs qui, gagnant plus de 18.000 francs par mois (3 % contre 1 % à Bacongo), tout en n'économisant qu'une proportion nettement moindre de leurs revenus (moyenne : 5,7 % contre 9,2 % de 15 à 18.000 francs de revenus) interviennent cependant pour le quart des sommes qui y sont économisées.

TABLEAU N° 36

IMPORTANCE DES ÉCONOMIES (POTO-POTO)

Groupes de soldes	Nombre d'épargnants en % des travailleurs gagnant telle solde	Importance des économies du groupe en pour mille des sommes gagnées par le groupe
Moins de 3.000 francs	3	9
3.000 à 5.999 »	8	10
6.000 à 8.999 »	17	20
9.000 à 11.999 »	28	48
12.000 à 14.999 »	37	54
15.000 à 17.999 »	57	92
18.000 à 20.999 »	64	54
21.000 à 29.999 »	50	37
30.000 francs et plus	43	97
Total	14 %	5 %

Il est évident que les individus gagnant moins de 3.000 francs et même moins de 6.000 francs, peuvent difficilement faire des économies : 3 et 8 % représentant à peine 1 % des sommes gagnées. Au fur et à mesure que les soldes augmentent et ceci jusqu'à 21.000 francs, le pourcentage des épargnants s'accroît jusqu'à 64 % des travailleurs du groupe. Déjà de 18 à 21.000 francs l'accroissement est plus lent. Au-dessus un nombre de moins en moins grand d'individus fait des économies : d'une part ils sentent leur avenir assuré et n'ont besoin d'économiser ni pour bâtir, ni pour ouvrir un commerce (il s'agit le plus souvent de commerçants), ni pour se marier, motifs fréquents (voir ci-après), d'autre part, ils remettent dans le commerce une bonne part des bénéfices inutilisés, enfin, et surtout parce que leur fortune a attiré le ban et l'arrière-ban des parents et des « amis » qu'ils ne peuvent pas, ne serait-ce que par orgueil, ne pas accepter d'entretenir. C'est dans ces catégories de fortune que, famille comprise, on voit des groupes économiques de 15 ou 18 personnes pour un ou deux travailleurs.

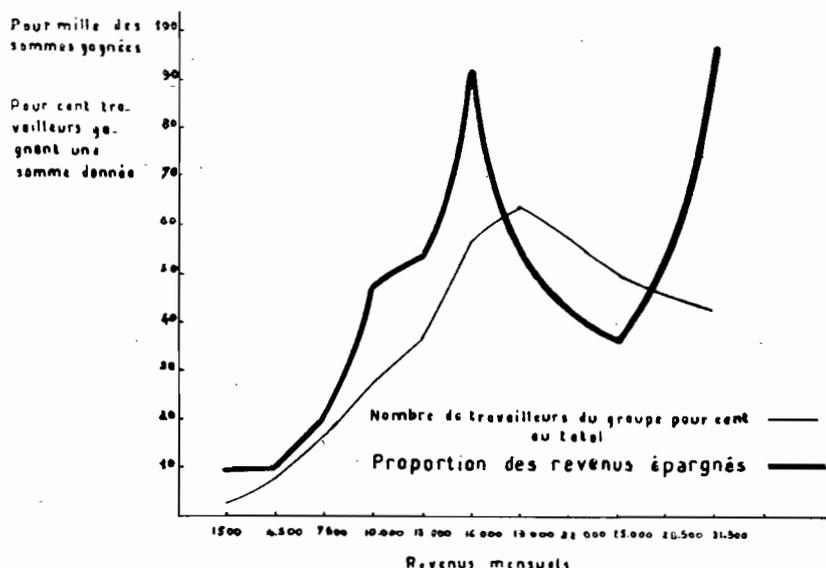


FIG. 16. — Importance des économies suivant les soldes.

Les deux courbes : proportion des sommes épargnées et proportion des travailleurs de chaque tranche de revenus, se suivent de très près.

En définitive 14 % des travailleurs de Poto-Poto et 27 % de ceux de Bacongo font des économies représentant 5 % et 3 % des sommes gagnées.

Dans quel but économise-t-on ? (Tableau 37)

40 % des épargnants de Poto-Poto et 43 % de Bacongo regroupent 30 et 37 % des économies pour l'avenir. En ville l'entraide, naturelle au village, si elle ne disparaît pas, diminue sensiblement. C'est qu'ici la vie est dure. On songe d'abord à soi. On songe à l'accident, à la maladie possibles qui empêcheront de travailler. Puis, parfois, on pense au moment où, devenu vieux, peut-être retournera-t-on au village et à la nécessité d'y faire alors bonne figure.

Nous avons vu que le commerce était la profession à laquelle aspiraient nombre de travailleurs : 21 % à Poto-Poto, 17 % à Bacongo des épargnants travaillent dans ce but et regroupent 26 % et 14 % des économies.

C'est seulement à Poto-Poto (et moins de 5 % des épargnants) que des commerçants économisent pour acheter un camion afin d'« accroître leur commerce et leur richesse », 13 % des économies sont destinées à ces achats.

TABLEAU N° 37

RÉPARTITION DES ÉCONOMIES ET DES ÉPARGNANTS SELON LE BUT DE L'ÉPARGNE

BUTS	POTO-POTO		BACONGO	
	Economies	Epargnants	Economies	Epargnants
	pour 1000 fr.	pour 1000	pour 1000 fr.	pour 1000
Prévoyance	279	397	367	433
Commerce	263	206	136	167
Achat d'un camion	129	46	—	—
Construction	92	221	356	233
Achat d'une concession	70	53	—	—
Achat de pirogues, filets, etc...	64	38	—	—
Prévision de fêtes religieuses ...	39	23	—	—
Prévision de mariage	22	46	11	33
Achat d'outil, matériel	14	38	37	67
Divers	19	31	93	67
Sans indication	9	31	—	—
Total	1000	1130 (1)	1000	1000

(1) Le total dépasse 1000 parce que certaines personnes économisent dans deux ou plusieurs buts déterminés : par exemple pour construire et en prévision d'une fête.

Bâtir, et parfois « en dur », c'est-à-dire en pierre ou en briques cuites est un idéal largement répandu : 22 % des épargnants de Poto-Poto et 23 % à Bacongo sont guidés par ce souci et y consacrent 9 et 36 % de l'épargne totale.

D'aucuns préfèrent acheter une concession toute bâtie : 5 % des épargnants avec 7 % des économies.

Des pêcheurs (4 %) regroupent 6 % de l'épargne pour remplacer pirogues et filets lorsque le besoin s'en fera sentir, ou pour en racheter d'autres.

On pense parfois à ces fêtes religieuses, à ces « retraits de deuil » où l'on se doit d'inviter et de traiter largement famille et amis : 2 % des épargnants, 4 % des sommes.

Moins de 5 % économisent en vue du mariage et seulement des sommes dérisoires : 2 % (Poto-Poto). Ces petits nombres d'épargnants et ces faibles économies sont normaux à Bacongo (3 % et 1 %) où la coutume, encore respectée, prévoit que c'est la famille qui doit payer la dot. A Poto-Poto, la désuétude où tombe la tradition devrait pousser les jeunes gens à épargner en vue de leur mariage. Il n'en est rien. On refuse d'obéir à la coutume parce que souvent elle contraint des instincts, pas les meilleurs d'ailleurs, mais on compte sur elle pour les avantages que l'on peut en tirer.

4 et 7 % économisent 1 et 4 % des sommes pour acheter de nouveaux outils et instruments de travail.

Quatrième Partie

MOUVEMENTS NATURELS DE LA POPULATION

I

ÉTAT MATRIMONIAL

Une des caractéristiques principales des centres urbains, plus ou moins prononcée suivant les agglomérations, mais néanmoins générale, est la faible importance de l'élément féminin. Si nous considérons, non plus l'ensemble de la population mais les mariables seuls, les taux de féminité sont encore plus réduits : 605 à Poto-Poto (contre 685), 747 à Bacongo (contre 885) et 593 à Dolisie (contre 660). C'est la raison pour laquelle nous avons tant d'hommes célibataires dans les villes : 63 % des mariables et 48 % des plus de 20 ans à Dolisie, 40 et 30 % à Bacongo (Tableau 38).

TABLEAU N° 38

RÉPARTITION DE 1000 MARIABLES DE CHAQUE SEXE SELON L'ÉTAT MATRIMONIAL

	Célibataires		Mariés		Divorcés		Veufs	
	Bacongo	Dolisie	Bacongo	Dolisie	Dolisie	Bacongo	Bacongo	Dolisie
Hommes	392	573	579	418	3	29		6
Femmes	45	174	955	795	9	0		22

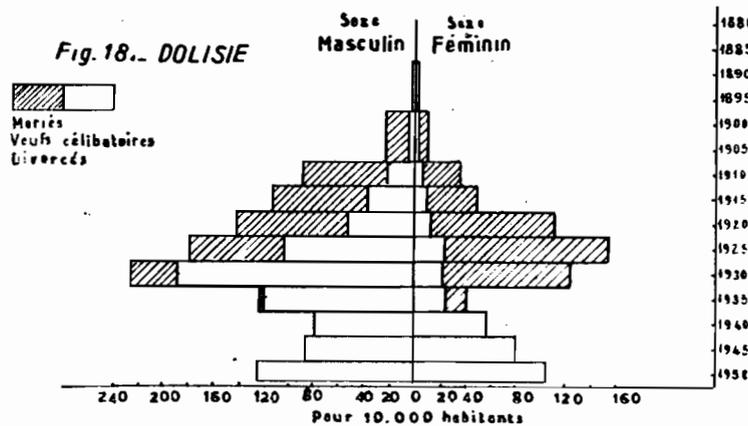
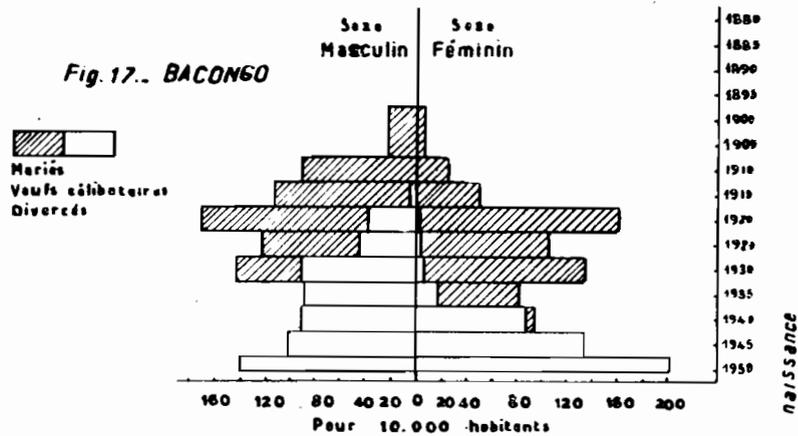
1) ÉTAT MATRIMONIAL, ET AGE (Tableau 39, Fig. 17 et 18)

Nous avons ici, une fois de plus, de nettes différences entre Bacongo, solidement organisé socialement et familialement et Dolisie, centre en pleine gestation.

À Dolisie les hommes ne se marient guère avant 25 ou 30 ans, mais à tous âges le nombre de célibataires reste à un niveau élevé que le manque de femmes ne suffit pas à expliquer :

l'afflux à Dolisie n'est pas assez ancien pour que les hommes de 30 ans et plus n'aient pas pris femme avant de venir, dans ces villages où le taux de féminité atteint et dépasse parfois 1.500. D'autre part les sondages ont prouvé que la majorité des hommes qui se marient retournent chercher une femme au village. La principale condition mise au mariage d'un homme est son honorabilité aux yeux des notables. Nous pouvons donc supposer que beaucoup ont quitté leur village parce que mésestimés, soit par leur conduite, soit parce qu'ils ne pouvaient se plier aux règles strictes du clan. D'autres aussi sont venus gagner l'argent nécessaire à la dot. Et nous arrivons ainsi facilement aux 47 % de mariables célibataires.

PYRAMIDES des âges selon l'état matrimonial



Le fait apparaît encore lorsqu'on compare l'âge moyen des mariés et l'âge au mariage. Alors que 11 % des mariés l'ont été entre 15 et 19 ans, nous n'avons ici que 3 % des hommes de cette classe d'âge qui soient mariés.

TABLEAU N° 39

**NOMBRE DE CÉLIBATAIRES POUR 1000 RECENSÉS
DE CHAQUE SEXE ET DE CHAQUE CLASSE D'ÂGE**

Année de naissance	Âges	Hommes		Femmes	
		Bacongo	Dolisie	Bacongo	Dolisie
1878-1887	65-74	—	200	—	500
1888-1897	55-64	—	368	—	154
1898-1907	45-54	—	194	—	260
1908-1912	40-44	—	246	—	130
1913-1917	35-39	48	257	—	115
1918-1922	30-34	225	360	12	95
1923-1927	25-29	375	578	17	137
1928-1932	20-24	690	876	33	170
1933-1937	15-19	1000	978	238	545
1938-1942	10-14	1000	1000	963	1000
1943-1951	0-9	1000	1000	1000	1000

Les âges moyens des divers états matrimoniaux, nous montrent un âge assez élevé pour les célibataires hommes : 25 ans pour les mariables. Chez les femmes, le même âge moyen est de 20 ans $\frac{1}{2}$ pour les mariables, car on sait combien est petit le nombre de femmes adultes célibataires (Tableau 40).

TABLEAU N° 40

**ÂGES MÉDIANS ET ÂGES MOYENS DES RECENSÉS
SELON L'ÉTAT MATRIMONIAL ET LE SEXE**

	Célibataires mariables		Mariés		Veufs		Divorcés	
	Bacongo	Dolisie	Bacongo	Dolisie	Dolisie	Bacongo	Bacongo	Dolisie
Âges moyens } Hommes } Femmes	20 $\frac{1}{2}$	25	35 $\frac{1}{2}$	34 $\frac{1}{2}$	38 $\frac{1}{2}$	33	—	36
	15 $\frac{1}{2}$	26 $\frac{1}{2}$	27	29	45 $\frac{1}{2}$	—	—	33
Âges médians } Hommes } Femmes	21 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	34 $\frac{1}{2}$	33 $\frac{1}{2}$	40	32	—	35 $\frac{1}{2}$
	16 $\frac{1}{2}$	24 $\frac{1}{2}$	27	27	46	—	—	31 $\frac{1}{2}$

A *Bacongo*, par contre, nous n'avons plus que 69 % (au lieu de 88 %) de célibataires de 20 à 24 ans et pratiquement plus aucun au-dessus de 40 ans. Certes le taux de féminité est faible, mais lorsque l'homme est arrivé à l'âge adulte, il fait venir une femme du village. Nous avons vu que 85 % des femmes viennent à *Bacongo* pour cette raison. S'il n'a pas une fortune suffisante, il trouve selon la coutume, un parent (l'oncle maternel ordinairement) qui paiera la dot à sa place et qu'il remboursera ensuite. Par ailleurs, le jeune homme ne peut se marier sans l'autorisation de cet oncle.

Il n'y a presque pas à Bacongo de femmes divorcées ou veuves. Nous verrons que le divorce, quoique moins fréquent qu'à Poto-Poto, atteint néanmoins 20 % des ménages. Mais ici la coutume est puissante : il n'existe pas pour elle de délai de viduité ; le clan remarie la divorcée le plus tôt possible, pour récupérer la dot qu'il a été obligé de reverser à la famille du mari.

Quoique la ville soit récente, Dolisie a un nombre plus élevé de veuves et de divorcées. La coutume, plus vivace qu'à Poto-Poto, y est cependant bien moins puissante qu'à Bacongo, surtout pour les questions familiales. Aussi l'agglomération sert-elle de refuge aux femmes qui veulent échapper au clan. Plus de 3 % des mariables sont divorcées ou veuves contre moins de 1 % chez les hommes, pour, ne l'oublions pas, une proportion de une femme pour deux hommes.

C'est ainsi que, chez les Bacougni, nous avons 7 % de veuves et de divorcées, le taux le plus fort de Dolisie : c'est la tribu au milieu de laquelle est installée la ville, symbole de la liberté.

2) ÉTAT MATRIMONIAL, ET PROFESSIONS (Tableau 41)

Il n'y a pas de liaison de cause à effet entre les deux faits, encore que le salaire influe beaucoup sur la possibilité d'économiser la dot pour acquérir une femme. Mais, d'un autre côté, les jeunes immigrants sont manœuvres avant d'apprendre un autre métier, à un âge où ils ne songent pas au mariage.

TABLEAU N° 41

NOMBRE DE CÉLIBATAIRES PAR 1000 TRAVAILLEURS DE CHAQUE GROUPE A DOLISIE

Groupe de Professions	Célibataires
Industrie et transport	514
Manœuvres	731
Gens de maison	642
Employés de bureau	418
Commerçants	476
Producteurs	463
Police, Armée	111
Divers	661
Total	573

La courbe des mariés suivant les professions suit sensiblement celle des professions par classe d'âge.

Moins de la moitié des ouvriers sont mariés. Cela est dû au grand nombre d'apprentis, d'aides, etc...

La majorité des manœuvres (73 %) est célibataire. C'est le métier qui contient le plus de jeunes gens, mais ce pourcentage signifierait que tous les manœuvres jusqu'à 35 ans sont célibataires. En fait ils sont répartis sur toutes les classes d'âge : pour celui qui n'a pu sortir de l'ornière, qui n'a pu apprendre un « vrai métier », l'acquisition d'une femme est difficile, surtout si, en outre, il rencontre l'hostilité des notables du clan (cf. ci-dessus).

L'« honorabilité » des travaux de bureau, l'assurance de l'avenir qu'ils semblent donner, leurs soldes élevées font que là, au contraire, nous avons une majorité de mariés (88 %).

Dans la police l'âge avancé et la proportion également élevée (89 %) de mariés vont de pair.

Bien que les producteurs soient parmi les plus âgés, on ne rencontre chez eux que 54 % de mariés. Cela semble dire que la plupart d'entre eux, qui ont émigré à un âge pourtant déjà avancé n'ont pu trouver femme au village, par manque d'argent peut-être mais plutôt pour les raisons sociales déjà mentionnées.

Il se trouve encore moins de mariés parmi les commerçants (52 %). Mais le fait s'explique mieux. Nous avons ici 35 % de commis de magasin, de jeunes commerçants, qui ont moins de 25 ans, tous célibataires. Les anciens, au contraire, solidement installés, sont mariés avec généralement de nombreux enfants.

3) POLYGAMIE

Celle-ci est nettement moins fréquente dans les villes que dans les campagnes.

Dolisie qui reste à bien des points de vue fortement rurale n'a que 1,2 femme par ménage (dans les districts à forte émigration, 1,56) ; les ménages à Bacongo et Poto-Poto n'ont, respectivement, que 1,06 et 1,08 femme.

Bacongo est une agglomération relativement ancienne qui subit l'influence antipolygamique des Français. Mais surtout nous avons une population en grande partie originaire de Brazzaville et des environs immédiats où le prix de la dot est très élevé, où il est donc difficile d'avoir plusieurs femmes. D'ailleurs la cherté de la vie en général à Brazzaville n'y permet pas, pour beaucoup, l'entretien de plusieurs femmes.

À *Poto-Poto*, la diversité des tribus, l'éloignement parfois très grand du lieu d'origine des immigrants pourraient donner des taux de polygamie plus élevés. Ceci n'est en fait pas sensible (1,08 contre 1,06).

TABLEAU N° 42

NOMBRE DE FEMMES PAR HOMME MARIÉ SUIVANT LES GROUPES ETHNIQUES (Dolisie)

Groupes ethniques	Nombre d'hommes mariés ayant			Nombre moyen de femmes par homme
	1 femme	2 femmes	3 femmes et plus	
	pour 1000			
Bakota	977	23	—	1,02
Forestiers côtiers	952	48	—	1,05
Belges et Portugais	975	—	25	1,05
Nord de l'A.E.F.	935	52	13	1,08
Centre du Moyen-Congo ..	885	102	12	1,13
Sud-Gabon	778	177	45	1,27
Vili	674	256	70	1,40
Bacogni	665	270	65	1,41
Divers	976	24	—	1,02
Total	833	138	29	1,20

C'est que les immigrants viennent jeunes : 64 % avant 22 ans, 82 % avant 27 ans, donc une majorité de célibataires, puis de monogames puisque c'est surtout à partir de 30 ans que l'on devient polygame. Le nombre réduit de femmes freine la polygamie ; de même la cherté de la vie. Nous reviendrons sur la disparition des lois coutumières qui laisse une bien plus grande

liberté aux femmes, diminuant le pourcentage des mariées. Enfin le divorce joue lui aussi puissamment contre la polygamie. Nombreux sont les hommes qui, venus polygames, se retrouvent monogames, voire célibataires...

Nous n'avons que fort peu de différences entre les tribus : de 1 femme à 1,2 femme par ménage. Les deux tiers de ces tribus gravitent autour de 1,1 et 95 % en ont de 1 à 1,15.

Par contre *Dolisie* est une ville jeune où les lois coutumières, sans être aussi strictes qu'à Baongo, n'ont pas subi la détérioration qu'elles connaissent à Poto-Poto. Le fait que les ménages de polygames sont arrivés depuis très peu de temps en raison de la jeunesse du « grand Dolisie », joint à celui que les femmes très souvent suivent l'homme après quelques années expliquent que les divorces n'ont pas encore atteint la fréquence de Brazzaville. La cherté moindre de la vie, le caractère beaucoup plus rural de l'agglomération (*Dolisie* est 10 fois moins importante que Brazzaville) jouent dans le même sens. Enfin les ménages dont le lieu d'origine est voisin ont un taux de polygamie plus élevé.

De nombreuses tribus ont des taux de polygamie très proches. Aussi avons-nous pu réunir les groupes ethniques en huit catégories (Tableau 42) :

Les Bakota du Nord-Ouest du Gabon sont parmi ceux qui ont le moins de femmes : 1,02 par ménage avec 97,7 % de monogames.

Les Forestiers côtiers divers sont en majorité originaires de la côte gabonaise. Étant donnée l'ancienneté de notre installation sur cette côte, nous avons certainement là les tribus les plus anciennement christianisées et la lutte menée par les missions ne peut, à si longue échéance, manquer de porter quelques fruits : 1,05 femme par homme, 95,2 % de monogames.

Les Belges et les Portugais, auxquels nous avons ajouté les Bayombe, en majorité originaires des mêmes pays ont, eux aussi, 1,05 femme par homme et 97,5 % de monogames. Ce pourcentage est aussi dû en grande partie à la forte lutte menée dans ces pays contre la polygamie.

Sous le nom de Peuples du Nord nous retrouvons, avec une moyenne de 1,08 femme par homme et 93,5 % de monogames, les gens précédemment classés sous cette rubrique, les Oubanguiens et les tribus de la forêt orientale. La principale raison du nombre relativement faible de polygames doit être recherchée dans le fait que ces populations sont loin de chez elles. Venus jeunes, il est difficile aux hommes de retourner au village prendre une nouvelle femme, et les mariages inter-ethnies sont rares. C'est aussi dans leurs quartiers que l'on rencontre le plus de femmes Bacougni, concubines ou prostituées.

Les groupes du centre du Moyen-Congo : Batéké d'une part, Lari d'une autre et enfin les Babembé, Bakamba, Badondo ont un indice de polygamie qui varie assez peu autour de 1,13 femme par homme (88,5 % de monogames).

Plus à l'Ouest les taux augmentent très vite.

Les groupes du Sud-Gabon et de la frontière Gabon-Moyen-Congo ont un taux de nuptialité très faible et presque toujours inférieur à la moyenne, car nous avons là une majorité de jeunes émigrants. Mais, à l'intérieur des mariés, le nombre de polygames est élevé : Proches de chez eux ils peuvent, dès qu'ils en ont les moyens, avoir facilement des épouses : 1,27 femme par homme (77,8 % de monogames).

On peut considérer les Vili comme intermédiaires entre les populations du Bas Moyen-Congo et celles du Sud Gabon. Leur taux de polygamie sera proche de celui de ces derniers et accru même par le fait qu'ils comptent surtout des ouvriers spécialisés, des employés de bureau, des commerçants, tous gens économiquement forts, donc pouvant s'offrir le luxe (en ville) d'avoir 7 % (le plus fort taux à *Dolisie*) de polygames ayant trois femmes et plus (67,4 % de monogames, 1,4 femme par homme).

Le cas des Bacougni est un peu particulier (1,41 femme par homme, 66,5 % de monogames). Les environs de Dolisie sont leur pays. L'émigration vers d'autres centres avait commencé bien avant l'essor de Dolisie faisant monter, dans les cantons Bacougni ruraux, les taux de féminité à 1.647 femmes pour 1.000 hommes, le taux de polygamie s'établissant lui-même à 1,56 femme par ménage. Le développement de la ville a bien appelé de jeunes ménages, de jeunes célibataires, mais pas suffisamment pour faire baisser ce taux. Et la proximité des villages de même ethnie permet de trouver facilement femme.

La religion joue assez peu. Un graphique nous donnerait 4 courbes pratiquement confondues pour les catholiques, les protestants, les musulmans et les fétichistes puisqu'ils ont respectivement 16,3, 16, 15,1 et 16 % de polygames. Quoique le Coran autorise 4 femmes aux musulmans, ils n'en ont ici jamais plus de 3 et par là même un taux de polygamie inférieur de 1 % aux religions chrétiennes.

Seuls les salutistes ont une bien plus forte proportion de polygames : 32,7 %.

4) AGE AU MARIAGE (Tableaux 43 et 44)

TABLEAU N° 43
AGE DES HOMMES AU MARIAGE

Ages au mariage	Monogames et polygames au premier mariage			Polygames au deuxième mariage			Polygames autres mariages
	Poto-Poto	Bacongo	Dolisie	Poto-Poto	Bacongo	Dolisie	Dolisie
	pour 1000						
Moins de 15 ans	—	18	20	—	—	—	—
15 à 19 »	170	241	164	—	62	9	—
20 à 24 »	408	324	335	127	62	115	36
25 à 29 »	231	269	286	230	94	265	107
30 à 34 »	119	112	128	207	313	266	357
35 à 39 »	52	18	53	161	281	133	143
40 à 44 »	9	18	11	195	94	159	286
45 à 49 »	9	—	3	69	94	53	71
50 ans et plus	2	—	—	11	—	—	—
Total	1000	1000	1000	1000	1000	1000	1000
Ages moyens	25 ans	24 ans	25 ans ½	33 ans ½	29 ans ½	31 ans ½	35 ans

23 à 25 % des femmes se sont mariées avant 15 ans (à 13 et 14 ans). C'est de 15 à 19 ans que les femmes se marient le plus souvent : de 52 à 59 %. De 20 à 24 ans nous en avons de 15 à 18 %.

Le rang de l'épouse ne semble pas influencer son âge au mariage : parmi les épouses de polygames, on remarque simplement un peu moins de femmes épousées avant 15 ans, compensé par un nombre un peu plus élevé de femmes épousées entre 15 et 19 ans.

Chez les hommes l'âge au mariage est de 25 ans pour la première femme, 34 ans pour les autres à Poto-Poto ; à Bacongo, nous avons 24 et 33 ans. Dolisie avec son fort pourcentage de polygames nous permet de calculer l'âge au mariage des hommes pour chacune des femmes : 25 ans pour la première femme, 31 ans pour la seconde, 34 ans pour les suivantes.

TABLEAU N° 44
AGE DES FEMMES AU MARIAGE

Age	Poto-Poto	Baongo	Dolisie
	pour 1000		
Moins de 15 ans	231	250	118
15 à 19 ans	588	522	473
20 à 24 »	149	184	318
25 à 29 »	30	22	82
30 à 34 »	2	22	9
Total	1000	1000	1000
Ages moyens	17 ans	17 ans	20 ans

Pour les hommes la courbe des polygames diffère donc de celle des monogames ne se déplaçant vers le haut.

Un très faible pourcentage des hommes se marie avant 15 ans ; 17 % à Poto-Poto, 24 % à Baongo se marient entre 15 et 19 ans. Ceci fait apparaître une fois de plus à Baongo, la solidité des liens familiaux qui fait que, dès que l'homme est jugé adulte, sa famille lui procure une femme. Mais c'est surtout de 20 à 35 ans que les hommes prennent leur première épouse : 74 à 78 % dont 33 à 41 % de 20 à 24 ans. A Baongo, passé cet âge, presque tous les hommes sont mariés. 5 % à Poto-Poto ont dû atteindre 35 à 40 ans.

Très rares sont les hommes qui prennent une seconde épouse avant 25 ans. A Baongo même il y en a très peu avant 30 ans. Cela provient de ce que, si à Poto-Poto nombre d'hommes arrivent, parfois de très loin, avec plusieurs femmes, à Baongo, par contre, une grosse partie des hommes de cet âge est née en ville, ou, s'ils sont nés à l'extérieur, c'est dans un périmètre où le coût de la vie en général et le prix des dots en particulier sont élevés. Or, une fois marié, si l'homme est beaucoup plus indépendant de sa famille, il ne doit plus espérer que celle-ci fournisse une nouvelle dot. Il ne doit plus compter que sur lui. Il lui faut donc plus de temps pour économiser une dot d'un montant bien supérieur.

Un autre caractère, que ce soit à Poto-Poto ou à Baongo, apparaît nettement à partir du deuxième mariage. Les courbes ont deux sommets : un groupe important prend une deuxième femme de 25 à 35 ans et un autre de 40 à 45 ans. Pour le troisième mariage les sommets sont à 30-35 ans et 40-45 ans. On peut donc diviser les polygames en deux groupes :

— ceux qui, sensiblement de 5 en 5 ans prennent une nouvelle femme (le chiffre 4, du moins dans les centres urbains, est rarement dépassé). Nous avons dans cette catégorie les individus originaires d'une famille assez riche et ceux qui ont eu de suite une situation suffisamment élevée pour pouvoir agir ainsi.

— ceux qui, après avoir pris une première femme entre 20 et 30 ans ont dû attendre longtemps un état suffisamment prospère, ou mieux, d'hériter de la ou des femmes d'un frère, ce qui repousse de 10 ou 15 ans l'acquisition d'une autre femme.

5) DIFFÉRENCE D'ÂGE DES ÉPOUX (Tableaux 45 et 46)

A Dolisie la différence d'âge moyenne varie du simple au triple, suivant qu'il s'agit de monogames ou de polygames à 4 épouses.

A l'intérieur de chaque groupe l'amplitude des variations est grande.

Les femmes de monogames et les premières épouses de polygames ont, cela se conçoit, des caractères semblables. A peine note-t-on une différence d'âge légèrement plus faible dans les premiers mariages de polygames, due au fait que ceux-ci, ordinairement originaires de familles plus riches, ont eu la possibilité de prendre femme plus tôt.

TABLEAU N° 45

DIFFÉRENCE D'ÂGE MOYENNE DES ÉPOUX

Etats matrimoniaux	Poto-Poto	Baongo	Dolisie
Monogame	8 ans	8 ans	5 ans $\frac{1}{2}$
Polygames : Première épouse	8 ans	8 ans	5 ans $\frac{1}{2}$
Polygames : Deuxième épouse ...	} 14 ans	14 ans	10 ans $\frac{1}{2}$
Polygames : Troisième épouse ...			14 ans
Polygames : Quatrième épouse ...			18 ans

TABLEAU N° 46

DIFFÉRENCE D'ÂGE DES ÉPOUX
(MONOGAMES ET POLYGAMES AU PREMIER MARIAGE)

Différence d'âge	Poto-Poto	Baongo	Dolisie	
Femmes plus âgées	} 20	} —	2	
			15	2
			10	13
			5	60
0	129	153	222	
Hommes plus âgés	} 5	} 391	364	
			10	212
			15	91
			20	23
			25	9
			30	2
			35	—
40	1			
Totaux	1000	1000	1000	
Différences moyennes	8 ans	8 ans	5 ans $\frac{1}{2}$	

Ce sont les femmes plus jeunes de 5 ans que leur mari qui sont les plus nombreuses : 36 % en moyenne. Si nous y ajoutons 17 % de femmes ayant le même âge que celui-ci et 25 % ayant 10 ans de moins, nous avons le groupe principal : 78 % du total. Notons cependant encore 11 % de femmes ayant 15 ans de moins.

Les femmes plus âgées sont rares : 4 % à Bacongo, 1 % à Poto-Poto et 8 % à Dolisie. Il s'agit ici, outre quelques mariages normaux, de femmes « héritées » d'un frère, d'un parent décédé.

Les polygames sont trop peu nombreux à Brazzaville pour qu'il soit possible de tirer des conclusions autrement que pour la première femme. Notons cependant que la différence d'âge des époux polygames (mise à part la première femme) est de 14 ans. Sur la courbe des différences d'âge, le nombre maximum de ménages bigames est, partout, à 10 ans. A Dolisie, si nous avons encore près de 6 % de femmes plus âgées, nous n'avons plus que 9 % de femmes de même âge et 17 % de femmes ayant 5 ans de moins que leur mari. Plus de la moitié a 10 ou 15 ans de moins.

Pour les troisièmes épouses, le sommet de la courbe est aussi chez les femmes de 10 ans plus jeunes que leur mari, mais nous avons en outre 48 % de femmes ayant 15 et 20 ans de moins.

Le nombre des quatrièmes épouses est très faible, mais le maximum apparaît néanmoins nettement avec 2 femmes sur trois âgées de 15 ans de moins que leur mari.

Bacongo n'a que 40 % de célibataires chez les hommes de plus de 20 ans. Cela est d'abord dû au fait que le nombre de femmes y est relativement plus élevé, mais c'est surtout parce que 95 % des femmes nubiles sont mariées, de même que la totalité de celles qui ont plus de 30 ans.

A Poto-Poto et Dolisie nous avons 60 % de célibataires. C'est que le taux de féminité y est beaucoup moins élevé mais aussi que, en raison de leur rareté, les femmes y prennent « une conscience aiguë de leur valeur marchande »¹. Si l'on ajoute que la dissolution de l'autorité des chefs claniques ne peut plus obliger la femme à se marier, nous comprendrons que, surtout à Poto-Poto, les femmes jeunes préfèrent se mettre au service d'hommes riches, ou se livrer à la prostitution qui, tout en leur assurant de substantiels bénéfices, les laisse beaucoup plus libres.

6) DIVORCE

Les femmes mariées veulent, elles aussi, se montrer exigeantes : peu de travail, beaucoup de liberté et d'argent. Pour cela elles ont recours à l'argument puissant du divorce facile.

A Poto-Poto 24 % et à Bacongo 20 % des mariages se dissolvent ainsi.

Sur 100 divorces, 55 ont lieu par départ de la femme, 45 par renvoi de la femme par le mari.

Mais dans 68 % des cas la séparation a lieu parce que la femme ne trouve plus la vie agréable, que son époux la fait trop travailler, ou parce que celui-ci la trouve trop dépensière, paresseuse, bref parce que la femme trouve trop stricte l'autorité du mari qui voudrait l'obliger aux devoirs coutumiers, alors qu'elle aspire à la liberté. Nous arrivons même à 73 % des cas si, à ceci, on ajoute les « discussions » sans précision, qui ont souvent ces mêmes causes.

C'est dans 10 à 12 % des cas que la famille reprend la femme, soit directement, soit en assaillant le mari de demandes telles qu'il préfère la renvoyer...

Une différence cependant entre Poto-Poto et Bacongo. Dans la première agglomération l'adultère n'entre que pour moins de 8 % dans les cas de divorce. C'est que, souvent, le mari y voit un net avantage financier ou bien il préfère se montrer clément étant donné le petit nombre de femmes et leur prix sans cesse croissant.

A Bacongo, où la coutume qui exige la fidélité conjugale est mieux observée, l'adultère est

¹ BALANDIER (Georges). — Approche sociologique des « Brazzaville noires ». Etude préliminaire. Londres, janvier 1952, 12 p. (*Africa, Journal of the international African Institute*, Vol. XXII, N° I, pp. 22-34).

beaucoup plus souvent considéré comme une cause de divorce : 18 % des hommes qui divorcent le font pour ce motif, 14 % des femmes rentrent dans leur famille en raison de la « mauvaise conduite » de leur mari.

A Poto-Poto le divorce sévit principalement dans les jeunes ménages (Tableau 47) (surtout ceux arrivés depuis peu de la brousse), dans lesquels les femmes se rendent compte des nombreux avantages que leur donnerait une liberté dont elles pourraient encore profiter longtemps étant donné leur âge (Tableau 48).

TABLEAU N° 47

**RÉPARTITION DES DIVORCES SELON LA DURÉE
DU MARIAGE DISSOUS**

Durée du mariage	Poto-Poto	Baongo
	pour 1000	
1 an	80	80
2 ans	87	40
3 »	80	280
4 »	105	40
5 »	87	80
6 »	12	80
7 »	62	40
8 »	49	80
9 »	56	80
10 »	62	80
Au delà	320	120
Total	1000	1000

TABLEAU N° 48

**RÉPARTITION DES DIVORCES SELON L'ÂGE
AU DIVORCE**

Ages	Hommes	Femmes
	pour 1000	
45-49 ans	40	—
40-44 »	40	—
35-39 »	80	40
30-34 »	360	40
25-29 »	240	200
20-24 »	200	360
15-19 »	40	240
10-14 »	—	120
Totaux	1000	1000

8 % des divorces ont ainsi lieu avant un an, 17 % avant 2 ans et plus de la moitié avant 7 ans de mariage.

A Bacongo ils ont lieu encore plus tôt puisque nous en avons 52 % avant 5 ans.

On a souvent dit que les mariages inter ethnies étaient cause de divorces. En fait le nombre de séparations n'y apparaît pas plus important : 25 % pour une moyenne de 24 %. Il est vrai que plus de 90 % de ces mariages ont lieu entre tribus d'un même sous-groupe, ou, si elles sont de groupes différents, très voisines géographiquement et du point de vue coutumes...

La coutume prévoit généralement l'absence d'enfants comme motif de divorce. Il n'apparaît pas dans les causes invoquées, mais nous constatons néanmoins que les divorcées n'ont en moyenne que 0,6 enfant par femme soit :

Sans enfant	: 62 %
1 enfant	: 24 %
2 enfants	: 9 %
3 enfants	: 4 %
4 enfants	: 1 %

Il ne faut pas oublier que nous n'avons là que de jeunes ménages. Cependant nous avons un pourcentage de femmes stériles de 22 % supérieur à celui qu'auraient les femmes des ménages normaux avec la même durée de mariage.

Le divorce en soi n'est pas une cause de dénatalité, mais il donne son appui à celle-ci par le fait que, à Poto-Poto principalement et à Dolisie, les divorcées ne se remarient souvent pas.

II

FÉCONDITÉ

I) NOMBRE D'ENFANTS PAR FEMME

Avant de tenter un essai de calcul du taux de fécondité, nous allons examiner le nombre total d'enfants qu'a eu chaque femme vivant actuellement (Tableau 49).

TABLEAU N° 49

NOMBRE D'ENFANTS, NÉS VIVANTS, PAR FEMME

Nombre d'enfants	POTO-POTO	BACONGO	DOLISIE
	pour 1000 femmes au total		
0	483	268	447
1	213	310	251
2	133	218	109
3	83	99	96
4	38	56	61
5	19	21	25
plus de 5	33	28	11
Totaux	1000	1000	1000

Celui-ci est assez faible, du moins à Poto-Poto et à Dolisie où nous avons 48 et 45 % de femmes sans enfants. A Bacongo nous n'en avons que 27 %.

L'immigration de tout jeunes ménages continue à Poto-Poto et si elle a pratiquement cessé à Dolisie, la ville est trop récente pour qu'il y ait de vieux ménages, tandis qu'à Bacongo les familles solidement installées sont plus nombreuses. Mais ce ne sont pas là les seules causes du taux de stérilité élevé. A Dolisie, 55 % des femmes de moins de 25 ans n'ont pas d'enfant, ce qui est relativement normal car elles sont susceptibles d'en avoir par la suite. Par contre il est un peu anormal que au-dessus, surtout à partir de 35 ou 40 ans, nous ayons 35 à 100 % de femmes stériles suivant les classes d'âge (Tableau 50).

La stérilité moins importante de Bacongo s'explique de deux façons : la population de cette agglomération est composée à 95 % de Lari qui, même ailleurs, ont une fécondité élevée (1,9 enfant par femme pour une moyenne de 1,2 à Dolisie). D'autre part, les règles de la coutume qui encouragent les naissances y sont beaucoup mieux respectées. Aussi avons-nous à Bacongo 1,6 enfant par femme.

TABLEAU N° 50

**NOMBRE D'HOMMES OU DE FEMMES POUR 100 DE CHAQUE TRANCHE D'AGE
N'AYANT PAS EU D'ENFANTS (DOLISIE)**

Ages	Hommes	Femmes
55-60	50	100
50-54	50	70
45-49	38	62
40-44	34	51
35-39	41	47
30-34	44	34
25-29	58	42
20-24	58	50
15-19	75	61

L'enquête nous a montré que sur toutes les femmes de plus de 40 ans qu'il nous a été donné de rencontrer, aucune n'avait eu d'enfant après quarante et un ans, fort peu après 35 ans. Aussi, pour établir un taux de fécondité ayant un semblant de vraisemblance, l'avons-nous calculé sur les femmes âgées de plus de 40 ans. Seuls les sondages de Poto-Poto ont pu nous en fournir un nombre suffisant pour faire une étude statistique (Tableau 51).

TABLEAU N° 51

FÉCONDITÉS DES FEMMES DE PLUS DE 40 ANS A POTO-POTO

Nombre d'enfants	Nombre de femmes
	pour 1000
0	366
1	73
2	98
3	98
4	122
5	49
6	97
7	24
8	24
9	—
10	49
Total	1000
Nombre moyen	2,73

Le nombre de femmes stériles est encore fort : 37 %. Par contre le nombre de femmes n'ayant qu'un enfant est assez faible. Une femme qui n'est pas stérile n'aura que rarement un ou deux enfants, mais plus couramment de 4 à 6, parfois de 7 à 10. Aussi arrivons-nous à un taux de 2,73 enfants par femme. Les femmes fécondes ont en moyenne 4,3 enfants.

Ce taux de 37 % de femmes ménopausées stériles est donc très élevé, surtout si on le compare à celui de l'ensemble des femmes Lari qui n'est que de 27 %.

On peut ainsi considérer les Lari comme une ethnie à natalité forte, du moins pour cette région de l'Afrique Noire. Une autre tribu, celle des Babembe, semble, à Dolisie, avoir beaucoup d'enfants : 1,5 par femme, avec 30 % seulement de femmes stériles (femmes de tous âges). Par contre nombreuses sont les tribus qui n'ont que peu d'enfants puisque nous arrivons à une moyenne de 37 % de femmes définitivement stériles à Poto-Poto.

C'est dans l'écart que la coutume met entre les enfants en interdisant les relations avec une femme qui allaite, c'est-à-dire pendant deux ou trois ans, que l'on voit ordinairement la cause de cette pauc natalité. Il semble bien qu'il n'en soit rien. En effet, la plus traditionnaliste des agglomérations, Baongo, a le taux de fécondité le plus élevé, d'autre part cette raison ne peut expliquer le minimum de 37 % de femmes réellement stériles.

2) DIFFÉRENCE D'ÂGE DES ENFANTS (Tableau 52)

C'est à Brazzaville seulement qu'il nous a été possible de calculer l'écart entre le mariage et la première naissance. Dans ses deux agglomérations nous avons trouvé des chiffres très proches.

TABLEAU N° 52

RÉPARTITION DES DIFFÉRENCES D'ÂGE DES ENFANTS

Différence d'âge	POTO-POTO		BACONGO		DOLISIE
	Ecart entre le mariage et la 1 ^{re} naissance	Ecart entre les naissances	Ecart entre le mariage et la 1 ^{re} naissance	Ecart entre les naissances	Ecart entre les naissances
Enfants nés avant mariage	31	—	39	—	—
Même année	201	5	157	—	—
1 an	270	63	245	27	49
2 ans	180	360	177	259	283
3 »	109	306	127	366	306
4 »	60	112	78	205	166
5 »	53	61	59	36	91
6 »	20	40	20	71	34
7 »	25	25	39	9	24
8 »	16	11	29	—	19
9 »	14	4	20	—	12
10 »	11	5	10	9	3
11 »	2	—	—	—	5
12 »	—	4	—	9	5
13 »	4	4	—	9	2
14 ans et plus	4	—	—	—	1
Totaux	1000	1000	1000	1000	1000
Moyennes	2 ans	3 ans	2 ans ½	3 ans ½	3 ans ½

Il faut noter déjà 3 % à Poto-Poto, 4 % à Baongo de naissances avant mariage. Puis nous passons à 20 % et 16 % de naissances l'année du mariage, c'est-à-dire une majorité de con-

ceptions pré-nuptiales (85 %), parce qu'il ne s'agit pas des 12 mois qui ont suivi le mariage, mais de l'année solaire où celui-ci a eu lieu ; 27 et 20 % l'année suivante. Celles-ci contiennent encore un certain nombre de conceptions pré-nuptiales (25 % environ), pour la même raison que ci-dessus. On peut donc dire que outre les 3 et 4 % de naissances avant mariage, nous avons encore 25 et 20 % de conceptions pré-nuptiales.

Les trois années qui suivent donnent 35 et 38 % ce qui fait un total de 82 à 85 % pour les quatre premières années.

Il faut aussi remarquer que l'âge au mariage de la femme influe sur l'écart entre le mariage et la première naissance, celui-ci diminuant au fur et à mesure que l'âge au mariage est le plus avancé, allant de plus de 3 ans pour les femmes mariées avant 15 ans à moins d'un an pour celles mariées après 30 ans.

Pour les écarts proprement dits entre les naissances elles-mêmes, les variations suivant l'ordre de naissance des enfants sont assez faibles ; mais nous avons des différences suivant les centres :

A Poto-Poto 0,5 % des enfants sont nés la même année et 6 % avec seulement un an d'écart. A Dolisie et à Bacongo, nous n'en avons pour cette dernière catégorie que 5 et 3 %.

Avec deux ans d'écart se trouve le maximum de la courbe à Poto-Poto : 36 %. Le nombre est assez important à Dolisie : 28 %, un peu moins à Bacongo : 26 %.

De toutes façons nous avons : à Poto-Poto 43 %, à Dolisie 33 % et à Bacongo 29 % des enfants qui sont nés avec au plus deux années d'écart.

Lorsqu'une nouvelle grossesse ne vient pas interrompre l'allaitement, celui-ci dure au moins deux ans, jusqu'à ce qu'on puisse donner une nourriture presque uniquement solide au bébé. Or nous avons ici au moins 29 à 43 % des ménages qui ont repris les relations bien avant ce que l'on dit être la règle.

Remarquons cependant que c'est à Bacongo, beaucoup plus traditionnel, que se rencontrent le moins d'enfants ayant deux ans et moins d'écart. Poto-Poto, le plus indépendant, arrive à un nombre de cas de 50 % supérieur.

Un écart de 3 ans est nettement le cas le plus fréquent à Bacongo (37 %). C'est aussi le plus fréquent à Dolisie, mais de peu : 31 %, comme à Poto-Poto. Pour les écarts supérieurs, le nombre de cas diminue très vite.

Nous arrivons ainsi à des moyennes de 3 ans $\frac{1}{2}$ à Bacongo et Dolisie. Poto-Poto qui a un beaucoup plus grand nombre d'écarts égaux ou inférieurs à 2 ans, n'a qu'une moyenne de 3 ans.

Il ne faut donc pas voir dans la coutume une cause de paucinatalité, puisque le plus traditionnel des villages est encore celui qui a le plus d'enfants.

3) NATALITÉ ET DIFFÉRENCE D'ÂGE DES PARENTS (Tableau 53 a, b, c)

Celle-ci a certainement une plus grande influence sur la natalité. Certes, les différences d'âge qui agissent le plus dans le sens de la dénatalité ne se rencontrent que dans 10 % des ménages à Poto-Poto, 15 % à Bacongo et 11 % à Dolisie, mais leurs effets se font néanmoins sentir.

Que ce soit à Brazzaville ou à Dolisie, les classes d'âge les plus favorables s'étagent des ménages où les époux ont sensiblement le même âge à ceux où la femme a 15 ans de moins soit 85 à 90 % des ménages renfermant de 90 à 95 % des enfants.

Notons à Bacongo et à Dolisie un premier maximum chez les époux ayant le même âge et un autre chez ceux ayant 10 ans de différence.

A Poto-Poto nous avons aussi un premier maximum chez les époux ayant le même âge, puis un nombre bien moindre de cas chez ceux ayant 5 ans puis 10 ans de différence. A 15 ans la courbe marque, sinon une remontée, du moins un palier avant la descente définitive.

TABLEAU N° 53

**NOMBRE DE FEMMES POUR MILLE
PRÉSENTANT UNE DIFFÉRENCE D'ÂGE DONNÉE AVEC LEUR ÉPOUX,
AYANT UN NOMBRE DÉTERMINÉ D'ENFANTS**

Différence d'âge des époux	Nombre d'enfants											Nombre moyen d'enfants par femme	
	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10		
a) POTO-POTO													
Femmes plus âgées	10 ans	1000	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	0
	5 ans	625	—	250	125	—	—	—	—	—	—	—	0,875
0	400	200	152	105	28	48	48	19	—	—	—	1,592	
Hommes plus âgés	5 ans	454	213	149	92	36	3	17	8	22	—	6	1,340
	10 »	482	233	127	92	44	22	—	—	—	—	—	1,049
	15 »	529	185	143	50	42	34	17	—	—	—	—	1,061
	20 »	521	333	21	21	62	42	—	—	—	—	—	0,896
	25 »	750	125	63	62	—	—	—	—	—	—	—	0,437
	30 »	875	125	—	—	—	—	—	—	—	—	—	0,125
	35 »	1000	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	0
40 »	1000	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	0	
Moyennes	483	213	133	83	38	19	14	6	8	—	2	1,2	
b) BACONGO													
Femmes plus âgées	10 ans	—	1000	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1
	5 ans	250	—	750	—	—	—	—	—	—	—	—	1,500
0	381	191	95	95	143	95	—	—	—	—	—	1,713	
Hommes plus âgés	5 ans	275	350	200	100	75	—	—	—	—	—	—	1,350
	10 »	163	279	326	116	23	23	47	23	—	—	—	1,929
	15 »	353	236	176	176	—	—	—	—	59	—	—	1,588
	20 »	91	727	91	—	91	—	—	—	—	—	—	1,273
	25 »	750	250	—	—	—	—	—	—	—	—	—	0,250
30 »	1000	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	0	
Moyennes	268	310	218	99	56	21	14	7	7	—	—	1,6	

c) DOLISIE												
Femmes plus âgées	20 ans	1000	—	—	—	—	—	—	—	—	—	0
	15 »	333	333	—	333	—	—	—	—	—	—	1,33
	10 »	666	278	56	—	—	—	—	—	—	—	0,39
	5 »	583	155	60	131	59	12	—	—	—	—	0,96
0		412	243	132	108	58	27	17	—	3	—	1,32
Hommes plus âgés	5 ans	480	231	103	93	64	23	6	—	—	—	1,12
	10 »	410	227	151	90	70	32	20	—	—	—	1,36
	15 »	409	273	112	108	51	40	—	—	—	—	1,23
	20 »	530	338	103	—	29	—	—	—	—	—	0,66
	25 »	500	292	42	83	83	—	—	—	—	—	0,76
	30 »	375	375	250	—	—	—	—	—	—	—	0,87
35 »	1000	—	—	—	—	—	—	—	—	—	0	
Moyennes		434	240	131	97	62	26	9	—	1	—	1,2

4) NATALITÉ ET POLYGAMIE (Tableau 54)

Si pour l'ensemble des femmes nous n'en avons qu'une faible proportion ayant 15 ans et plus de moins que leur mari, par contre c'est le lot de nombreuses femmes de polygames : 39 % des secondes épouses, 57 % des troisièmes, et 87 % des quatrièmes. Or, à plus de 15 ans de différence d'âge, les femmes ont (Poto-Poto et Dolisie) de 0,9 à 0 enfant par femme.

TABLEAU N° 54

NOMBRE D'ENFANTS PAR FEMMES SUIVANT L'ORDRE DANS LEQUEL ELLES ONT ÉTÉ ÉPOUSÉES, POUR 1000 DE CHAQUE

Nombre d'enfants	Monogames		1 ^{re} épouse		2 ^e épouse	3 ^e épouse	4 ^e épouse	2 ^e épouse et suiv.	Ensemble	
	Poto-Poto	Dolisie	Poto-Poto	Dolisie	Dolisie	Dolisie	Dolisie	Poto-Poto	Poto-Poto	Dolisie
0	490	423	273	427	498	429	200	557	483	447
1	220	247	123	162	273	265	500	239	213	251
2	127	137	198	123	99	184	300	125	133	109
3	79	97	173	134	75	41	—	34	83	96
4	36	59	62	91	47	61	—	34	38	61
5	16	26	86	43	8	20	—	—	19	25
6	11	10	49	20	—	—	—	11	15	10
7	10	—	12	—	—	—	—	—	6	—
8	10	1	12	—	—	—	—	—	8	1
9	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
10	1	—	12	—	—	—	—	—	2	—
Total	1000	1000	1000	1000	1000	1000	1000	1000	1000	1000
Nombre moyen d'enfants par femme	1,2	1,2	2,3	1,5	0,9	1,1	1,1	0,8	1,2	1,2

Aussi les femmes de polygames, mise à part la première, ont-elles moins d'enfants que les autres. Alors que, à Dolisie, la moyenne est de 1,2 enfant par femme, les épouses suivantes en ont respectivement 0,9, 1,1 et 1,1. A Poto-Poto les femmes de polygames autres que la première n'ont que 0,8 enfant.

Si à Dolisie les premières femmes de polygames ont 1,5 enfant et à Poto-Poto 2,3, cela provient de ce que, en moyenne, elles sont mariées depuis plus longtemps que les femmes de monogames.

III

STATISTIQUES SANITAIRES

La pauc natalité presque générale a encore d'autres causes que celles examinées au chapitre précédent, notamment la mortalité infantile. Cette faible natalité s'accompagne en outre d'une importante mortalité infantile.

Avant de s'attacher à l'étude de ces questions il convient d'aborder celle de la morbidité et de la mortalité chez les adultes. En effet les mêmes causes se retrouvent, l'état sanitaire des adultes se répercutant sur celui des enfants.

I) MORBIDITÉ ET MORTALITÉ CHEZ LES ADULTES

Dans ces agglomérations où la densité dépasse ordinairement 100 habitants à l'hectare, et où, en certains endroits, des regroupements de plus de 10 habitants par lot (43 % à Poto-Poto, 20 % à Bacongo) donneraient, s'ils étaient étendus, des densités allant de 350 à 650 habitants à l'hectare, dans ces agglomérations, les maladies contagieuses devraient trouver un milieu de culture idéal. C'est une chance que typhus, peste ou choléra soient pratiquement inconnus dans ces régions, car, malgré la meilleure volonté des médecins trop peu nombreux (1 pour 15.000 habitants environ), de telles épidémies seraient très meurtrières parmi ces populations sous-alimentées.

De tout ce qui précède il ressort que les trois caractéristiques principales des centres urbains : la forte densité, la non-spécialisation des travailleurs (entraînant la faiblesse des soldes et par là, celle du niveau de vie) d'une part, le nombre réduit de femmes d'autre part, ont certaines conséquences sociales importantes, telles que :

- l'inconfort des logements surpeuplés,
- une nourriture insuffisante en qualité et en quantité,
- un habillement insuffisant et surtout mal utilisé,
- la prostitution,

conséquences qui ne sont pas sans influencer en outre sur l'état sanitaire.

La sous-alimentation est une des causes principales de mortalité, de morbidité par les carences qu'elle entraîne et les conséquences de celles-ci, notamment la débilité de l'organisme. Si les avitaminoses et les carences diverses n'entrent que pour 5,2 % dans les cas de morbidité, elles comptent déjà pour 8 % de ceux de mortalité. Mais il faut certainement leur attribuer l'origine lointaine de beaucoup d'autres maladies en tant que préparatrices du terrain, notamment la tuberculose (0,8 % de la morbidité, 12,4 % de la mortalité). L'apparition et la diffusion de la tuberculose ne peuvent être que favorisées par ces logements inconfortables, mal aérés, où les habitants sont entassés dans des pièces minuscules.

Le manque d'hygiène de ces cases basses, humides en saison des pluies, ne peut que favoriser les rhumatismes de ces gens déjà affaiblis. Ceux-ci représentent 11,5 % des cas de morbi-

dité (dont 1/3 de rhumatismes articulaires aigus). Si la mortalité est presque nulle, la valeur physique des hommes n'en est pas moins fortement réduite.

Les mêmes conditions d'habitation, les vêtements mouillés conservés ne sont pas à négliger dans l'étiologie des maladies respiratoires qui représentent 14,8 % des maladies soignées et causent 17,1 % des décès.

Il faut tenir compte aussi des parasitoses intestinales (notamment l'ankylostomiase) qui donnent 2,7 % des cas de maladie et causent 2 % des décès. Mais le pourcentage de ces maladies est certainement plus élevé, la majorité des Africains ayant nombre de parasites intestinaux. Cela tient au manque d'hygiène, surtout alimentaire, plus qu'aux conditions démographiques proprement dites.

Les mêmes causes, l'insuffisance, l'irrégularité, la mauvaise qualité de la nourriture peuvent être également incriminées dans les multiples maladies intestinales : dysenteries : 1,5 % des cas de morbidité, 1,1 % des cas de mortalité ; maladies intestinales diverses : 7,6 % des maladies, 4 % des décès.

Enfin le manque d'hygiène pur et simple, la malpropreté du corps, des vêtements, de l'habitation ne peuvent que favoriser l'éclosion de la gale et des multiples dermatoses, cependant que la promiscuité dans ces logements surpeuplés est responsable de leur diffusion. Certes la mortalité est presque nulle, mais ces maladies comptent pour 3 % dans la morbidité, et leur importance sociale n'est pas à négliger.

D'un autre côté le manque de femmes et ses multiples conséquences sociales entretiennent la prostitution. Celle-ci ne peut que propager les maladies vénériennes :

— morbidité : 8,1 % des cas (dont 4,7 % pour les gonococcies) ;

— mortalité : 4 % des cas (dont 2,8 % pour la syphilis).

Il faut noter aussi une maladie qui n'est que peu influencée par les conditions économiques et démographiques (sinon par la densité qui en favorise la propagation), mais qui, par contre, a certainement une influence sur la natalité par les avortements qu'elle provoque ainsi que sur la mortalité infantile et générale : le paludisme qui intervient en fait pour 9,8 % des cas de maladies et 4,5 % des cas de décès.

Il est difficile d'établir un taux de morbidité, mais, en 1948, alors que la population de Brazzaville ne devait guère dépasser 50.000 habitants, nous avons, dispensaires et hôpital compris, 53.000 cas de maladie, au moins un par personne. Et il est certain que tous les malades ne sont pas venus se faire soigner. Nous avons donc un taux de morbidité élevé pour une population jeune.

C'est cet état sanitaire défectueux qui est en grande partie à l'origine de la pauc natalité, de la mortinatalité et de la mortalité infantile.

2) MORTINATALITÉ, MORTALITÉ INFANTILE (Tableau 55)

Une remarque d'abord s'impose. Il ne s'agit pas là de la définition classique de la mortinatalité, telle qu'elle est adoptée en France par exemple : accouchement d'un enfant mort après au moins 6 mois de gestation. Comme il est très difficile de connaître la durée de la grossesse lors des avortements, nous avons simplement fait la différence entre le nombre de grossesses et le nombre d'accouchements viables. Notre mortinatalité regroupe donc « les interruptions de grossesses » et la mortinatalité proprement dite.

Bacongo et Poto-Poto ont chacun une mortinatalité de 22 %, c'est-à-dire que sur 1.000 femmes enceintes, 800 seulement ont un accouchement viable.

Il ne faut pas attribuer ce fort pourcentage de mortinatalité aux gros travaux auxquels

seraient assujetties les femmes. Si cette cause peut être prise en considération dans les régions rurales où les femmes accomplissent la majorité des travaux agricoles, nous avons vu qu'il n'en est rien dans les villes. Il s'agirait plutôt ici, d'une part du mauvais état sanitaire général, d'autre part des maladies vénériennes.

TABLEAU N° 55

**NOMBRE DE MORT-NÉS POUR 1000 GROSSESSES
ET NOMBRE DE DÉCÈS AVANT UN AN POUR 1000 NAISSANCES VIABLES
DANS CHAQUE GROUPE ETHNIQUE (POTO-POTO)**

Groupes ethniques	Mortinatalité	Mortalité infantile
	pour 1000	
Nord	240	105
Sangha-Sangha	216	100
Mbochi	231	119
Likouala-Likouba	155	33
Oubanguiens	333	254
Batéké Centre	250	82
Batéké Alima	189	133
Bakoukouya	250	121
Moye-M'pila	213	75
Bacongo	244	91
Balali	166	163
Bassoundi	253	85
Mba	141	127
Côtiers divers	86	208
Belges-Portugais	246	163
Moyennes	223	128
Bacongo	220	100

La mortalité infantile nous apparaît moins forte que ne pourraient le laisser supposer les conditions sanitaires et hygiéniques : 13 % des naissances à Poto-Poto, 10 % à Bacongo, seulement le double du taux de France, et beaucoup moins que les chiffres qui avaient été avancés (estimations : 25 % voire 50 %).

Quelles pourraient en être les raisons ?

— Oubli des enfants morts ? Ce qui étonne un peu car on ne paraît pas oublier les « fausses-couches » dont le nombre est nettement élevé.

— Mauvaise distinction par suite de souvenirs défectueux, faisant mettre les enfants ayant vécu quelques jours dans les morts-nés. Cela donnerait une explication supplémentaire et vraisemblable à la forte mortinatalité. Mais les chiffres nous donnent 35 % de la mortalité infantile (moins d'un an) ayant lieu dans le premier mois, ce qui est normal.

Si nous poussons l'étude de la mortalité vers la deuxième et la troisième enfance, nous constatons que celle-ci descend régulièrement et rapidement de la naissance à 3 ans où elle compte pour 1 % des naissances vivantes pour remonter à 3 % (par année) à 6 ans, et se maintenir sur ce palier jusque vers 10 ans.

La mortalité touche plus les garçons que les filles. Elle se décompose ainsi :

- 54 % de garçons et 46 % de filles jusque vers un an,
- 57 % de garçons et 43 % de filles jusque vers 10 ans.

Quelques variations apparaissent avec les groupes ethniques. Nous remarquons chez les Oubanguiens un taux très élevé de mortinatalité et de mortalité infantile (33 et 25 %). N'oublions pas que l'enquête porte sur tous les enfants qu'a eus le ménage. Or beaucoup de ces enfants sont nés « au village », avant que les époux aient émigré à Brazzaville. Les rives de l'Oubangui, dans la partie qui nous intéresse, sont en plein dans la région équatoriale de forêts inondées propices au développement du paludisme qui n'est pas sans porter une lourde part de la mortinatalité et de la mortalité infantile.

Comme autre ethnies à forte mortalité infantile, nous avons les Balali, les Belges-Portugais et surtout les tribus de la Forêt et de la Côte.

Par contre les Likouala et les Likouba ont une très nette sous-mortinatalité et sous-mortalité infantile.

Il est difficile de déceler par l'enquête auprès des familles les causes de la mortalité infantile, et un nombre important d'enfants, surtout au cours des premières semaines, meurent sans aller à l'hôpital ou dans les dispensaires. Cependant les sondages nous ont donné les chiffres suivants :

- Maladies pulmonaires : 26 %
- « Fièvre » : 22 %
- Maux de ventre, diarrhée : 16 %

Le premier terme est assez explicite. Ce sont aussi, nous l'avons vu, les maladies les plus fréquentes et la cause la plus importante de mortalité chez les adultes (17 %). Les maux de ventre, diarrhées doivent comprendre les différentes formes de dysenteries, microbiennes ou autres, si fréquentes en Afrique, mais aussi les entérocolites des nourrissons si souvent fatales, même en France. Les 22 % de fièvre peuvent s'appliquer à bien des maladies, mais il s'agit, très souvent, dans la terminologie indigène, de paludisme.

Les études sur le kwashiorkor n'ont pas encore été faites dans la région qui nous intéresse. Il n'est pas douteux cependant qu'il ait aussi son mot à dire dans la mortalité infantile.

Cinquième Partie

PROBLÈMES ET SOLUTIONS

I

EXODE RURAL ET SURPEUPLEMENT URBAIN

Le problème de l'extension des centres urbains s'est posé de tout temps et partout, mais il a pris une acuité particulière en A.E.F. après la deuxième guerre mondiale, époque où les quartiers indigènes des grandes villes ont vu leur population plus que doubler. Une des causes principales en est l'essor que l'on a voulu donner au pays, évolution qui s'est souvent traduite d'abord par une multiplication des bureaux et des chantiers dans les villes qui, les premières, ont ainsi profité de ce développement. Les vaches maigres ont suivi, d'une part en raison de la diminution des crédits, d'autre part parce que les constructions nouvelles qui se sont multipliées et qui ont été une des causes principales de l'accroissement de l'activité indigène (bâtiment, charpente, comptent ensemble 17 à 22 % des travailleurs sans parler des professions qui ont bénéficié accessoirement de cette suractivité constructive, soit sensiblement le tiers des travailleurs) ont été achevées ; mais l'immigration n'en a pas cessé pour autant.

C'est que l'offre sur le marché du travail n'en est pas la seule cause. Quoique ce soit celle qui soit le plus couramment avancée par les immigrants, elle ne doit souvent son importance qu'à la pauvreté de l'arrière pays. Plus psychologique est l'idéalisation de la ville, mais n'est-ce pas entre autres causes celle qui a dirigé sur la ville la multitude des paysans français, faisant passer la population rurale de 76,6 % (1846) à 47,6 % (1936) de la population totale ?

Enfin, une cause sociale : la solidité des liens familiaux. Le frère appelle le frère, l'oncle fait venir le neveu, ou bien l'on va rejoindre son frère, son oncle, vivre à leurs dépens. Et cette cause n'est pas négligeable car, outre qu'elle amène une multitude d'hommes, le plus souvent de non travailleurs qui vivent aux crochets de leur famille, diminuant d'autant son niveau de vie, cette solidité des liens familiaux (jointe à l'idée de perfection que les ruraux se font de la ville en comparaison de la pauvreté de leur pays) est la cause du pressurage que les ruraux font en plus subir à leur famille citadine.

Certes, bien des espoirs sont déçus mais, pour ne pas avouer son échec, l'immigrant ne retourne au village que fortune faite ou, plus souvent, quand, devenu trop vieux, il ne pourra

plus soutenir l'âpre lutte pour la vie urbaine. Mais, même dans ce cas, il ne contera aux jeunes générations que les beautés de la ville et l'exode se poursuivra, et les populations des centres cosmopolites tels Poto-Poto continueront à s'accroître, les villes à s'étendre.

Malgré l'activité incessante qui presque chaque année fait surgir de nouveaux quartiers dans les agglomérations africaines, les densités urbaines augmentent sans cesse. C'est que, d'une part le rythme des constructions ne peut suivre celui de l'immigration et que, en raison du prix de revient élevé, tout le monde ne peut pas bâtir.

La coutume qui veut que l'oncle appelle le neveu ou le grand frère son cadet veut aussi que ceux-ci soient acceptés quand ils viennent d'eux-mêmes, même si l'on n'est pas dans une situation brillante. Certes la coutume est loin d'être partout aussi bien observée qu'à Bacongo où il n'y a pratiquement pas de locataires, mais à Poto-Poto nous avons encore 20 % des habitants qui se font héberger gratuitement.

Un autre problème se pose, non plus du point de vue africain, mais de celui des Européens, non plus à la ville, mais dans les districts ruraux. Il ne se pose guère dans le Nord du Moyen-Congo, difficilement exploitable, ni dans le pays Lari, bien peuplé pour l'Afrique, et sinon exploité à son maximum, du moins ayant une production suffisante. Par contre, la vallée du Niari, de Madingou à Dolisie, c'est-à-dire surtout les districts de Loudima et Dolisie d'une part, de Mouyondzi, Sibiti et Kibangou d'autre part, envoient respectivement 6,1, 5,6, 5,7, 4,1, et 5 % de leur population dans les trois centres. Outre le problème démographique proprement dit sur lequel nous reviendrons, va se poser une question économique. En effet le taux de féminité des adultes était en 1949 de 1.329 femmes pour 1.000 hommes à Loudima, de 1.764 à Kibangou, soit guère plus d'un homme sur trois adultes. Certes l'économie rurale indigène ne saurait guère en souffrir puisque l'immense majorité des travaux agricoles (97,5 % suivant un rapport économique de 1944) est faite par les femmes. Mais le Gouvernement Général de l'A.E.F. a misé largement à partir de 1953 sur la mise en valeur de cette région et une véritable exploitation à un rythme industriel risque de s'en trouver gênée. Elle ne trouvera guère d'hommes dans les villages qui ne sauraient d'ailleurs être vidés de tous leurs adultes masculins sans que, à un moment donné, ne naissent des malaises. Fera-t-on venir des travailleurs de plus loin ? Ce ne serait que déplacer le problème.

Il semble donc que, avant toute chose, il faille arrêter cet exode rural, car, du point de vue urbain, que l'on assainisse les logements, que l'on assure un meilleur niveau de vie, cela ne servira à rien et, du point de vue rural, l'idéalisation de la ville poussera toujours les jeunes vers les centres.

Cet exode paraît cependant se ralentir. A Poto-Poto l'immigration, qui croissait chaque année dans d'énormes proportions, marque le pas depuis 1950. A Bacongo, après avoir été sensiblement stationnaire pendant la guerre et jusqu'en 1949, elle n'est plus qu'un mince filet. Est-ce là une amorce ? Ce serait à souhaiter. Mais il faudrait surtout accélérer cette diminution et, sinon arrêter toute immigration vers les villes, du moins la régler au gré des besoins, et pour cela agir sur les causes profondes.

De celles-ci, deux disparaissent déjà d'elles-mêmes.

Les centres urbains ont cessé d'être des marchés du travail ou plus exactement le gouffre appelant sans contrôle une main-d'œuvre toujours plus abondante. Un léger ralentissement de l'embauche s'était déjà fait sentir en 1951, suivi par le débauchage de centaines d'ouvriers. L'appel ne se faisant plus, l'arrivée sera moins forte.

Le travail étant plus rare, l'oncle ou le frère n'appelleront plus le frère ou le neveu et si ceux-ci viennent d'eux-mêmes, ils s'efforceront, autant que le leur permettront les lois de l'hos-

pitalité familiale, de les renvoyer dans leur village après quelques semaines. Il arrive maintenant d'entendre des réponses comme : « Je suis venu chercher du travail ; je n'en trouve pas, je vais rentrer ». Il faut souhaiter que beaucoup mettent ce projet à exécution.

Mais l'action directe s'impose, elle aussi.

Certes l'arrière pays est pauvre. Cependant nous avons déjà vu des économies rurales s'organiser, soit à des dates déjà anciennes comme sur le plateau Koukouya, soit plus récemment, comme chez les Baongo-Balali de Boko (1). Nous n'y avons pas une terre qui puisse porter une densité forte à l'échelle de l'Europe Occidentale. Cependant une politique agricole bien menée permettrait non seulement de mieux nourrir les habitants et, par là, de les garder chez eux, mais encore d'assurer un meilleur ravitaillement de la ville. Les paysannats en cours de création, ne peuvent avoir que d'heureux effets dans ce sens.

Un autre aspect de l'exode peut facilement être contrôlé, voire supprimé. Des entreprises recrutent en brousse une main-d'œuvre nouvelle, mieux disciplinée moins exigeante. Économiquement l'employeur n'y a d'ailleurs pas un gros avantage : même pour un manoeuvre, l'expérience a prouvé que le fait d'exercer son métier depuis longtemps assure un rendement meilleur.

Le freinage de l'immigration pourrait se compléter par un rapatriement massif. Nous avons vu que, alors qu'une famille comprend en moyenne 1,8 à 2,2 personnes, la solde du chef sert en fait à en nourrir 4 à 2,5.

On pourrait envisager un refoulement des parasites sur les districts d'origine. La chose s'avère cependant difficile. Certes la plupart acceptent de retourner chez eux aux frais de l'administration pour parader un instant auprès des anciens. Mais ils ne voudront jamais admettre que leur exode fut un échec. D'autre part, aussi bref qu'ait été leur séjour en ville, ce sont déjà des détritallisés qui se plieront mal aux règles du clan.

Les paysannats peuvent, là aussi, jouer leur rôle. S'ils réussissent, si les autochtones y trouvent un net avantage, il ne sera pas impossible alors que les citadins, lassés par le chômage urbain, ne relient alors vers ces nouvelles sources de revenus.

Seule l'immigration en vue de poursuivre ses études ne peut et ne doit être freinée. Il ne saurait être question, de longtemps, de créer des cours secondaires, d'ouvrir des écoles professionnelles ailleurs que dans les grands centres. Mais ce qui pourrait être évité c'est que, une fois les études terminées, l'ouvrier, l'employé formés, ne restent pas à attendre dans le grand centre une embauche qui ne suivra pas le débit des écoles, tandis que les régions rurales manquent de ces mêmes travailleurs qualifiés.

Que la ville forme des travailleurs, mais qu'elle ne les conserve pas pour en faire des chômeurs. Une fois les études terminées, la formation professionnelle acquise, une dispersion des travailleurs devrait pouvoir être faite sur tout le pays.

En plus de la diminution de l'immigration dans les villes nous ne pouvons que nous réjouir des quelque 4 % d'individus qui, à la deuxième génération, préfèrent le retour à la terre. Certes le nombre est faible, car il ne représente guère qu'un millier d'individus en deux ans et l'immigration est encore bien plus forte. Mais ce peut être un commencement.

¹ Voir à ce sujet :

SAUTTER (Gilles). — Une économie indigène progressive : les Baongo du district de Boko (Moyen Congo). *Bull. de l'Ass. des Géog. Fr.*, N° 216-217, Mars-Avril 1951, pp. 64-72.

et

SAUTTER (Gilles). — Économie du pays Baongo. *Encycl. Col. et Mar. mensuelle*, Vol. I, fasc. 9, Mai 1951, pp. 119-159.

II

TRAVAIL ET NIVEAUX DE VIE

Il est certain que l'arrêt de l'immigration et surtout le renvoi des chômeurs professionnels diminuerait de beaucoup le nombre des manœuvres non susceptibles de spécialisation.

Pourtant, là aussi une action directe serait nécessaire. Effacer de l'esprit des africains cette opinion, qui n'est d'ailleurs souvent que le résultat d'expériences malheureuses, qu'un homme doit connaître plusieurs métiers, et lui inculquer qu'il n'y a pas de sot métier.

Il s'agit là d'éducation plus que tout autre chose.

Par ailleurs nous avons besoin, non d'ouvriers spécialisés au sens que l'on donne habituellement à ce mot en France, mais plutôt d'ouvriers connaissant bien leur travail, de ce que l'on appelle parfois, avec un peu d'illogisme « manœuvres spécialisés ».

C'est ce que s'efforce, notamment, de faire à Brazzaville le Centre de Formation Professionnelle Rapide, patroné par l'Inspection du travail, et qui forme des ouvriers très appréciés des entreprises. C'est la méthode observée par les Belges Outre-Congo dont les ouvriers sont très recherchés en territoire français. Il ne faut en effet pas oublier que les métiers manuels occupent 70 % des travailleurs, contre 8 % de professions dites « intellectuelles ».

L'africain devra, d'autre part, apprendre que le fait de savoir lire, écrire, compter à peu près correctement ne donne pas droit automatiquement à un emploi de bureau, que de nombreuses fonctions, tenues ici par des jeunes gens sortant du Cours moyen exigent des diplômes autrement sérieux en France où le Certificat d'Études n'empêche pas d'être manœuvre, et que métier manuel et instruction peuvent bien aller de pair.

Les employeurs se plaignent d'un manque de conscience professionnelle chez de nombreux travailleurs. Mais, chaque fois qu'il a été tenté, le travail à la tâche, contrôlé du point de vue de la qualité seulement, a donné des résultats plus que satisfaisants, allant jusqu'à 200 % de ceux obtenus avec des salaires journaliers. Ce manque de conscience est d'ailleurs plus le fait des chômeurs semi-professionnels que des travailleurs réguliers.

Toutefois l'expérience a prouvé que le rendement pouvait être aussi une question de salaires. Ainsi, pour une même entreprise où deux chantiers emploient l'un et l'autre des manœuvres; si l'un paye au tarif légal et l'autre à 120 ou 125 % de ce tarif, il est constaté que les rendements sont très nettement supérieurs sur ce dernier chantier, compte tenu des salaires plus élevés. Certes il n'est pas question ici d'une politique démagogique de gonflement des salaires, mais de la solution consistant à donner à l'ouvrier qui le mérite une solde suffisante pour qu'il puisse vivre correctement, notamment par la diffusion des primes au rendement.

Il sera difficile d'agir sur les niveaux de vie proprement dits. Si la solidité de l'édifice coutumier a beaucoup d'avantages au point de vue social et mérite par là d'être consolidé, il agit ici dans le sens de la diminution des niveaux de vie : l'oncle a la charge du neveu, le frère, du frère, et tors les jeunes se doivent aux vieux du clan. Idéal excellent, mais qui est gâté par la trop haute opinion que l'on a de la vie urbaine. Il faut faire la part du feu. Longtemps encore des délégations

de solde, des cadeaux partiront pour la brousse : « Un fait est bien connu : le lendemain de la paye beaucoup de travailleurs manquent à l'appel. De grand matin, et même dans la nuit on les voit partir sur la foute. Ils vont dans leur village porter aux leurs une bonne partie de la paye. » (1)

On pourrait tout au moins améliorer la situation par un contrôle sérieux et un refoulement des parasites vivant aux crochets de ceux qui ont réussi.

L'impôt qui enlève 5 % des salaires les moins élevés ne représenterait qu'une moyenne de 2,2 si le travailleur ne payait que le sien et, éventuellement, celui de sa femme. On se rapprocherait de ce taux en éliminant les parasites. Les Finances n'y perdraient rien puisque, de toute façon, il faudrait que l'individu paye où qu'il soit, et l'Administration urbaine y gagnerait une collecte plus facile, les éléments douteux étant ceux qui offrent le plus de résistance à l'impôt.

D'autre part, si, outre la capitation, les commerçants payent patente, ils ne sont pratiquement pas touchés par l'impôt sur le revenu, non plus que les pêcheurs et autres professions largement rémunératrices.

Or 1.160 francs par an (deux capitations) sont beaucoup plus sensibles sur une solde mensuelle de 3.000 francs (3 %) que quelque 5.000 francs (capitation plus patente) sur un revenu mensuel de 20.000 francs (2 % au plus) qui est celui de bien des commerçants, et, à plus forte raison, que les deux capitations d'un ménage de pêcheurs dont les revenus dépassent souvent 15.000 francs par mois (moins de 1 %).

Enfin les locations grèvent lourdement le budget de 15 % de la population de Brazzaville. En fait le chiffre de 10 % des soldes est élevé si on le compare aux locations en France (autres que celles des logements construits depuis la guerre) qui très souvent n'atteignent pas 5 % des ressources du ménage, mais il est loin d'atteindre le taux de certains pays étrangers (jusqu'à 40 % et plus des revenus). Il est vrai que nos logements africains sont encore bien loin d'atteindre leur confort. C'est donc surtout sur celui-ci qu'il faudrait agir (voir Chapitre IV : Hygiène et santé).

¹ TISSERANT (R. P. Charles). — Le mariage dans l'Oubangui Chari. *Bull. de l'I.E.C.*, Brazzaville, N° 2, 1951, pp. 73-102

III

LA FEMME ET LA FAMILLE

Bien des problèmes ont leur origine dans le petit nombre de femmes et leur importance consécutive. Peu nombreuses elles ont une « conscience aiguë de leur valeur », de leur importance. Là aussi, indirectement, mais sûrement, le renvoi des chômeurs qui sont une majorité de célibataires diminuera d'autant l'acuité du problème en augmentant le nombre relatif de femmes. Moins recherchées, celles-ci se plieront plus facilement aux exigences maritales, aux travaux coutumiers de la femme africaine.

Mais l'action peut aussi s'engager dans d'autres directions. La dot est un problème crucial. Même si elle est fixée à un tarif très abordable, la famille de la femme tournera la difficulté en faisant traîner les négociations préliminaires pour obtenir des cadeaux toujours plus nombreux et plus riches. Mais le candidat, s'il est sûr de l'application stricte de la loi, aura recours aux tribunaux qui devront pouvoir statuer sévèrement sur cet abus. D'autre part, en cas de divorce, il faudrait prévoir le remboursement de tels cadeaux, faute de pouvoir interdire leur don préliminaire.

La législation du divorce, surtout de ses causes légales, devrait être revue soigneusement pour en diminuer la facilité. Qu'il s'agisse de notre code civil ou de la coutume Bantou, la loi est stricte, plus encore peut-être dans la seconde. Une application plus stricte de la loi pourrait être exigée.

L'augmentation du taux de féminité et la diminution de la dot entraîneront une réduction du célibat, ce qui ne saurait avoir que des effets bienfaisants sur la natalité.

La polygamie ne présente pas un gros danger dans les centres urbains, surtout à Brazzaville. La femme y étant plus une charge qu'un revenu, les polygames seront toujours rares ; l'éducation fera le reste. Il serait d'ailleurs difficile de la supprimer d'un trait de plume ou de la charger de lourds impôts, elle disparaîtrait pour renaître sous forme de concubinage ou autrement, avec des effets plus désastreux encore.

Quant à la prostitution, si l'homme a la possibilité d'avoir sa ou ses femmes, elle n'existe pas. Elle est ignorée dans les villages éloignés des centres urbains et des camps de travailleurs. Elle disparaîtrait progressivement avec l'augmentation du taux de féminité et surtout la diminution du nombre de célibataires.

En attendant, il y a lieu de la contrôler du point de vue médical (voir ci-après : Dénatalité - Mortinatalité - Mortalité infantile).

IV

HYGIÈNE ET SANTÉ

L'Afrique manque de médecins, mais le mauvais état sanitaire peut être attaqué de flanc. Nous avons vu qu'il tenait à quatre raisons principales :

- Manque d'hygiène des habitations surpeuplées
- Vêtements inadéquats et mal employés
- Sous-alimentation et manque d'hygiène alimentaire
- Faiblesse du taux de fécondité et sa conséquence, la prostitution.

Déjà, cette nourriture insuffisante en qualité, en quantité, irrégulière, cet habillement défectueux, ces habitations surpeuplées verront une partie de leur nocivité disparaître lorsque leurs deux causes principales : la surpopulation et le faible niveau de vie commenceront à être conjurés. Mais l'action peut être étendue.

Une politique de construction doit être suivie : un contrôle plus que théorique de l'habitation doit être fait. Nous n'avons plus ici une maison traditionnelle adaptée aux conditions du pays, mais une habitation bâtarde, plus ou moins copiée sur le modèle européen. Aération, hygiène du sol et de l'entretien sont absolument nécessaires.

Il faut construire, mais il ne faut voir ni trop grand, ni trop étriqué, ne pas faire quelques habitations témoins, ni prévoir la reconstruction de tout un quartier sans savoir qui mettre dedans. Un nombre suffisant d'individus économisent « pour bâtir ». Sur ces quelque 2.000 épargnants, un nombre assez important offrirait des garanties suffisantes d'honnêteté, de fortune, de solvabilité, pour que l'on puisse commencer une ou plusieurs tranches de constructions, des chantiers importants revenant moins chers que des bâtiments entrepris un à un. Ces constructions devront en outre être faites dans les concessions choisies par le propriétaire.

Mais le drame principal reste celui de la nourriture : sous-alimentation en raison d'une part du manque de protéides et surtout de lipides, d'autre part de l'irrégularité de l'alimentation : repas abondants et copieux au début du mois, rares et maigres vers la fin ; hygiène alimentaire aussi, propreté surtout. Dans cette ville où la presque totalité de l'eau doit être amenée par canalisations, quelques soins amélioreraient la situation. Si l'eau, verdunie au départ, était distribuée en quantité suffisante pour éviter l'usage de celle des marigots croupissants que l'on pourrait achever d'assécher, les parasitoses intestinales notamment diminueraient dans de notables proportions.

La sous-alimentation proprement dite est plus grave. Même en admettant des soldes suffisantes et leur utilisation rationnelle, l'arrière pays fournira toujours difficilement le ravitaillement nécessaire, soit pour 80.000 habitants, 80 tonnes de manioc par jour. Compte tenu des nourrissons et des mangeurs de riz, cela suppose néanmoins près de 50 tonnes de manioc nécessaires chaque jour. Tout le pays environnant est épuisé.

Multiplier les cultures vivrières est nécessaire, mais la question doit être étudiée pour que l'on n'arrive pas à des prix prohibitifs.

Par ailleurs, manioc et poisson (quand encore ce dernier entre en quantité suffisante dans l'alimentation) ne sont pas suffisants. Une étude approfondie de l'alimentation est nécessaire en A.E.F., urgente dans les centres urbains.

Il avait été envisagé à un moment donné d'exploiter les terres incultes du Nord de Brazzaville et de l'île Mbamou. Contrairement à ce que l'on avait craint, la question de la propriété du sol n'offrit que peu de difficultés. L'obstacle contre lequel a buté le projet a été le refus catégorique des femmes de travailler.

Cette question pourrait être remise à l'étude. Si peu importants que soient les résultats obtenus, le ravitaillement de Brazzaville ne pourrait qu'en être amélioré.

Un essai de l'Administrateur chargé des agglomérations africaines mériterait d'être poursuivi. Pour 27 francs, les deux restaurants communautaires (Poto-Poto et Bacongo) servaient de midi à 16 heures des repas rationnels, plus que suffisants même pour un seul repas par jour :

— Viande	150 g. (ou poisson salé : 170 g., ou poisson fumé : 200 g.)
— Haricots	150 g. (ou riz : 160 g.)
— Chikwangue (manioc fermenté)	675 g. (ou boule de farine de manioc : 675 g.)
— Huile de palme	40 g.
— Concentré de tomates	30 g.
— Oignons	10 g.
— Sel	20 g.

Ces restaurants avaient été créés par la S.I.P. (Société indigène de prévoyance) gérés uniquement par celle-ci sous le contrôle de l'Administrateur. La mise de fond au départ (construction des bâtiments, mobilier, matériel divers) avait été fournie en partie par l'administration, mais surtout par des organismes privés (Chambre de Commerce, Syndicat des Importateurs et Exportateurs, etc...).

En mars 1952, ils avaient fourni 20.644 repas, soit une moyenne de 826 par jour ouvrable.

Certaines entreprises qui y recourraient systématiquement ont remarqué que si le rendement n'était pas encore accru d'une façon sensible, l'état physique des travailleurs s'était très nettement amélioré.

Toutes ces questions d'habitat, de nourriture, de vêtements, de leur hygiène sont aussi une grande question d'éducation. Lorsque la population aura compris la nécessité d'une maison aérée, propre, saine, d'une nourriture, qui, sans être plus onéreuse, soit plus riche qu'abondante, des vêtements légers pour la chaleur, secs après la pluie, plus abondants en saison sèche (et froide), un pas sera fait vers un meilleur état sanitaire, condition principale d'un bon état démographique.

N. B. — Entre la rédaction de ces pages et leur publication, le Gouvernement Général de l'A. E. F. a fait un très gros effort en faveur de l'habitat africain :

La Société Immobilière de l'A. E. F. a été réorganisée en 1954 sous forme de Société d'Économie-Mixte, sous contrôle gouvernemental, avec pour but essentiel de développer et d'améliorer l'habitat africain. Son ressort s'étend à toute la Fédération, mais, au début, elle

limitera son action aux Communes-mixtes où le problème du logement est le plus crucial. Des programmes sont déjà en cours de réalisation à Brazzaville, Bangui, Fort-Lamy. 100.000.000 de francs C. F. A. sont prévus pour 1954.

Les maisons sont construites en « dur » suivant un plan d'urbanisme soigneusement étudié. Des chantiers groupant les constructions au fur et à mesure des demandes permettent d'améliorer les prix déjà très intéressants. Trois systèmes ont été adoptés : vente directe, location-vente échelonnée sur dix ans et location simple.

Les tarifs sont les suivants :

Types de logements	Vente directe	Location-vente (tarifs mensuels)	
		Location-vente	Location simple
Chambre de célibataire	—	—	500
Case de deux pièces	176.000	2.000	1.500
Case de trois pièces	235.000	2.700	2.100
Case de quatre pièces	300.000	3.600	2.700
Pavillons jumelés, 4 pièces	350.000	4.300	3.150

Les prix sont en Francs C. F. A.

Il est évident que la formule la plus intéressante est celle de la location-vente. C'est d'ailleurs celle qui rencontre le plus franc succès.

Il semble bien que ce soit là la meilleure solution qui permette de donner à l'Africain des logements sains et confortables à des prix abordables.

V

DÉNATALITÉ - MORTINATALITÉ - MORTALITÉ INFANTILE

Si ce n'est qu'en dernier lieu que nous en venons à ces problèmes importants, c'est que, en définitive, ils découlent de tous les autres, de toutes les conditions démographiques et autres que nous avons passées en revue.

La pauc natalité découle en partie du mauvais état sanitaire général et de toutes ses causes plus ou moins lointaines. Mais la différence d'âge des époux, accentuée par l'importance de la dot qui ne peut être économisée que très tard et par l'esprit de lucre et d'indépendance des femmes qui demandent au mari une fortune substantielle, laquelle ne peut être acquise qu'à un âge avancé, n'est pas une cause à dédaigner. D'autre part, la prostitution pour laquelle on peut retrouver les mêmes causes sociales (taux de féminité faible, grand nombre de célibataires, avidité des femmes) intervient aussi tant directement par la stérilité des prostituées que par l'intermédiaire des maladies vénériennes.

Mais cette pauc natalité n'est pas essentiellement un mal urbain, régional ou africain. Il apparaît plutôt comme un fait ethnique. Certaines tribus qu'elles soient chez elles ou émigrées ont un taux de fécondité relativement élevé qui, si les conditions d'hygiène étaient suffisantes pour ramener la mortinatalité et la mortalité infantile à des taux normaux, suffiraient amplement, non seulement à assurer l'avenir de la race, mais encore à l'accroître. D'autres disparaissent lentement d'elles-mêmes. Il faudrait savoir quelles sont ces dernières avant de chercher les remèdes à apporter à la pauc natalité.

Ce manque d'enfants est accru par la mortinatalité et la mortalité infantile, elles-mêmes conséquence d'un mauvais état sanitaire général. Si cette mortinatalité était nulle nous passerions de 2,7 à 3,1 enfants par femme à Poto-Poto et de 3,5 à 4,4 à Bacongo. Par ailleurs la plupart des causes sociales convergent vers la prostitution.

Et pourtant, à l'heure actuelle, les pouvoirs publics sont désarmés contre celle-ci. Un contrôle médical est nécessaire, ainsi que les soins jusqu'à guérison complète de tout malade reconnu.

Notre rôle ici doit être d'éduquer, mais aussi de soigner, d'obtenir un bon état démographique car, en Afrique comme ailleurs, c'est le gage le plus sûr de l'avenir.

CONCLUSION

Ces trois agglomérations de Poto-Poto, Baongo et Dolisie nous offrent trois aspects de la vie urbaine indigène en Afrique Equatoriale Française.

Poto-Poto est le creuset où se fondent des populations venues de tous les points de l'A.E.F., mais surtout du Nord du Moyen-Congo jusqu'au Sud de Brazzaville, mélange de coutumes auxquelles chacun cherche plus ou moins à échapper. Des immigrants arrivent toujours nombreux, célibataires ou mariés avec leur famille et s'installent comme ils peuvent, s'imposant chez un parent ou un ami ou louant une pièce ou une concession. Des solitaires craints ou craintifs prennent une concession à eux seuls ; plus loin des célibataires s'entassent dans une seule pièce.

Dans cette tour de Babel sont parlées trois ou quatre langues véhiculaires ainsi que le Français pour les contacts avec les Blancs. L'instruction y est assez développée car on y vient souvent pour terminer ses études.

Mais les « visiteurs » qui s'installent vivent aux dépens des travailleurs, diminuent d'autant les niveaux de vie déjà bien bas. Les soldes sont faibles car plus que partout ailleurs cette population mouvante est aussi instable dans son travail, donc très peu spécialisée, et la conscience professionnelle lui fait souvent défaut.

La faiblesse très prononcée du taux de féminité fait plus qu'ailleurs s'accroître le prix de la dot, donne plus qu'ailleurs conscience de leur valeur aux femmes qui s'efforcent d'acquérir une indépendance chaque jour plus grande. Les célibataires se multiplient ainsi, les mariages n'ont lieu que très tard et la natalité s'en ressent.

Baongo, à l'autre extrémité de Brazzaville, est le type de l'agglomération homogène peuplée uniquement d'immigrants originaires des environs de la ville. Solidement organisés en groupes familiaux, ces Lari ferment pratiquement leur « village » aux autres tribus et n'acceptent que parcimonieusement leurs compatriotes. Ces immigrants que l'on accepte, que l'on fait venir sont presque toujours des jeunes frères, des neveux dont on est le tuteur, le « père » légal, selon la coutume. On accueille, on fait venir aussi, en nombre plus élevé, des jeunes filles pour ces célibataires car le taux de féminité n'est pas encore suffisant pour assurer une épouse à chacun. Ces nouveaux immigrants sont reçus, hébergés en attendant qu'ils puissent s'acheter une concession ; on leur trouve du travail et leur arrivée ne fait ainsi que renforcer l'importance, le bien-être du groupe économique auquel il sont agrégés.

Très indépendants, fiers de leur importance dans ce pays qu'ils considèrent comme leur depuis qu'ils en ont chassé les Batéké, les Lari ne parlent pratiquement que leur langue maternelle. Ne connaissent de langue véhiculaire que ceux qui peuvent avoir des relations avec les étrangers et le français, ceux qui ont des contacts avec nous. Cependant le développement des écoles que fréquente maintenant la presque totalité des garçons et bon nombre de filles fait se répandre de plus en plus notre langue et notre civilisation.

La solide organisation familiale du centre qui élimine les « parasites » assure une bonne répartition des revenus et la faiblesse relative de leur niveau de vie n'est due qu'à leur instabilité, leur non-spécialisation, leur manque de conscience professionnelle qui, pour être moins prononcée, qu'ailleurs, ne leur permettent toutefois pas d'atteindre des soldes très élevées.

D'un point de vue plus purement démographique, c'est une agglomération peuplée d'une ethnie où le nombre des célibataires n'est élevé que parce que les classes d'âge masculines de 15 à 25 ans sont les plus importantes car on se marie très vite, aussitôt que la famille peut vous offrir une femme. La fécondité des ménages est forte.

Nous avons donc une agglomération qui, si l'ensemble de la ville en avait un besoin réel, serait appelée à prendre une grande importance.

Parti à la même date et sur des bases analogues à celles de Poto-Poto, Bacongo a pris une voie différente. Il semble bien que ce soit la bonne.

Dolisie, la plus jeune des trois agglomérations, encore toute étonnée de sa fortune, n'a pas complètement réalisé qu'elle n'était plus un grand village. Les populations mêlées du Centre et du Bas Moyen-Congo essaient de conserver leurs coutumes. Sa croissance rapide ne lui a pas permis de former beaucoup de travailleurs spécialisés. Sa population reste d'ailleurs très jeune. Nous y avons donc une majorité de célibataires et de jeunes ménages et par voie de conséquence, que peu d'enfants.

Il lui faudra choisir sa voie : imiter Bacongo ou suivre Poto-Poto.

* * *

Aussi les problèmes qui agitent ces agglomérations varieront-ils légèrement.

Le surpeuplement se fait moins sentir à Bacongo qu'à Poto-Poto car les habitants sont répartis plus rationnellement.

Plus stables, donc plus spécialisés, les ouvriers auront des soldes plus régulières (surtout une absence presque totale de soldes inférieures au minimum vital) donc des niveaux de vie encore accrus par l'absence presque complète de parasites.

L'élévation du taux de féminité, la solidité de la coutume, l'immigration continue des femmes en vue du mariage, en bridant celles-ci, diminuent le divorce et la prostitution.

La question de la dénatalité ne se pose même pas.

Seuls se retrouvent partout et avec la même importance la mortinatalité, la mortalité infantile et le manque d'hygiène.

* * *

Mais si ces problèmes ont une gravité moindre à Bacongo, ils n'en existent pas moins et, ailleurs, ils risquent de devenir cruciaux. Nous avons vu les différents remèdes qui pourraient y être apportés. En fait ceux-ci pourraient se ramener à deux :

— D'abord freiner l'exode rural qui accroît le chômage urbain, aggrave tous les autres problèmes et, par ailleurs, prive les régions rurales d'une main-d'œuvre dont elles peuvent avoir besoin. Certaines régions pauvres, inexploitées, continueront à fournir des émigrants ; ceux-ci pourraient être dirigés sur des endroits que l'on veut développer économiquement.

— Pour les travailleurs dont la ville aura besoin, leur assurer une formation professionnelle qui, en même temps qu'elle assurera un travail mieux et plus vite fait (donc tout à l'avantage du pays), permettra à l'ouvrier d'avoir des salaires plus élevés, c'est-à-dire un niveau de vie meilleur.

Les autres problèmes, s'ils peuvent aussi être attaqués directement, auront déjà une importance moindre :

L'immigration arrêtée, l'expulsion des parasites entreprise, le problème du logement sera moins grave car le rythme de la construction sera suffisant pour héberger tout le monde. Par ailleurs, les niveaux de vie se ressentiront de la dispersion des consommateurs non-travailleurs. Les conditions d'hygiène n'en seront que meilleures et par là nous aboutirons à un meilleur état sanitaire.

L'immigration masculine arrêtée, le taux de féminité se relèvera lentement tant par les naissances que par les mariages des travailleurs qui font venir leurs femmes de brousse. Des niveaux de vie plus élevés permettront aussi une acquisition plus facile des femmes. Celles-ci en perdront d'autant et de leur valeur marchande et de leur importance psychologique.

Meilleur état sanitaire, stabilité des mariages ne sauraient avoir que de bons effets et sur la natalité et sur la mortalité infantile, la mortalité infantile. Si l'on ajoute à ceci une aide sérieuse au Service de Santé, on pourra espérer voir se redresser une situation démographique souvent bien basse.

Car c'est toujours à cela que l'on arrive : les villes sont maintenant surpeuplées. Mais le point d'équilibre trouvé, il faudra avoir de nouvelles générations pour assurer la relève. Par ailleurs le manque d'hommes en brousse accroît la polygamie qui est elle-même un facteur de dénatalité, et les régions rurales vont bientôt manquer de main-d'œuvre. On en vient toujours à la même conclusion : il faut des enfants ; une natalité forte est partout la clef de l'avenir du pays.

Brazzaville, 1951-1953.

Liste des tableaux

1. Nombre d'émigrés adultes de chaque année d'arrivée pour 1.000 adultes recensés au total	24
2. Nombre d'émigrés adultes de chaque âge pour 1.000 adultes recensés au total	26
3. Nombre d'émigrés hommes pour chaque motif, pour 1.000 au total	28
4. Densité par quartiers à Bacongo (chiffres de 1950-1951)	32
5. Répartition des lots selon le nombre d'habitants de chacun	34
6. Répartition des habitants et des pièces selon le degré d'encombrement de celles-ci	35
7. Répartition des hôtes adultes selon leur lien avec les personnes hébergées	37
8. Répartition des locations suivant le montant du loyer mensuel (Brazzaville)	38
9. Répartition de la population recensée selon le sexe et l'âge	40
10. Ages médians et âges moyens	42
11. Répartition par sexe et par âge des recensés nés dans la ville	44
12. Répartition de la population recensée par origines	46
13. Répartition par sexe et par âge des immigrants de Kibangou à Dolisie	53
14. Répartition par sexe et par âge des immigrants de Mouyondzi à Dolisie	54
15. Répartition par sexe et par âge des immigrants du district de Kinkala à Bacongo	55
16. Répartition par sexe et par âge des immigrants du district de Boko à Poto-Poto	55
17. Répartition par sexe et par âge des immigrants du district d'Ewo à Poto-Poto	56
18. Répartition de la population recensée par groupes ethniques	58
19. Répartition de la population recensée par grands groupes ethniques	59
20. Répartition par sexe et par âge des Bacongo à Dolisie	62
21. Répartition par sexe et par âge des Bayaka à Dolisie	62
22. Nombre de langues parlées par individu (pour 1.000 de chaque groupe)	66
23. Langues véhiculaires. Nombre d'individus pour 1.000 de chaque groupe parlant chacune des langues.	66
24. Répartition des personnes recensées selon les langues parlées	67
25. Age et sexe : Niveau d'instruction à Bacongo (pour 1.000 individus de chaque classe d'âge et de chaque sexe)	70
26. Niveau d'instruction atteint pour 1.000 hommes adultes ayant fréquenté l'école	71
27. Niveau d'instruction à Poto-Poto, pour 1.000 individus de chaque groupe ethnique	71
28. Répartition des recensés selon la religion, pour 1.000 de chaque	73
29. Nombre de travailleurs masculins de chaque groupe de professions pour 1.000 au total	76
30. Nombre de travailleurs de chaque profession pour 1.000 au total	77
31. Répartition par classe d'âge de 1.000 travailleurs de chaque catégorie professionnelle	79
32. Répartition par catégorie professionnelle de 1.000 travailleurs de chaque groupe ethnique	81
33. Travailleurs désirant changer de profession (pour mille travailleurs de chaque métier)	83
34. Répartition des travailleurs par tranches de salaire	88
35. Répartition des recensés selon leur niveau de vie	89
36. Importance des Economies (Poto-Poto)	91
37. Répartition des économies et des épargnants selon le but de l'épargne	93
38. Répartition de 1.000 mariables de chaque sexe selon l'état matrimonial	95
39. Nombre de célibataires pour 1.000 recensés de chaque sexe et de chaque classe d'âge	97
40. Ages médians et âges moyens des recensés selon l'état matrimonial et le sexe	97
41. Nombre de célibataires par 1.000 travailleurs de chaque groupe à Dolisie	98
42. Nombre de femmes par homme marié suivant les groupes ethniques (Dolisie)	99
43. Ages des hommes au mariage	101

44. Ages des femmes au mariage	102
45. Différence d'âge moyenne des époux	103
46. Différence d'âge des époux (Monogames et polygames au premier mariage)	103
47. Répartition des divorces selon la durée du mariage dissous	105
48. Répartition des divorces selon l'âge au divorce	105
49. Nombre d'enfants, nés vivants, par femme	107
50. Nombre d'hommes ou de femmes pour 100 de chaque tranche d'âge n'ayant pas eu d'enfants (Dolisie).	108
51. Fécondités des femmes de plus de 40 ans à Poto-Poto	108
52. Répartition des différences d'âge des enfants	109
53. Nombre de femmes pour mille présentant une différence d'âge donnée avec leur époux, ayant un nombre déterminé d'enfants	111
54. Nombre d'enfants par femmes suivant l'ordre dans lequel elles ont été épousées, pour 1.000 de chaque.	112
55. Nombre de mort-nés pour 1.000 grossesses et nombre de décès avant un an pour 1.000 naissances viables dans chaque groupe ethnique (Poto-Poto)	116

Dans les tableaux ont été utilisés les signes conventionnels suivants :

/ Nombre inférieur à 0,5, ou trop faible pour avoir une valeur statistique.

— Nombre inexistant.

S.I. Sans indication.

C.M. Commune Mixte.

Table des figures

1. Fac-similé de la fiche de recensement utilisée à Brazzaville	11
2. Plan du village de Poto-Poto	20
3. Plan du village de Bacongo	21
4. Plan du village de Dolisie	22
5. Pyramide des âges : Poto-Poto	41
6. Pyramide des âges : Bacongo	41
7. Pyramide des âges : Dolisie	41
8. Taux de féminité suivant les classes d'âge	42
9. Districts d'origine	51
10. Pyramide d'âges des recensés nés dans les districts	52
11. Importance comparée des groupes ethniques	59
12. Pyramides d'âges types des groupes ethniques	63
13. Importance comparée du nombre de travailleurs de chaque profession	76
14. Pyramide des âges des différentes professions à Dolisie	78
15. Comparaison des soldes et des niveaux de vie moyens	90
16. Importance des économies suivant les soldes	92
17. Pyramide des âges selon l'état matrimonial à Bacongo	96
18. Pyramide des âges selon l'état matrimonial à Dolisie	96

Table des matières

<i>Introduction</i>	7
I. Les villes	19
II. Structure de la population	39
III. Travail, soldes et niveaux de vie	75
IV. Mouvements naturels de la population	95
V. Problèmes et solutions	119
Conclusion	129
Liste des tableaux	133
Table des figures	135

L'Institut d'Etudes Centrafricaines

La mise en valeur rationnelle des Territoires d'Outre-Mer ne saurait se réaliser sans la possession d'un inventaire complet de leurs possibilités humaines et matérielles, biologiques et physiographiques. Et, nécessairement, pendant que se poursuivait le développement de ces Territoires, la recherche scientifique s'y organisait.

C'est l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, placé sous l'autorité du Ministre de la France d'Outre-Mer, qui en est chargé.

Au niveau de l'Afrique Equatoriale Française, un décret ministériel, promulgué le 17 septembre 1947, créait et établissait le fonctionnement de l'Institut d'Etudes Centrafricaines à Brazzaville, à charge pour lui d'organiser des centres locaux dans les territoires du Gouvernement Général.

Cet établissement public, doté de la personnalité civile et de l'autonomie financière, est donc l'organisme local des recherches scientifiques en A. E. F. dans le cadre des recherches organisées par l'O. R. S. T. O. M.

Ses objectifs généraux constituent l'article 2 du décret organique n° 46-1495 du 18 juin 1946 (*J. O. A. E. F.* du 1^{er} octobre 1947). En voici l'essentiel :

- Susciter, promouvoir, exécuter les travaux scientifiques de toute nature se rapportant à l'Afrique Centrale ;
- Organiser et coordonner les recherches scientifiques relatives à l'A. E. F. en dressant les programmes de travail et en assurant la liaison et la collaboration entre les organismes scientifiques de la Métropole, des pays voisins, de l'étranger et ceux de l'A. E. F. ;
- Procéder à la constitution d'archives, de bibliothèques, de collections scientifiques et de la documentation nécessaire à l'étude des questions intéressant l'A. E. F. et l'Afrique Centrale en général ;
- Assurer la publication des études et des travaux scientifiques se rapportant à l'objet de ces recherches.

* * *

L'Institut d'Etudes Centrafricaines est administré par un Conseil d'Administration, présidé par le Secrétaire général de l'A. E. F. et comprenant : le Directeur de l'I. E. C., deux chefs de Services Techniques du Gouvernement Général, deux personnalités scientifiques, un représentant du Muséum, un représentant de l'Institut Pasteur et le Directeur du Contrôle financier.

L'Institut est géré par un Directeur qui, du point de vue scientifique, est assisté d'un Conseil Consultatif de recherches comprenant, à côté du Directeur et des Chefs de laboratoires de l'I. E. C., les Chefs des Services Techniques du Gouvernement Général, le Directeur de l'Institut Pasteur de Brazzaville, trois personnalités scientifiques, et trois personnalités représentant les activités économiques privées. Les membres du Conseil sont désignés par un arrêté du Gouverneur Général.

* * *

Dans le cadre des objectifs qui lui sont statutairement assignés, l'I. E. C. a entrepris la publication de deux collections destinées à l'impression de travaux inédits concernant plus particulièrement l'A. E. F. Elles s'intitulent respectivement :

- *BULLETIN DE L'INSTITUT D'ÉTUDES CENTRAFRICAINES*, Nouvelle série, de format in-8° raisin ;
- *MÉMOIRES DE L'INSTITUT D'ÉTUDES CENTRAFRICAINES*, de format in-4° coquille.

(Suite page 3 couverture.)